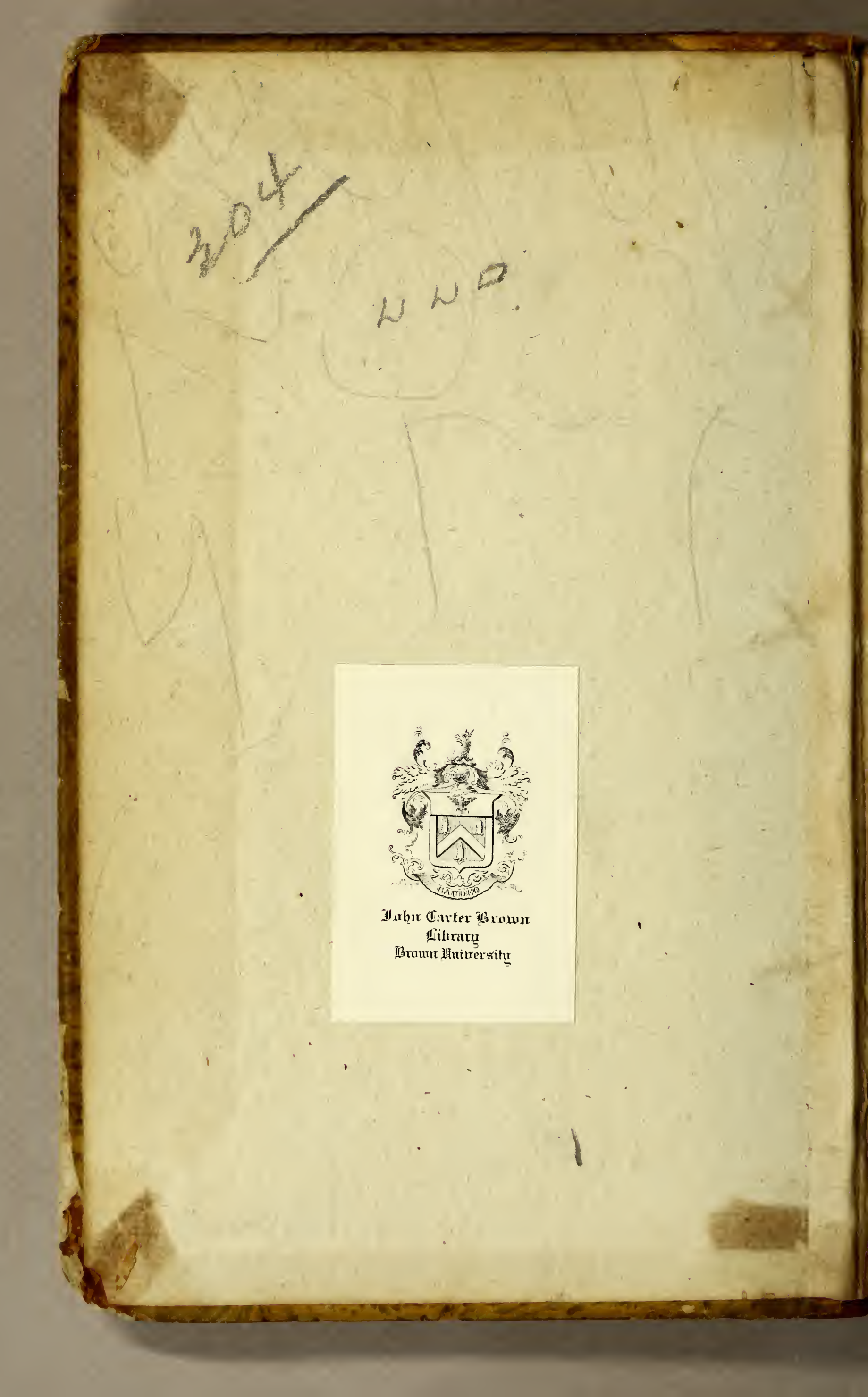
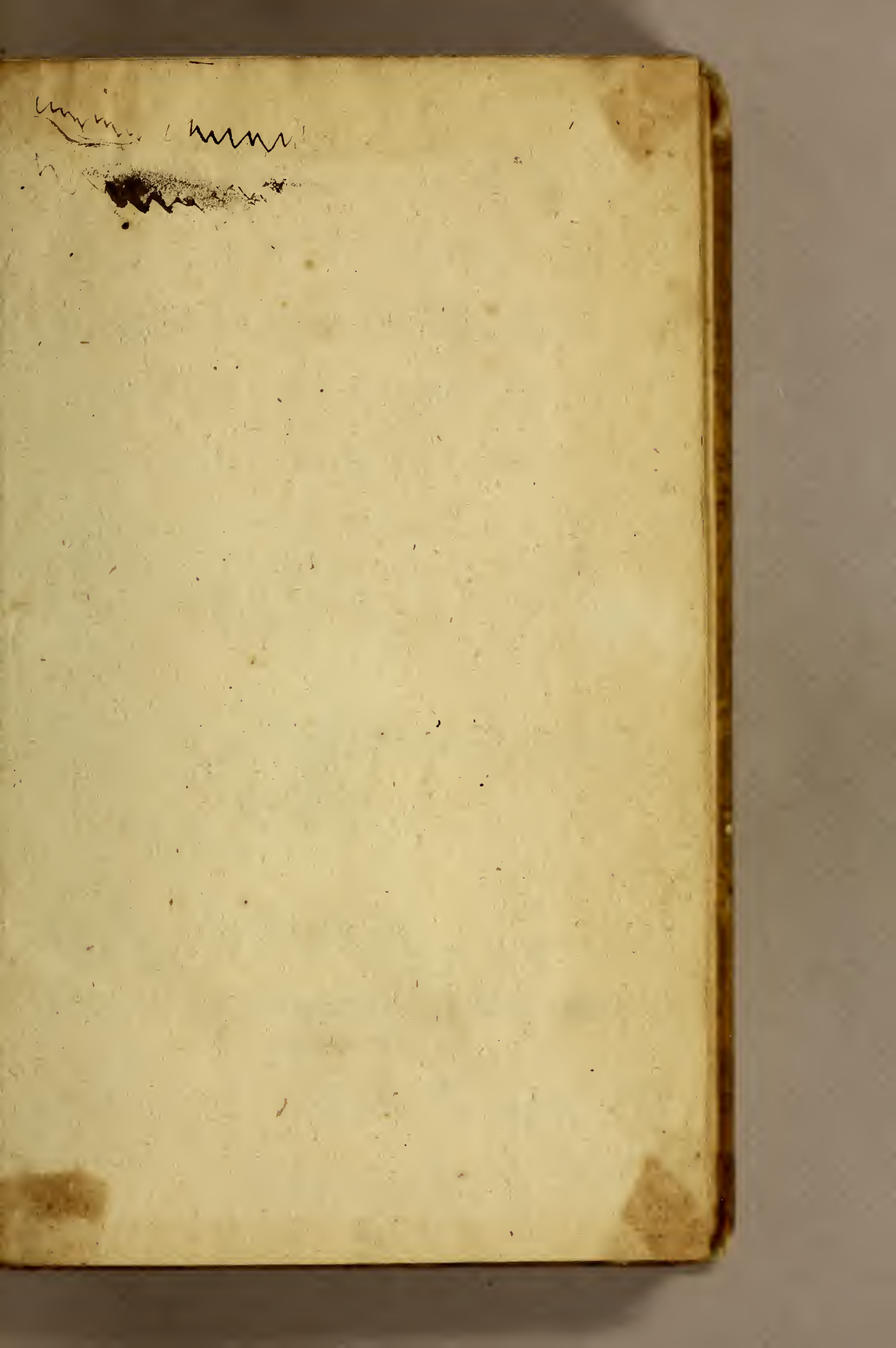




John Carter Brown
Library
Brown University



J.M.B.

Bought in New York in 1855 for $2.2

J.M.B.

The original 1st Edition was in French

At recent sale in N.Y. brought $14.00

quite rare

MÉMOIRES
DE LA VIE PRIVÉE
DE BENJAMIN FRANKLIN,
ÉCRITS PAR LUI-MÊME,
ET ADRESSÉS A SON FILS;

Suivis d'un Précis historique de sa Vie politique, et de plusieurs Pièces, relatives à ce Père de la Liberté.



A PARIS,

Chez Buisson, Libraire, rue Haute-feuille, n°. 20.

1791.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

JE n'entrerai point dans un détail peu important pour mes Lecteurs, sur la manière dont la copie manuscrite originale de ces Mémoires, qui est en anglois, est parvenue entre mes mains. Dès l'instant où je pus la parcourir, elle me parut si intéressante, que je n'hésitai pas à me livrer au plaisir de la mettre en françois.

Le nom de Franklin étoit déjà un préjugé en faveur de l'Ouvrage; mais il n'auroit pas suffi pour me déterminer à le publier, si, au lieu du récit simple et naïf des événemens de la jeunesse d'un homme si justement célèbre, j'y eusse trouvé une suite d'aventures romanesques, qui, plus amusantes, peut-être, pour un grand nombre de Lecteurs, n'auroient certainement point intéressé les gens sensés; parce qu'ils les auroient regardées, avec raison, comme

une pure fiction. Le caractère de vérité et de simplicité qu'on y remarque, est un sûr garant de l'authenticité de ces Mémoires ; je n'ai sans doute pas besoin d'y joindre d'autres témoignages.

Si cependant quelque critique incrédule m'attribuoit cet Ouvrage, et révoquoit en doute l'existence du Manuscrit original, je suis prêt à la constater, par le moyen de l'impression ; mais n'étant point assuré du débit d'un Ouvrage écrit dans une langue étrangère, je ne puis le publier qu'à la faveur d'une Souscription, qui garantisse la rentrée des avances. On ne supposera assurément pas que j'aie pu composer cet Ouvrage dans les deux langues. Peu de François, je crois, en seroient capables ; on me feroit trop d'honneur, et quelque versé que je puisse avoir la vanité de me croire dans l'intelligence de la langue angloise (1), j'avoue que je

(1) Les Personnes curieuses de lire les *Mémoires de la Vie privée de Franklin*, dans leur langue originale, peuvent se faire inscrire chez *Buisson, libraire, rue Haute-feuille, n°* 20,

suis loin de prétendre composer, ou même traduire dans cette langue.

La partie des Mémoires de Franklin que j'ai en mon pouvoir, et dont je publie la traduction, ne renferme que la première période d'une vie, dont le cours entier a été ensuite illustré par des événemens de la plus haute importance ; elle se termine à l'époque, où, après s'être marié, il a commencé à se rendre recommandable par des projets et des établissemens d'une utilité générale.

Il est possible que Franklin ait écrit le reste de son histoire, à compter de l'époque où finit la partie que je donne au public, et qu'il fixe lui-même à l'année 1771. Si cela est, les héritiers de ce grand homme ne manqueront pas de publier, soit en Angleterre, soit en Pensylvanie, les Mémoires qu'il aura laissés ; et dès qu'ils paroîtront, on en fera sans doute,

---

pour cet Ouvrage. Il sera mis sous presse dès qu'il y aura 400 signatures. Le prix pour les Souscripteurs sera de 48 sols.

à Paris ou en Hollande, une traduction françoise, qui sera reçue du Public avec le plus grand empressement; mais je suis persuadé qu'ils n'en publieront que la partie la plus saillante : celle qui a rapport au rôle éclatant qu'il a joué dans le monde, et comme savant, et comme homme d'état. Ils ne se détermineront peut-être jamais à mettre au jour les humbles détails des premières années de sa vie, et les simples anecdotes d'une famille, dont l'obscurité, en rehaussant l'éclat des talens et des vertus du grand homme qu'elle a produit, pourroit blesser leur amour-propre.

Si mes conjectures se vérifient ; si les Mémoires qu'on publiera, sous le nom de Franklin, sont tronqués ; si l'on a supprimé cette première partie, si essentielle pour les Lecteurs capables de sentir et de juger, je m'applaudirai de l'avoir conservée, et ils me sauront gré de les avoir mis en état de suivre le développement et les premiers progrès de cet esprit profond et sublime, qui, dans la suite,

pénétra les mystères de l'électricité, et déconcerta les mesures cachées du despotisme, qui garantit l'univers des ravages de la foudre, et sa patrie, des horreurs de la tyrannie!....

Si, par hasard, je me trompois; si les Mémoires de Franklin paroissent un jour tout entiers, le Public aura toujours eu l'avantage de jouir plutôt de cette intéressante partie d'une histoire, qu'il attend depuis long-temps avec impatience. Il pourra comparer ensemble les deux leçons, et nécessairement elles présenteront quelque différence. Je lui aurai préparé un nouveau plaisir, qui, dans le cas où la comparaison ne seroit pas à mon avantage, me donneroit des droits à son indulgence.

Le principal objet que s'est proposé le Philosophe américain, en écrivant ses Mémoires, a été d'instruire sa postérité, en amusant ses loisirs. Il a laissé courir sa plume au gré de sa mémoire et de son cœur, sans jamais faire aucun effort pour déguiser une vérité, quelque peu flatteuse

qu'elle ait été pour son amour-propre..... Mais je m'arrête; c'est à Franklin à parler de lui-même.

On s'appercevra aisément que j'ai conservé, autant que je l'ai pu, dans ma traduction, son style simple et facile. Je n'ai point affecté d'en corriger les négligences, et de lui donner une parure, dont il n'avoit pas besoin. J'aurois craint de lui enlever un de ses principaux agrémens.

Ces Mémoires ne conduisant Franklin qu'à l'époque de son mariage, c'est-à-dire, à celle où ses talens, tant dans les Sciences que dans la Politique, commencèrent à se développer; nous y avons ajouté la traduction d'un écrit qui vient de paroître à Londres, et qui contient des détails intéressans, à ce qu'il nous semble, sur sa vie Savante et Politique; enfin cet Ouvrage est terminé par différens morceaux, relatifs au Philosophe américain.

MÉMOIRES
DE LA VIE PRIVÉE
DE BENJAMIN FRANKLIN.

CHAPITRE PREMIER.

Franklin, né à Boston, de parens obscurs. La vanité bonne à quelque chose. Les ayeux de Franklin, forgerons, teinturiers, mais instruits. Son père Josias passe en Amérique. Franklin fut le cadet de 17 enfans, à deux filles près. Il entre à l'âge de dix-huit ans au collège, d'où il est bientôt retiré, et occupé à faire des chandelles dans la boutique de son père. Une chaussée construite par des enfans. Epitaphe des père et mère de Franklin, composé par lui-même. Franklin, apprentif imprimeur. Son goût pour la lecture. Il échappe au danger d'être poëte. Il s'exerce dans l'art d'écrire; se met au régime végétal; adopte, pour la dispute, la méthode interrogative de Socrate. Manquer de modestie dans ses discours, c'est manquer de sens.

MON CHER FILS,

Je me suis fait un plaisir de rassembler quelques petites anecdotes de famille. Vous

pouvez vous rappeler les recherches que je fis, parmi les parens qui me restent, quand vous étiez avec moi en Angleterre, et le voyage que j'entrepris pour cet objet. Je m'imagine qu'il peut vous être agréable, comme à moi-même, de connoître toutes les circonstances de mon origine et de ma vie, dont un grand nombre vous sont encore inconnues; je vais les écrire pour vous: ce sera l'emploi d'une semaine de loisir non interrompu, que je puis me promettre dans ma retraite actuelle à la campagne. Il est encore d'autres motifs bien suffisans pour m'y engager. Du sein de la pauvreté et de l'obscurité dans lesquelles je naquis et je passai mes jeunes ans, je me suis élevé à un état d'opulence, et à quelque degré de célébrité dans le monde. Un bonheur constant m'a accompagné jusques dans mon âge avancé: mes descendans aimeront peut-être à s'instruire des moyens que j'ai mis en usage, et qui, grace au secours de la providence, m'ont si bien réussi. Ils pourront d'ailleurs en retirer quelqu'utilité, si jamais ils se trouvent dans de pareilles conjonctures.

Ce bonheur, quand j'y ai réfléchi, ce qui m'arrive assez souvent, m'a fait dire quel-

quefois, si l'offre m'en étoit faite, je m'engagerois à parcourir de nouveau la même carrière d'un bout à l'autre. Je demanderois seulement la faculté qu'ont les auteurs dans une seconde édition, de corriger quelques fautes de la première. Je voudrois encore, s'il étoit en mon pouvoir, changer quelques simples accidens et événemens de ma vie, pour de plus favorables. Cependant, si cette condition m'étoit refusée, je ne consentirois pas moins à recommencer. Mais puisqu'une répétition de la vie ne peut avoir lieu, ce qui, selon moi, y ressemble le plus, c'est de s'en rappeller toutes les circonstances; et, pour rendre ce souvenir plus durable, de les mettre par écrit. En m'occupant ainsi, je céderai au penchant si naturel aux vieillards de parler d'eux-mêmes et de leurs propres actions, et je m'y livrerai sans être à charge à ceux qui, par respect pour mon âge, pourroient se croire obligés de m'écouter: au lieu qu'ils seront toujours libres de ne pas me lire. Enfin, autant vaut-il l'avouer, puisque personne ne me croiroit si je le niois, peut-être satisferai-je ma vanité. Je n'ai presque jamais entendu prononcer ou lu cette phrase préparatoire : *je puis dire*

sans vanité, etc. sans qu'il s'en soit immédiatement suivi quelque trait de vanité bien caractérisée.

La plupart des hommes haïssent la vanité dans les autres, quelque forte dose qu'ils en aient eux-mêmes. Pour moi, je lui fais grace par-tout où je la rencontre, persuadé qu'elle est avantageuse, tant à l'individu qu'elle domine, qu'à ceux qui sont dans sa sphère d'action. Il ne seroit, par conséquent, pas tout à fait absurde dans bien des cas, qu'un homme comptât sa vanité parmi les autres douceurs de la vie, et en rendît grace à la providence.

C'est ici le lieu de reconnoître en toute humilité que je dois à cette divine providence le bonheur dont j'ai joui jusqu'à présent. Elle seule m'a présenté les moyens que j'ai employés, et les a fait réussir. Ma croyance, à cet égard, me fait espérer, quoique je ne doive pas y compter, que la bonté divine s'exercera encore envers moi, soit en prolongeant la durée de mon bonheur jusqu'au terme de ma vie, soit en me donnant la force de supporter un funeste revers, qui peut m'arriver comme à tant d'autres. Ma fortune à venir n'est connue que de celui qui

tient notre sort entre ses mains, et qui peut faire servir nos afflictions mêmes à notre plus grand bien.

Un de mes oncles, curieux, comme moi, de recueillir des anecdotes de famille, me donna des notes, dont j'ai tiré plusieurs particularités, touchant nos ancêtres. Elles m'apprirent qu'ils avoient vécu dans le même village, Eaton en Northampton-shire, sur un franc-aleu d'environ 30 acres, pendant au moins trois cents ans. Mon oncle n'avoit pu découvrir combien de temps ils y avoient passé avant ce terme. Ils y étoient peut-être depuis l'époque où, à l'imitation des autres citoyens, qui se donnèrent des noms permanens dans toute l'étendue du royaume, ils prirent pour nom de famille celui de Franklin, qui, auparavant, étoit la dénomination d'un ordre de personnes.

Cette petite propriété n'auroit pas suffi pour leur subsistance, sans la profession de forgeron, qui s'étoit perpétuée dans la famille jusqu'à son temps, le fils aîné étant toujours élevé dans ce métier : coutume que lui et mon père suivirent à l'égard de leurs fils aînés.

Dans les recherches que je fis à Eaton,

je ne trouvai le détail de leurs naissances, mariages et morts, que depuis l'an 1555, parce que le registre dans cette paroisse ne remonte pas au-delà de cette époque. J'appris, par ce registre, que j'étois le plus jeune fils du plus jeune fils, en remontant à cinq générations. Mon grand-père Thomas, qui étoit né en 1598, vécut à Eaton, jusqu'à ce qu'il fût devenu trop vieux pour continuer son métier, et se retira alors à Banburg en Oxford-shire, auprès de son fils Jean, teinturier, chez qui mon père étoit en apprentissage. Mon aïeul y mourut, et y est enterré; nous vîmes son monument en 1758. Son fils aîné Thomas demeura dans la maison paternelle à Eaton, et la laissa, avec propriété de terre, à sa fille unique, qui, de concert avec son mari M. Fisher, de Wallingborough, la vendit ensuite à M. Ested, maintenant propriétaire du château d'Eaton.

Mon aïeul eut quatre fils qui vécurent; savoir, Thomas, Jean, Benjamin et Josias. Je vous donnerai, à leur sujet, les détails que ma mémoire pourra me fournir, n'ayant pas ici mes papiers, dans lesquels vous trouverez plus de particularités, s'ils ne se sont pas perdus pendant mon absence.

Thomas avoit appris le métier de forgeron sous son père. Mais ayant beaucoup d'esprit naturel, il le perfectionna par l'étude, à la sollicitation de M. Palmer, écuyer, qui étoit alors le principal habitant de la paroisse, et qui encouragea de même tous mes oncles à s'instruire. Thomas se mit ainsi en état de remplir les fonctions de notaire; il devint bientôt un homme essentiel pour les affaires de la province, et fut un des principaux moteurs de toutes les entreprises publiques, tant pour la Comté ou pour la ville de Northampton, que pour sa communauté. On nous en raconta plusieurs traits remarquables à Eaton. Après avoir été beaucoup considéré et protégé par le lord Hallifax, il mourut le 6 janvier de l'année 1702, précisément quatre ans avant ma naissance. Le récit que nous firent de sa vie et de son caractère quelques personnes âgées, dans ce village, vous frappa, s'il m'en souvient, comme quelque chose d'extraordinaire par son analogie avec ce que vous connoissiez de moi-même. « S'il ne fût mort », dîtes-vous, « que quatre ans après, le même jour » on auroit pu supposer une transmigra» tion ».

Jean fut élevé dans la profession de teinturier en laine, à ce que je crois.

Benjamin fit son apprentissage à Londres, dans la teinture en soie. C'étoit un homme industrieux. Je me souviens bien de lui; car, tandis que j'étois enfant, il vint joindre mon père à Boston, et vécut quelques années avec nous dans la maison. Il y avoit toujours eu une affection particulière entre mon père et lui, et j'étois son filleul. Il parvint à un grand âge. Il a laissé deux volumes *in*-4°. manuscrits, de poésies de sa composition, consistant en petites pièces fugitives, adressées à ses amis. Il s'étoit formé une écriture abrégée, qu'il m'enseigna; mais ne m'en étant jamais servi, je l'ai maintenant oubliée. Il étoit pieux et assidu aux sermons des meilleurs prédicateurs, qu'il se faisoit un plaisir d'écrire, suivant sa méthode expéditive. Il en avoit ainsi recueilli plusieurs volumes. Il étoit aussi grand amateur de politique, trop peut-être pour sa situation. Je retrouvai dernièrement à Londres un recueil qu'il avoit fait de tous les principaux pamphlets relatifs aux affaires publiques, depuis 1641 jusqu'en 1717. Il y manque plusieurs volumes, comme on le voit, par la série des numéros; mais il en

reste encore huit volumes *in-fol.* et vingt-quatre *in*-4°. et *in*-8°. Ce recueil étoit tombé entre les mains d'un bouquiniste, qui, me connoissant pour m'avoir vendu des livres, me l'apporta. Il paroît que mon oncle le laissa lorsqu'il partit pour l'Amérique, il y a environ 50 ans. J'y ai trouvé beaucoup de notes écrites de sa main sur les marges. Son petit-fils, Samuel Franklin, vit actuellement à Boston.

Notre humble famille avoit embrassé de de bonne heure la réformation. Nos pères demeurèrent fidèlement attachés pendant le règne de Marie, et furent alors en danger d'être inquiétés, à cause de leur zèle contre la papauté. Ils avoient une bible angloise: pour la cacher et la mettre en sûreté, ils s'avisèrent de l'attacher, toute ouverte avec des cordons, en-dedans du couvercle d'une chaise percée. Quand mon bisaïeul vouloit la lire à sa famillle, il renversoit le couvercle de la chaise percée sur ses genoux, et tournoit les feuillets qui étoient contenus par les cordons. Un des enfans se tenoit à la porte, pour avertir s'il voyoit venir l'appariteur: c'étoit un officier de la cour spirituelle. Dans ce cas, on remettoit le cou-

vercle de la chaise persée à sa place, et la bible demeuroit cachée par-dessous comme auparavant. Je tiens cette anecdote de mon oncle Benjamin.

La famille demeura toute entière attachée à l'église d'Angleterre, jusques vers la fin du règne de Charles II ; époque où quelques-uns des ministres qui avoient été destitués comme non conformistes, ayant tenu des conventicules en Northampton-shire, Benjamin et Josias se joignirent à eux pour ne plus s'en séparer. Le reste de la famille resta dans l'église épiscopale.

Josias, mon père, s'étoit marié jeune. Il conduisit sa femme, avec trois enfans, dans la Nouvelle-Angleterre, vers l'an 1682. Les conventicules ayant alors été défendus par la loi, et souvent inquiétés, quelques personnes considérables de sa connoisance se déterminèrent à passer en Amérique, où elles espéroient être libres dans l'exercice de leur religion, et le déterminèrent à les y accompagner.

Mon père eut encore de la même femme quatre enfans, nés en Amérique, et il en eut dix autres d'une seconde femme, en tout dix-sept. Je me souviens d'en avoir vu treize,

assis ensemble à sa table, qui, tous, grandirent, devinrent adultes et se marièrent. J'étois le dernier des fils, et le plus jeune de tous les enfans, à deux filles près. Je naquis à Boston, Nouvelle-Angleterre. Ma mère, seconde femme, étoit Abia Folger, fille de Pierre Folger, l'un des premiers colons de la Nouvelle-Angleterre, dont Cotton Mather fait une mention honorable dans son histoire ecclésiastique de cette province, comme d'un *pieux et savant Anglois*, si je me rappelle bien ses expressions. J'ai oui-dire qu'il avoit écrit diverses petites pièces; mais il n'y en a qu'une d'imprimée. Je l'ai vue il y a plusieurs années; il l'écrivit en 1675 : elle est en vers familiers, suivant le goût du temps et du pays. Il s'adresse à ceux qui gouvernoient alors; il parle pour la liberté de conscience, et en faveur des anabaptistes, des quakers, et des autres sectaires qui avoient été persécutés. Il attribue à cette persécution les guerres avec les naturels, et les autres calamités qui affligeoient le pays, les regardant comme autant de jugemens de Dieu, en punition d'une offense aussi odieuse; et il exhorte le gouvernement à abroger ces loix contraires à la charité.

Cette pièce me parut écrite avec une liberté mâle et une décente simplicité. Je me rappelle les six derniers vers de la stance, quoique j'en aie oublié les deux premiers, dont le sens est que ces censures sont dictées par la bienveillance, et que, par conséquent, il veut être connu pour en être l'auteur, parce que je hais, dit-il, de tout mon cœur, la dissimulation :

De Sherburne (1), où maintenant je demeure,
Mon nom je mets ici,
Sans offense, votre véritable ami,
PIERRE FOLGER.

Mes frères furent tous mis en apprentissage dans différens métiers. Quant à moi, j'entrai dans un collège à l'âge de huit ans. Mon père me destinoit à l'église, et me regardoit déjà comme l'aumônier de la famille. La promptitude avec laquelle j'avois appris à lire dès mon enfance, car je ne me souviens pas d'avoir jamais été sans savoir lire, et le suffrage de tous ses amis, qui l'assuroient que je deviendrois certainement un homme de lettres, le confirmoient dans ce

(1) Ville de l'isle de Nantucket.

dessein. Mon oncle Benjamin l'approuvoit aussi, et promit de me donner tous ses volumes de sermons, écrits dans ce caractère de son invention dont j'ai parlé, si je voulois me donner la peine de l'apprendre.

Je ne demeurai cependant qu'un peu moins d'un an au collège, quoique, dans ce court intervalle, je fusse monté successivement du milieu de la classe de l'année, à la tête de cette même classe; de-là dans la classe immédiatement au-dessus, d'où je devois passer dans la suivante, à la fin de l'année. Mais mon père, chargé d'une famille nombreuse, se trouva hors d'état de fournir, sans s'incommoder, à la dépense d'une éducation de collège; considérant d'ailleurs, comme il le dit à ses amis, en ma présence, le peu de ressources que promettoit cette carrière aux enfans ainsi élevés, il renonça à ses premières idées, me retira du collège, et m'envoya à une école d'écriture et d'arithmétique, tenue par M. George Brownell : c'étoit un habile maître, qui réussissoit ordinairement très-bien dans sa profession, en n'employant que les moyens les plus doux et les plus propres à encourager ses élèves. J'acquis bientôt, sous lui, une belle écriture; mais j'échouai

dans l'arithmétique, et n'y fis aucun progrès.

A l'âge de dix ans, je fus rappelé dans la maison pour aider mon père dans sa profession : c'étoit celle de fabricant de chandelles et de savon, métiers dans lesquels il n'avoit point fait d'apprentissage, mais qu'il avoit embrassés à son arrivée dans la Nouvelle-Angleterre, parce qu'il trouva que son état de teinturier étoit trop peu employé pour lui fournir de quoi élever sa famille. Je fus conséquemment occupé à couper des mèches pour les chandelles, à remplir les moules, à garder la boutique, faire les messages, etc.

Ce métier me déplaisoit, et j'avois une forte inclination pour celui de navigateur; mais mon père se déclara contre ce dernier parti : cependant le voisinage de l'eau me donnoit l'occasion de me risquer souvent dedans et dessus. J'appris de bonne heure à nager et à conduire un bateau. Lorsque j'étois embarqué avec d'autres enfans, on me déféroit communément le gouvernail, surtout dans les occasions difficiles. En tout autre temps, j'étois presque toujours celui qui conduisoit la bande, et je les engageois quelquefois dans des embarras. Je vais vous en rapporter un exemple, qui montre une

disposition d'esprit précoce pour les entreprises publiques, quoique celle-ci ne fût pas conduite par la justice.

Le réservoir du moulin étoit terminé, d'un côté, par un marais salant, sur le bord duquel nous nous tenions dans la haute marée pour pêcher de petits poissons. A force d'y marcher, nous en avions fait un vrai bourbier. Ma proposition fut de construire en cet endroit une chaussée, sur laquelle nous fussions de pied ferme; et je montrai à mes camarades un grand tas de pierres, destinées à une nouvelle maison, près du marais, mais très-propres à remplir notre objet; en conséquence, le soir, dès que les ouvriers se furent retirés, je rassemblai un nombre de camarades de jeu, et en travaillant diligemment, comme des fourmis, nous mettant quelque fois deux ou trois pour porter une seule pierre, nous les enlevâmes toutes, et nous contruisîmes notre petit quai. Le lendemain matin, les ouvriers furent surpris de ne plus trouver les pierres, qui avoient passé dans notre chaussée. On rechercha les auteurs de cette translation; nous fûmes découverts; on en fit des plaintes; plusieurs d'entre nous essuyèrent une correction de

la part de leurs parens ; et quoique je fisse valoir l'utilité de l'ouvrage, mon père me convainquit que ce qui n'est pas honnête ne peut être vraiment utile.

J'imagine qu'il peut être intéressant pour vous de savoir quel homme c'étoit que mon père. Il avoit une excellente constitution ; il étoit de taille médiocre, mais bienfait et très-fort, et adroit dans tout ce qu'il faisoit. Il dessinoit joliment ; il savoit un peu de musique : sa voix étoit sonore et agréable ; ensorte que, lorsqu'il chantoit des pseaumes en s'accompagnant avec son violon, ce qu'il faisoit quelquefois le soir quand la journée étoit finie, il y avoit vraiment du plaisir à l'entendre ; il étoit aussi versé dans la méchanique, et il savoit, au besoin, se servir des outils des autres métiers ; mais ce qu'il y avoit d'excellent en lui, c'étoit un entendement sain et un jugement solide en matières du ressort de la prudence, soit dans les affaires publiques, soit dans la vie privée. Il ne fut, à la vérité, jamais employé dans les premières, parce que la nombreuse famille qu'il avoit à élever, et la modicité de sa fortune le tenoient attaché sans relâche à sa profession ; mais je me souviens très-bien

bien qu'il étoit fréquemment visité par les chefs, qui venoient lui demander son opinion dans les affaires de la ville, ou de l'église à laquelle il étoit attaché, et qui montroient beaucoup de déférence pour son jugement et pour ses avis. Les particuliers le consultoient aussi beaucoup sur leurs affaires dans les cas difficiles, et souvent on le choisissoit pour arbitre entre les parties contendantes.

Il aimoit à avoir à sa table, aussi souvent qu'il lui étoit possible, quelques amis, ou quelques voisins éclairés, avec lesquels il pût converser, et il avoit toujours soin de mettre sur le tapis des sujets de conversation ingénieux ou utiles, qui pussent servir à former l'esprit de ses enfans. Par ce moyen, il tournoit notre attention vers ce qui est bon, juste, prudent et utile dans la conduite de la vie. Jamais il n'étoit question des mets qui paroissoient sur la table; on ne discutoit point s'ils étoient bien ou mal apprêtés, de saison ou non, de bon ou de mauvais goût, préférables ou inférieurs à telle ou telle autre chose du même genre. Ainsi accoutumé, dès mon enfance, à la plus parfaite inattention sur ces objets, j'ai toujours

été indifférent à l'espèce de mets que j'ai vus devant moi, et j'y fais si peu d'attention maintenant même, qu'il me seroit très-difficile de dire, quelques heures après mon repas, de quoi il a été composé. J'ai sur-tout éprouvé les avantages de cette habitude en voyageant; car il m'est souvent arrivé de me trouver avec des personnes qui, ayant le goût plus délicat que moi, parce qu'il étoit plus exercé, souffroient beaucoup dans bien des cas, où je n'avois moi-même rien à desirer.

Ma mère étoit aussi parfaitement constituée. Elle avoit allaité tous ses dix enfans, et je ne lui ai jamais vu, non plus qu'à mon père, d'autre maladie que celle dont ils sont morts, mon père à l'âge de 87 ans, et ma mère à 85. Ils sont ensevelis ensemble à Boston, où je plaçai, il y a quelques années, un marbre sur leur tombeau, avec cette épitaphe:

» Ci gissent
» JOSIAS FRANKLIN et ABIAS sa femme;
» ils vécurent ensemble avec affection pendant 59 années,
» et sans biens-fonds, sans emploi lucratif, par un travail
» assidu et une honnête industrie, moyennant la bénédic-
» tion du Ciel, ils entretinrent convenablement une nom-
» breuse famille, et élevèrent, avec succès, treize enfans
» et sept petits enfans. Que cet exemple, lecteur, t'en-

» courage à remplir diligemment les devoirs de ta voca-
» tion, et à compter sur le secours de la providence.

» Il fut pieux et prudent,
» Elle discrète et vertueuse.

» Leur plus jeune fils remplit son devoir filial, en con-
» sacrant cette pierre à leur mémoire ».

Je m'apperçois, à mes digressions vagabondes, que je deviens vieux. J'écrivois autrefois avec plus de méthode. Mais on ne s'habille pas pour une compagnie privée, comme pour un bal paré. Ceci n'est peut-être que de la négligence.

Pour revenir, je demeurai ainsi attaché au métier de mon père pendant deux ans, c'est-à-dire, jusqu'à l'âge de douze ans. Alors mon frère Jean, qui avoit fait apprentissage dans la même profession, ayant quitté mon père, et s'étant marié et établi à Rhod-Island pour son propre compte, j'étois destiné, selon toutes les apparences, à le remplacer, et à être toute ma vie fabricant de chandelles. Mais mon dégoût pour cet état continuoit; il fit craindre à mon père que s'il ne m'en offroit pas un plus agréable, je ne lui échappasse pour gagner la mer, comme avoit fait, à son grand mécontentement, mon frère Josias. En conséquence, il me menoit quelque-

fois voir travailler des maçons, des menuisiers, des tonneliers, des chaudronniers, etc. afin de pouvoir reconnoître mon goût, et tâcher de le fixer sur quelque profession qui m'arrêtât à terre. J'ai depuis toujours eu du plaisir à voir de bons ouvriers manier leurs outils, et il m'a été très-utile d'en avoir appris assez par ce moyen pour être en état de faire chez moi de petits ouvrages, quand je n'avois pas un ouvrier à portée, et de construire de petites machines pour mes expériences, au moment où l'intention que j'avois à remplir étoit fraîche, et fortement imprimée dans mon esprit.

Mon père enfin se décida à me donner le métier de coutelier. Il me mit, pour quelques jours, en essai chez Samuel, fils de mon oncle Benjamin, qui avoit appris ce métier à Londres, et venoit alors de s'établir à Boston. Mais le paiement qu'il exigeoit, pour mon apprentissage, ayant déplu à mon père, je fus rappelé à la maison.

Dès mon enfance, j'étois passionné pour la lecture, et j'employois en livres tout le peu d'argent que je pouvois avoir. J'aimois beaucoup les relations de voyages; ma première acquisition fut le recueil de Bunyan,

en petits volumes séparés. Je les vendis ensuite pour me mettre en état d'acheter les collections historiques de R. Burton : c'étoient de petits volumes peu coûteux, et il y en avoit en tout quarante ou cinquante.

La petite bibliothèque de mon père consistoit principalement en livres de théologie polémique et pratique. J'en lus la plus grande partie. J'ai depuis regretté souvent que, dans un temps où j'avois une si grande soif d'apprendre, il ne fût pas tombé entre mes mains des livres plus convenables, puisqu'il étoit alors décidé que je ne serois pas homme d'église. Il y avoit aussi les vies de Plutarque, dans lesquelles je lus abondamment, et je regarde encore comme avantageusement employé le temps que j'y donnai. J'y trouvai de plus un ouvrage de Foe, intitulé : *Essai sur les projets*, dans lequel je pris peut-être des impressions, qui ont ensuite influé sur quelques-uns des principaux événemens de ma vie.

Mon inclination pour les livres détermina enfin mon père à faire de moi un imprimeur, quoiqu'il eût déjà un fils dans cette profession. Mon frère Jacques étoit retourné d'Angleterre en 1717, avec une presse et des

caractères, pour établir son imprimerie à Boston. Cet état me plaisoit beaucoup plus que celui de mon père; mais j'avois cependant toujours une prédilection pour la mer. Pour prévenir l'effet que pouvoit avoir un pareil penchant, mon père étoit impatient de me voir engagé avec mon frère. Je m'y refusai quelque temps; enfin je me laissai persuader, et je signai mon acte d'apprentissage, n'étant âgé pour lors que de douze ans. Il étoit convenu que je servirois comme apprentif jusqu'à l'âge de 21 ans, et je ne devois recevoir des gages, comme ouvrier, que la dernière année.

En peu de temps, j'eus fait de grands progrès dans ce métier, et je devins un aide utile pour mon frère. Je fus à portée alors d'avoir de meilleurs livres. Les rapports que j'eus avec les apprentifs des libraires me mirent à même d'emprunter d'eux de temps en temps quelques volumes, que j'étois exact à rendre bientôt et sans dégradation. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de passer la plus grande partie de la nuit à lire dans ma chambre, quand le livre m'avoit été prêté le soir et devoit être rendu le lendemain matin, de peur qu'on ne s'apperçût qu'il manquoit ou qu'on n'en eût besoin !

Au bout de quelque temps, un négociant, M. Matthieu Adams, homme d'esprit, qui avoit une jolie collection de livres, et qui fréquentoit notre imprimerie, fit attention à moi; il m'invita à voir sa bibliothèque, et eut la complaisance de me prêter les livres que je voulus lire. Je pris alors une belle fantaisie pour la poésie, et je fis quelques petites pièces. Mon frère, imaginant qu'il pourroit y trouver son compte, me donna du courage, et m'engagea à composer deux ballades : l'une, intitulée la *Tragédie du Phare,* contenoit un détail du naufrage du capitaine Worthilake, avec ses deux filles; l'autre étoit une chanson de matelot, sur la prise du fameux pirate, nommé Teach, ou la Barbe noire : c'étoient des vers pitoyables pour le style, des chansons d'aveugles. Lorsqu'elles furent imprimées, il m'envoya par la ville pour les vendre. La première eut un débit prodigieux, parce que l'événement étoit récent et avoit fait grand bruit.

Ma vanité fut flattée de ce succès; mais mon père me rabattit le courage, en jettant du ridicule sur mes productions, et en me disant que les faiseurs de vers étoient toujours pauvres. Ainsi, j'échappai au malheur

d'être poëte, probablement très-mauvais. Mais comme la faculté d'écrire en prose a été pour moi d'une grande utilité dans le cours de ma vie, et a principalement contribué à mon avancement, je vais vous raconter par quels moyens, dans la situation où j'étois, j'acquis le peu d'habileté qne je puis avoir en ce genre.

Il y avoit dans la ville un autre jeune garçon, grand amateur de livres, nommé Jean Collins, avec qui j'étois intimement lié. Nous disputions souvent ensemble; nous aimions beaucoup l'argumentation, et nous ne desirions rien tant que de nous mettre mutuellement au sac. Cette tournure d'esprit contentieuse, pour le dire en passant, est propre à devenir une très-mauvaise habitude, qui rend souvent insupportable en compagnie, parce qu'elle ne peut s'exercer qu'au moyen de la contradiction; et indépendamment de l'aigreur et du trouble qu'elle met dans la conversation, elle produit les dégoûts, et peut-être les inimitiés, là où l'on pourroit avoir besoin de l'amitié. Je l'avois prise en lisant, chez mon père, les livres de disputes sur la religion. J'ai observé depuis, que les personnes sensées tombent

rarement dans ce défaut, à l'exception des gens de loi, des suppôts des universités, et des hommes de tout état qui ont été élevés à Edimbourg.

Il s'éleva un jour, entre Collins et moi, une question, je ne sais comment, sur l'éducation des femmes : savoir, s'il étoit convenable ou non de les élever dans les sciences, et si elles étoient propres à l'étude. Il tenoit pour la négative, et assuroit que cette carrière est au-dessus de leur portée. Je pris le sentiment opposé, peut-être un peu pour le plaisir de disputer. Il étoit naturellement plus éloquent que moi; les paroles couloient abondamment de sa bouche; et quelquefois, à mon avis, j'étois subjugué par sa volubilité, plus que par la force de ses raisons. Nous nous séparâmes sans être d'accord sur ce point; et comme nous ne devions pas nous revoir de quelque temps, je mis mes raisons par écrit, j'en fis une copie au net et la lui envoyai. Il répondit, et je répliquai; il y avoit eu trois ou quatre lettres écrites de part et d'autre, lorsque mon père vint à trouver mes papiers et les lut. Sans entrer en discussion sur l'objet de la dispute, il en prit occasion de me parler de ma ma-

nière d'écrire; il observa que, quoique j'eusse l'avantage sur mon antagoniste, relativement à l'ortographe et à la ponctuation, ce que je devois à l'imprimerie, j'étois fort au-dessous de lui en élégance d'expression, en méthode et en clarté. Il m'en convainquit par plusieurs exemples. Je sentis la justesse de ses remarques; j'en devins plus attentif à la langue, et résolus de faire des efforts pour perfectionner mon style.

Sur ces entrefaites, il me tomba sous la main un volume séparé du spectateur : c'étoit le troisième. Je n'en avois jamais vu aucun; je l'achetai; je le lus et le relus : j'en étois enchanté; j'en trouvai le style excellent, et je désirai qu'il me fût possible de l'imiter. Pour y parvenir, je pris quelques-uns des discours, je fis de courts sommaires du sens de chaque période, je les mis de côté pour quelques jours; après quoi, sans ouvrir le livre, j'essayai de recompléter les discours, et d'exprimer tout au long chaque pensée, comme elle étoit dans le livre, en employant les mots propres qui se présentèrent à mon esprit. Je comparai ensuite mon Spectateur avec l'original; je reconnus quelques-unes de mes fautes, et je les corrigeai; mais je

trouvai qu'il me manquoit une provision de mots, si je peux m'exprimer ainsi, et cette facilité à me les rappeler et à les employer, qu'il me sembloit que j'aurois acquise avant cette époque, si j'eusse continné à faire des vers. Le besoin continuel de mots de pareille signification, mais de différentes longueurs pour la mesure, ou de différens sons pour la rime, m'auroit mis dans la nécessité constante de rechercher les divers synonymes, les auroit fixés dans ma tête, et m'en auroit rendu maître. En conséquence, je pris quelques-unes des histoires du Spectateur, et je les mis en vers. Au bout d'un certain temps, lorsque j'avois assez complétement oublié l'original, je les remettois de nouveau en prose.

Je mêlois aussi quelquefois tous mes sommaires ensemble; et, quelques semaines après, je tâchois de les ranger dans le meilleur ordre, avant de commencer à former les périodes entières, et à completter le discours : c'étoit afin d'acquérir de la méthode dans l'arrangement des pensées. En comparant ensuite mon ouvrage avec l'original, je découvrois beaucoup de fautes, et je les corrigeois. Mais j'avois quelquefois le plaisir de m'imaginer que, dans certaines particu-

larités de peu d'importance, j'avois été assez heureux pour perfectionner la méthode ou le langage, et cela m'encourageoit à espérer que je parviendrois peut-être, avec le temps, à écrire passablement en anglois; ce qui étoit un des grands objets de mon ambition.

Le temps que je donnois à ces exercices et à mes lectures, étoit le soir après le travail de la journée, le matin avant de le commencer, ou les dimanches quand je trouvois le moyen de rester seul à l'imprimerie, en esquivant d'assister au service divin. Mon père avoit coutume d'exiger de moi, lorsque j'étois dans sa maison, que j'y fusse assidu; et je le regardois encore, à la vérité, comme un devoir, quoiqu'il me parût que je n'avois plus le temps de le pratiquer.

Quand je fus à l'âge d'environ seize ans, je lus un ouvrage de Tryon, dans lequel il recommande la diète végétale. Je résolus de l'observer. Mon frère étant célibataire, n'avoit point d'ordinaire chez lui; il étoit en pension avec ses apprentifs dans une autre maison. Mon refus de manger de la viande devint un inconvénient, et j'étois souvent grondé pour ma singularité. Je me mis au fait de la manière dont Tryon préparoit quel-

ques-uns de ses mets, comme de faire bouillir des pommes de terre ou du riz, de faire des poudings sur le champ, et quelques autres. Je dis ensuite à mon frère, que s'il vouloit me donner, chaque semaine, la moitié du prix que lui coûtoit ma pension, je me nourrirois moi-même. Il y consentit à l'instant, et je trouvai bientôt que je pouvois économiser la moitié de ce qu'il me payoit. Ce fut un nouveau fonds pour l'achat des livres; mais j'y trouvai d'autres avantages. Quand mon frère et les ouvriers quittoient l'imprimerie pour aller dîner, j'y demeurois, et dépêchant mon petit repas, qui n'étoit souvent composé que d'un biscuit ou d'une tranche de pain avec une poignée de raisins secs, ou d'un gâteau pris chez le pâtissier, et d'un verre d'eau, j'avois le reste du temps jusqu'à leur retour pour étudier; et mes progrès étoient proportionnés à cette clarté d'idées, et à cette promptitude à concevoir, qui sont le fruit de la tempérance dans le boire et le manger.

Ce fut à cette époque, qu'ayant été un jour dans le cas de rougir de mon ignorance dans l'art de calculer, que j'avois manqué deux fois d'apprendre à l'école, je pris le

traité d'arithmétique de Cocker, et je l'appris tout seul avec la plus grande facilité. Je lus aussi le livre de la navigation de Seller et de Sturmy, et me mis au fait du peu de géométrie qu'ils contiennent, mais je n'ai jamais été loin dans cette science. Je lus, à peu près dans le même temps, l'*Essai sur l'entendement humain*, de Locke, et l'*Art de penser*, de MM. de Port-Royal.

Pendant que je travaillois à former et perfectionner mon style, je rencontrai une grammaire angloise; je crois que c'étoit celle de Greenwood, à la fin de laquelle il y a deux petits Essais de la rhétorique et de la logique. Je trouvai dans le dernier un modèle de dispute suivant Socrate. Bientôt après, je me procurai l'ouvrage de Xénophon, intitulé: *Les Choses mémorables de Socrate*, dans lequel il donne plusieurs exemples de la même méthode. J'en fus enthousiasmé, je l'adoptai, je renonçai à la contradiction brusque et à l'argumentation directe et positive, et je pris le rôle d'humble questionneur. La lecture de Shaftesbury et de Collins, me rendit pirrhonien; et comme je l'étois déjà sur beaucoup de points de nos doctrines religieuses, je trouvai que la méthode de Socrate

étoit la plus sûre pour moi-même, et la plus embarrassante pour ceux contre qui je l'employois. J'y pris bientôt un singulier plaisir ; je ne cessai de la mettre en pratique, et je devins très-artificieux et très-habile à obtenir, de personnes mêmes d'un savoir supérieur, des concessions dont elles ne prévoyoient pas les conséquences. Je les embarrassois ainsi dans des difficultés dont elles ne pouvoient se retirer, et je remportois des victoires que ne méritoient quelquefois ni ma cause ni mes raisons.

Je continuai d'employer cette méthode pendant quelques années ; mais je l'abandonnai ensuite peu à peu, et n'en conservai que l'habitude de m'exprimer en termes de défiance modeste ; et lorsque j'avançois quelque chose qui pouvoit être contesté, de ne me servir jamais des mots *certainement*, *indubitablement*, etc., ou de tout autre qui donne l'air d'être opiniâtrement attaché à une opinion. Je disois plutôt, je comprends, je conçois, que telle chose est ainsi ; il me paroît, je penserois de telle ou telle manière, par telles ou telles raisons, ou, je m'imagine que cela est ainsi, ou, cela est ainsi, si je ne me trompe. Cette habitude a été, je crois,

très-avantageuse pour moi, quand j'ai eu besoin d'inculquer mon opinion dans l'esprit des hommes, et de leur persuader de prendre les mesures que j'ai été de temps en temps dans le cas de proposer ; et puisque les principaux objets de la conversation sont d'*informer* ou d'*être informé*, de *plaire* ou de *persuader*, je desire que les hommes éclairés et bien intentionnés, ne diminuent pas eux-mêmes le pouvoir qu'ils ont de faire le bien, par une manière de s'exprimer positive et présomptueuse, qui ne manque guère de rebuter les auditeurs, et n'est propre qu'à faire naître les oppositions, et à détruire tous les objets pour lesquels la parole nous a été donnée.

En effet, si vous voulez instruire, une manière positive et dogmatique d'avancer votre sentiment, peut provoquer la contradiction, et empêcher qu'on ne vous prête une oreille attentive. Si, avec le desir d'être instruit et de profiter des connoissances des autres, vous ne laissez pas de vous exprimer comme étant fortement attaché à vos opinions actuelles, les hommes modestes et sensibles, qui n'aiment pas les contestations, vous laisseront probablement tranquille dans la possession

de

de votre erreur. En suivant une pareille méthode, vous pouvez rarement espérer de plaire à vos auditeurs, à l'effet de vous concilier leur bienveillance, ou de persuader ceux que vous désirez faire concourir à vos vues. Pope dit judicieusement : *Il faut instruire les hommes comme si on ne les instruisoit pas, et proposer les choses nouvelles comme des choses oubliées* (1). Et il nous recommande ensuite de *parler*, *quoique certain*, *avec une apparente défiance* (2). Il auroit pu joindre à ces vers celui qu'il a accouplé ailleurs, moins convenablement, à mon avis. Le voici :

Car manquer de modestie, c'est manquer de sens.

Si vous me demandez pourquoi je dis *moins*

---

(1) Voici comment l'abbé du Resnel a rendu ce passage :

Pour se faire écouter, un critique accompli
Dépose adroitement l'air et le ton de maître ;
Veut-il être instructif ? Il feint de ne pas l'être ;
Il sait, avec douceur, entrer dans vos raisons ;
Vous diriez que de vous il reçoit des leçons.

Essai sur la critique, traduit par l'abbé DU RESNEL.

(2) Dans le doute, jamais ne rompez le silence,
Certain d'avoir raison, un air de défiance
Fera mieux recevoir vos modestes avis.

Par le même.

convenablement, je dois rapporter les deux vers ensemble :

> Les paroles immodestes n'admettent *point d'excuse* ;
> Car manquer de modestie, c'est manquer de sens.

Or, le manque de sens, lorsqu'un homme a le malheur d'être dans ce cas, n'est-il pas une sorte d'excuse pour le manque de modestie ? Et ces vers ne seroient-ils pas puls cxacts, s'ils étoient construits ainsi :

> Les paroles immodestes n'admettent *que cette excuse*,
> Que manquer de modestie, c'est manquer de sens.

Je m'en rapporte cependant à de meilleurs juges que moi.

CHAPITRE II.

Franklin travaille incognito à une gazette imprimée par son frère. Le germe de son aversion pour le pouvoir arbitraire. La gazette imprimée sous le nom de Benjamin Franklin *; il quitte son frère et Boston, s'embarque sur un Sloop de New-Yorck, et à l'âge de* 17 *ans, court les aventures. Point d'occupation à New-Yorck ; allant à Philadelphie, il sauve, dans la traversée, la vie à un Hollandois. Une affreuse bourasque. Il se guérit de la fièvre en buvant de l'eau froide. Sa connoissance avec le docteur Brown, et avec une vieille femme qui l'héberge. Arrivée à Philadelphie.*

MON frère avoit commencé, en 1720 ou 1721 à imprimer un nouveau papier public ; c'étoit le second qui paroissoit en Amérique. Il étoit intitulé : (*New-England courant*) *Courier de la Nouvelle-Angleterre.* Le seul qu'il y eut auparavant étoit le *Boston-News Letters*, *Lettres nouvelles de Boston.* Je

me souviens que quelques-uns de ses amis voulurent le dissuader de cette entreprise, comme d'une chose qui ne devoit probablement pas réussir, parce qu'un seul papier-nouvelle étoit suffisant, selon eux, pour toute l'Amérique. Maintenant, en 1771, il n'y en a pas moins de vingt-cinq. Il exécuta cependant son projet, et je fus employé à porter les exemplaires chez ses pratiques, après avoir travaillé à composer et à tirer les feuilles.

Il comptoit parmi ses amis quelques hommes d'esprit, qui s'amusoient à écrire de petites pièces pour cette feuille; ce qui l'accréditoit et en augmentoit le débit. Ces messieurs venoient nous voir souvent. J'entendois leur conversation, et les récits qu'ils faisoient du bon accueil que recevoient leurs écrits dans le public. Je fus tenté de m'essayer parmi eux; mais comme j'étois encore un enfant, je pensai que mon frère ne voudroit pas imprimer, dans sa feuille, un ouvrage, dont il sauroit que je fusse l'auteur; je m'avisai, en conséquence, de déguiser mon écriture, et ayant fait une pièce anonyme, je la mis le soir sous la porte de l'imprimerie. Elle fut trouvée le lendemain

matin. Mon frère la communiqua à ses amis lorsqu'ils vinrent à l'ordinaire ; ils la lurent, la commentèrent à mes oreilles, et j'eus le plaisir exquis d'entendre qu'elle obtenoit leur approbation, et que, dans leurs diverses conjectures sur l'auteur, ils n'en nommèrent aucun qui ne jouît d'une grande réputation d'esprit et de savoir dans le pays. Je suppose maintenant que je fus heureux en juges, et qu'ils n'étoient peut-être pas aussi excellens que je le croyois alors. Quoi qu'il en soit, encouragé par cette petite aventure, j'écrivis et j'envoyai à la presse, par le même moyen, plusieurs autres pièces, qui furent également approuvées ; et je gardai mon secret, jusqu'à ce que mon petit fonds de connoissances et de sens, pour pareils ouvrages, fût assez complétement épuisé ; après quoi je me découvris.

Mon frère commença pour lors à avoir un peu plus de considération pour moi ; mais il se regardoit toujours comme mon maître, et me traitoit en apprentif. Il prétendoit tirer de moi les mêmes services que de tout autre. Je trouvois, au contraire, qu'il étoit trop exigeant dans bien des cas, et me croyois en droit d'attendre plus d'indulgence de la

part d'un frère. Nos disputes étoient souvent portées devant mon père, et je m'imagine qu'il avoit tort pour l'ordinaire, ou que j'étois le meilleur avocat de nous deux ; car le jugement étoit communément en ma faveur. Mais mon frère étoit colérique, et souvent il en venoit aux coups ; ce que je prenois en très-mauvaise part. Je présume que ce traitement dur et tyrannique peut avoir contribué à imprimer, dans mon ame, cette aversion pour le pouvoir arbitraire, que j'ai conservée pendant toute ma vie. Mon apprentissage me devint si insupportable, que je soupirai continuellement après une occasion de le raccourcir. Elle se présenta enfin d'une manière inattendue.

Une des pièces insérée dans notre feuille, sur quelque objet de politique dont je ne me souviens point, offensa l'assemblée. Mon frère fut arrêté, censuré et emprisonné à la diligence de l'orateur, par la raison, à ce que je suppose, qu'il ne voulut pas découvrir l'auteur de la pièce. Je fus pareillement arrêté et examiné devant le conseil ; mais quoique je ne donnasse à ses membres aucune satisfaction, ils se contentèrent de m'admonester, et me renvoyèrent, me

regardant peut-être comme obligé, en qualité d'apprentif, de garder les secrets de mon maître.

L'emprisonnement de mon frère me causa beaucoup de ressentiment, malgré nos querelles particulières. Tant qu'il dura, je fus chargé de la direction de la feuille, et j'eus la hardiesse d'y insérer quelques lardons contre nos gouverneurs ; ce qui fit grand plaisir à mon frère ; tandis que d'autres commencèrent à me regarder sous un point de vue défavorable, et comme un jeune esprit porté au libelle et à la satyre.

L'élargissement de mon frère fut accompagné d'un ordre très-étrange, émané de la chambre, portant : « que Jacques Franklin » n'imprimeroit plus la feuille intitulée : » *Le Courier de la Nouvelle-Angleterre* ». Il y eut une assemblée d'amis dans notre imprimerie pour consulter sur ce qu'il avoit à faire dans cette conjoncture. Quelques-uns proposèrent d'éluder l'ordre, en changeant le titre de la feuille ; mais mon frère voyant des inconvéniens dans ce parti, il fut enfin conclu que ce qu'il y avoit de mieux, étoit de l'imprimer, à l'avenir, sous le nom de Benjamin Franklin ; et pour éviter la censure

de l'assemblée, qui pourroit l'atteindre, comme imprimant encore cette feuille lui-même par son apprentif, il fut décidé que mon ancien contrat d'apprentissage me seroit rendu avec une pleine et entière décharge, écrite au verso, afin de pouvoir le montrer au besoin ; mais que, pour assurer à mon frère le bénéfice de mon service, je signerois un nouveau contrat, qui seroit tenu secret pour le reste du terme. C'étoit un très-frêle arrangement. Il fut cependant, sur le champ, mis en exécution, et la feuille continua de paroître en conséquence sous mon nom pendant quelques mois. Enfin, un nouveau différend s'étant élevé entre mon frère et moi, j'osai me prévaloir de ma liberté, présumant qu'il ne s'aventureroit pas à produire le nouveau contrat. Il n'étoit pas honnête, de ma part, d'user de cet avantage, et je compte, en conséquence, cette action comme une des premières erreurs que j'aie commises en ma vie ; mais l'irrégularité qu'elle offroit eut peu de poids sur mon esprit, aigri par le ressentiment des coups que la colère l'avoit souvent porté à me faire essuyer, quoiqu'il n'eût pas d'ailleurs un mauvais naturel ; peut-être étois-je trop effronté pour ne pas le provoquer.

Lorsqu'il sut que j'étois décidé à le quitter, il voulut m'empêcher de trouver de l'emploi hors de chez lui ; il fit le tour des imprimeries de la ville, et prévint contre moi tous les maîtres, qui, conséquemment, refusèrent de me faire travailler. Je pensai alors à me rendre à New-Yorck, qui étoit la ville la plus voisine où il y eût un imprimeur. Toutes mes réflexions me confirmèrent dans le dessein de quitter Boston, où je m'étois déjà rendu suspect au parti qui gouvernoit. Il étoit vraisemblable, d'après les procédés arbitraires de l'assemblée dans l'affaire de mon frère, qu'en restant je me serois bientôt exposé à des embarras, et j'avois d'autant plus lieu de le craindre, que mes disputes indiscrètes sur la religion commençoient à me faire regarder avec horreur, par les bonnes ames, comme un apostat, ou comme un athée. Je pris donc ma détermination ; mais mon père étant alors du parti de mon frère, je présumai que si je tentois de m'en aller ouvertement, on prendroit des moyens pour m'en empêcher. Mon ami Collins se chargea de favoriser ma fuite. Il fit marché pour mon passage avec le capitaine d'un sloop de New-Yorck, auquel il fit accroire que

j'étois un jeune homme de sa connoissance, qui avoit eu affaire avec une fille de mauvaise vie, dont les parens vouloient le contraindre à l'épouser, et qu'en conséquence je ne pouvois ni paroître ni partir publiquement. Je vendis une partie de mes livres pour me procurer une petite somme, et me rendis en cachete à bord du sloop. A la faveur d'un bon vent, en trois jours je me trouvai à New-Yorck, à près de 300 milles de chez moi, à l'âge de dix-sept ans, sans la moindre recommandation, sans même connoître qui que ce fût dans cette ville, et avec très-peu d'argent dans ma poche.

L'inclination que j'avois eue pour le métier de marin, étoit entièrement passée, sans quoi j'aurois pu alors la satisfaire; mais ayant une autre profession, et me croyant assez habile ouvrier, je n'hésitai pas à offrir mes services à l'imprimeur de la ville, le vieux M. Guillaume Bradford, qui avoit été le premier imprimeur en Pensylvanie; mais il avoit quitté cette province à l'occasion de sa querelle avec le gouverneur George Keith. Il ne put me donner de l'ouvrage, ayant peu à faire, et déjà assez de monde; mais il me dit que son fils, imprimeur à Philadelphie,

avoit perdu depuis peu son principal ouvrier Aquila Rose, qui étoit mórt ; et que si j'y allois, il croyoit qu'il pourroit m'employer. Philadelphie est à 100 milles plus loin. Je ne craignis pas de m'embarquer dans un bateau pour me rendre, par le plus court trajet de mer, à Amboy, laissant ma malle et mes effets, qui devoient me suivre en faisant le tour. En traversant la baie, nous essuyâmes une bourasque, qui mit en pièces nos voiles déjà pourries, nous empêcha d'entrer dans le Kill, et nous jetta sur Long-Island.

Dans la tourmente, un Hollandois ivre, passager comme moi, tomba dans la mer. Au moment où il s'enfonçoit, je le saisis à travers l'eau par son toupet; je le retirai, et nous le reçûmes de nouveau à bord. Cette immersion le désenivra un peu, de sorte qu'il s'endormit, après avoir tiré de sa poche un volume, qu'il me pria de lui faire sécher; il se trouva que c'étoit mon ancien livre favori, les voyages de Bunyan, en hollandois, belle impression, sur beau papier, avec des planches en taille-douce; parure sous laquelle je ne l'avois jamais vu dans sa langue originale. J'ai appris depuis qu'il a été traduit dans la plûpart des langues de l'Europe,

et je suis persuadé qu'après la bible, c'est un des livres qui a eu le plus de cours.

L'honnête Jean est le premier que je sache qui ait mêlé ensemble la narration et le dialogue; manière d'écrire très-engageante pour le lecteur, qui, dans les passages les plus intéressans, se trouve, pour ainsi dire, admis dans la compagnie, et présent à la conversation. Defoe l'a imité avec succès dans son Robinson Crusoé, dans sa Molly Flanders, et autres ouvrages, et Richardson a fait de même dans sa Paméla, etc.

En approchant de l'isle, nous nous trouvâmes dans un endroit, où il n'étoit pas possible de prendre terre, à cause des grands brisans qu'occasionnoit la berge pierreuse. Nous jettâmes l'ancre, et filâmes le cable vers le rivage. Quelques hommes vinrent au bord de l'eau, et crièrent à nous, comme nous à eux; mais le vent étoit si fort et les vagues si bruyantes, que nous ne pûmes nous entendre mutuellement. Il y avoit des canots sur le rivage; nous leur criâmes et leur fîmes signe de s'en servir pour venir nous prendre; mais ils ne nous comprirent pas, ou notre demande leur parut impraticable, et ils se retirèrent. La nuit approchoit;

nous n'eûmes d'autre parti à prendre que d'avoir patience jusqu'à la cessation du vent; et en attendant, nous résolûmes, le pilote et moi, de dormir, s'il étoit possible. Nous nous fourrâmes pour cela dans l'écoutille, avec le Hollandois qui étoit encore mouillé. L'eau écumeuse passant par-dessus le nez du bateau, couloit sur nous; de sorte que nous fûmes bientôt presqu'aussi trempés que lui.

Nous n'eûmes que très-peu de repos pendant toute la nuit; mais le vent s'étant appaisé le lendemain, nous parvînmes à gagner Amboy avant la nuit, après avoir passé trente heures sans vivres, et sans autre boisson qu'une bouteille de mauvais rum; l'eau sur laquelle nous voguions étant salée. Le soir je me mis au lit avec une fièvre très-vive. J'avois lu quelque part que l'eau froide, bue en abondance, étoit bonne contre la fièvre: je suivis l'ordonnance; je suai copieusement la plus grande partie de la nuit, et la fièvre me quitta. Le lendemain, je passai le bac et continuai mon voyage à pied. J'avois cinquante milles à faire pour me rendre à Burlington, où l'on m'avoit dit que je trouverois des bateaux pour achever ma route jusqu'à Philadelphie. Il plut très-fort toute la journée;

je fus percé jusqu'aux os. Me trouvant très-fatigué sur le midi, je m'arrêtai à une misérable auberge, où je passai le reste du jour et toute la nuit, commençant à regretter d'avoir quitté la maison. Je faisois d'ailleurs une si misérable figure, que je fus soupçonné d'être quelque serviteur fugitif : je m'en apperçus aux questions que l'on me faisoit, et je sentis que je risquois d'être arrêté comme tel. Je continuai cependant mon voyage le lendemain, et j'arrivai le soir à huit ou dix milles de Burlington, dans une auberge tenue par un certain docteur Brown.

Cet homme entra en conversation avec moi pendant que je prenois mon repas ; et trouvant que j'avois un peu de lecture, il me témoigna beaucoup d'intérêt et d'amitié. Notre connoissance a duré tout le reste de sa vie. Je m'imagine qu'il avoit été, ce qu'on appele docteur ambulant ; car il n'y a aucune ville en Angleterre, ou aucun pays en Europe, dont il ne pût donner des détails très-particuliers. Il avoit de la littérature et de l'esprit : mais c'étoit un mécréant, et quelques années après, il entreprit méchamment de travestir la bible en vers burlesques, comme Cotton avoit fait de Virgile. Il présenta, par ce

moyen, beaucoup de faits, sous un jour très-ridicule; ce qui auroit pu nuire aux esprits foibles, si son ouvrage eût été publié, mais il ne le fut jamais.

Je passai la nuit chez lui, et j'atteignis Burlington le lendemain matin. J'eus, en arrivant, la mortification de trouver que les bateaux ordinaires de passage étoient partis un peu auparavant. C'étoit un samedi, et il n'en devoit partir aucun autre avant le mardi suivant. Je retournai dans la ville, vers une vieille femme qui m'avoit vendu du pain d'épice pour manger sur l'eau, et je lui demandai conseil; elle m'invita à loger chez elle, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion de m'embarquer. J'étois fatigué de voyager à pied; j'acceptai son offre. Quand elle apprit que j'étois imprimeur, elle voulut m'engager à rester dans cette ville pour y exercer mon métier. Elle ignoroit combien d'avances et quel capital sont nécessaires pour commencer! Je trouvai chez elle la vraie hospitalité. Elle me donna, de très-bonne grace, un dîner composé de mâchoire de bœuf, et ne voulut accepter, en retour, qu'une pinte d'aile (1).

(1) Bière douce.

Je me crus fixé là jusqu'au mardi d'après ; mais le soir, me promenant à côté de la rivière, je vis approcher un bateau, allant à Philadelphie, dans lequel étoient plusieurs personnes. On m'y reçut ; et comme il ne faisoit point de vent, nous fîmes route à la rame. Vers minuit, ne voyant point la ville, quelques personnes de la compagnie assurèrent que nous devions l'avoir passée, et ne voulurent pas ramer davantage; les autres ne sachant où nous étions, il fut décidé de s'arrêter ; nous tirâmes vers le rivage, entraînés dans une crique, et prîmes terre près d'une vieille palissade, dont les pieux nous servirent à faire du feu, la nuit étant très-froide en octobre. Nous restâmes-là jusqu'au jour ; alors une personne de la compagnie reconnut le lieu où nous nous trouvions pour la crique de Sooper, un peu au-dessus de Philadelphie, que nous découvrîmes effectivement dès que nous fûmes sortis de la crique. Nous y arrivâmes le dimanche vers les huit ou neuf heures du matin, et nous débarquâmes sur le quai de Market-street.

Je suis entré dans les moindres détails de mon voyage, et je décrirai de même ma

première

première entrée dans cette ville, afin de vous mettre en état de comparer des commencemens si peu vraisemblables, avec la figure que j'y ai faite depuis.

CHAPITRE III.

Franklin ne connoît pas une ame à Philadelphie. Il achète pour 3 sols de pain, qu'il mange le long des rues. Vu dans cet équipage par sa femme future. Il travaille dans deux imprimeries à la fois. Propositions de retourner à Boston monter une imprimerie. Franklin y retourne, et bientôt après revient à Philadelphie. Ecueil qu'il rencontre et évite dans sa traversée. Collins, son ami, vit à ses dépens. S'étant pris de querelle avec lui, Franklin le jette dans l'eau. Leur séparation.

En arrivant à Philadelphie, j'étois dans mon costume d'ouvrier, mes meilleurs habits devant faire le tour par mer. J'étois crotté du voyage : mes poches étoient pleines de chemises et de bas ; je ne connoissois ame qui vive, et ne savois où aller loger. Fatigué de la marche, d'avoir ramé et passé la nuit sans dormir, j'avois grand faim, et tout mon

argent consistoit en une rixdalle (1) de Hollande, et environ un scheling en monnoie de cuivre, que je donnai aux bateliers pour mon passage. Ils le refusèrent d'abord, parce que j'avois ramé ; mais j'insistai pour qu'ils le prissent. Un homme est quelquefois plus généreux lorsqu'il a peu d'argent, que quand il en a beaucoup : c'est peut-être que, dans le premier cas, il veut cacher sa misère.

Je marchai vers le haut de la rue, en regardant de côté et d'autre, jusqu'auprès de Market-street, où je rencontrai un enfant portant du pain. J'avois souvent fait mon repas de pain sec. Je lui demandai où il l'avoit acheté, et je fus droit au boulanger qu'il m'indiqua. Je demandai du biscuit, comptant en trouver du même que nous avions à Boston ; mais il paroît qu'on n'en faisoit point de cette espèce à Philadelphie. Je demandai ensuite un pain de trois sols. On n'en faisoit point de ce prix. Ne connoissant encore ni la différence des prix, ni le nom des espèces de pain du pays, je lui dis de me donner pour trois sols de pain, de quelque sorte que ce

(1) Pièce de monnoie qui vaut environ cent sols de France.

fût. Il me donna alors trois gros pains. Je fus surpris d'en avoir tant ; mais je les pris, et n'ayant point de place dans mes poches, je continuai de marcher avec un pain sous chaque bras, et mangeant l'autre. Je parcourus ainsi Market-street jusqu'à Fourth-street, et passai devant la maison de M. Read, père de la personne qui devoit un jour être ma femme. Elle étoit sur la porte, me vit, et trouva, avec raison, que je faisois une très-ridicule et très-mauvaise figure.

Je tournai ensuite le coin ; j'enfilai Chesnut-street, mangeant mon pain tout le long du chemin ; et ayant ainsi fait le tour, je me retrouvai au quai de Market-street, près du bateau dans lequel j'étois venu. J'y rentrai pour boire de l'eau de la rivière ; et me trouvant rassasié de mon premier pain, je donnai les deux autres à une femme qui, avec son enfant, avoit descendu la rivière avec nous dans le bateau, où elle attendoit pour continuer sa route. Ainsi rafraîchi, je regagnai la rue. Elle étoit alors remplie de personnes proprement vêtues, qui alloient toutes du même côté. Je me joignis à elles, et je fus ainsi conduit dans la grande maison d'assemblée des quakers, près du marché. Je m'assis

avec les autres, et après avoir passé quelque temps à regarder autour de moi, n'entendant rien dire, et étant assoupi par le travail et la veille de la nuit précédente, je m'endormis profondément. Mon sommeil dura jusqu'à ce que l'assemblée se sépara, et alors l'un des assistans eut la complaisance de me réveiller. Ce fut là, par conséquent, la première maison dans laquelle je sois entré, et où j'aie dormi à Philadelphie.

Je me remis à marcher dans la rue, du côté de la rivière; et comme je regardois attentivement au visage tous ceux que je rencontrois, il se présenta à moi un jeune quaker, dont la physionomie me revint : je l'acostai, et le priai de me dire en quel endroit un étranger pourroit trouver à se loger. Nous étions alors près de l'enseigne des trois Mariniers. On reçoit ici les étrangers, me dit-il; mais la maison n'est pas en bonne réputation; si tu veux marcher avec moi, je te montrerai une meilleure auberge. Il me conduisit au Billet courbé, dans Water-street. Là, je me fis donner à dîner, et pendant mon repas, on me fit quelques questions adroites. Ma jeunesse et mon extérieur sembloient faire soupçonner que j'étois un fugi-

tif. Après le dîner, l'envie de dormir me reprit; on me donna un lit, je m'y jettai sans me déshabiller, et je dormis jusqu'à 6 heures du soir, qu'on m'appela pour souper. Je me mis ensuite au lit de très-bonne heure, et je dormis, sans interruption, jusqu'au lendemain matin.

Dès que je fus levé, je m'arrangeai le mieux qu'il me fut possible, et me rendis chez André Bradford, l'imprimeur. Je trouvai, dans la boutique, son père, que j'avois vu à New-Yorck, et qui, voyageant à cheval, étoit arrivé avant moi à Philadelphie. Il me présenta à son fils, qui me reçut honnêtement, et me donna à déjeûner; mais il me dit qu'il n'avoit pas besoin d'ouvrier pour le moment, s'en étant procuré un depuis peu. Il ajouta qu'il y avoit dans la ville un autre imprimeur, nouvellement établi, nommé Keimer, qui pourroit peut-être m'employer; et qu'en cas de refus, il me donneroit volontiers le logement et un peu d'ouvrage à faire de temps en temps, jusqu'à ce qu'il se présentât plus de besogne.

Le vieux homme s'offrit pour me conduire chez le nouvel imprimeur; et quand nous fûmes en sa présence : « Voisin, lui dit-il,

» je vous ai amené un jeune homme de votre » profession ; peut-être avez-vous besoin de » ses services ».

Keimer me fit quelques questions, mit un composteur dans ma main, pour voir comment je travaillois, et dit ensuite qu'il m'emploiroit bientôt, quoique pour le moment il n'eût point d'ouvrage à me donner. Prenant en même temps le vieux Bradford pour un citoyen de la ville bien intentionné pour lui, il l'entretint de son entreprise actuelle et de la perspective qu'elle lui offroit. Bradford se garda bien de se découvrir pour le père de l'autre imprimeur ; et sur ce que Keimer disoit qu'il espéroit avoir bientôt dans ses mains la plus grande partie du travail, il l'amena par des questions artificieuses, et en proposant quelques doutes, à lui communiquer toutes ses vues et à lui révéler sur quelles protections il comptoit et de quelle manière il avoit dessein de procéder. J'étois présent et j'entendois tout : je vis sur le champ, que l'un des deux étoit un vieux renard adroit, et l'autre un vrai novice. Bradford me laissa avec Keimer, qui fut étrangement surpris, quand je lui dis qui étoit le vieux homme.

Je trouvai que l'imprimerie de Keimer consistoit en une vieille presse endommagée, et une petite fonte de caractères anglois usés, qu'il employoit alors lui-même à composer une élégie sur *Aquila-Rose*, que j'ai nommé ci-dessus. C'étoit un jeune homme d'esprit et d'excellent caractère, très-estimé dans la ville, secrétaire de l'assemblée, et assez joli poëte. Keimer faisoit aussi des vers; mais ils étoient très-médiocres. On ne pouvoit pas dire qu'il écrivît en vers; car sa méthode étoit de les composer et typer à mesure qu'ils sortoient de sa verve; et comme il travailloit sans copie, n'ayant qu'une paire de casses, et l'élégie devant vraisemblablement occuper toutes les lettres, il ne pouvoit se faire aider de personne. Je tâchai de mettre sa presse, dont il ne s'étoit pas encore servi, et à laquelle il n'entendoit rien, en état de travailler; et lui ayant promis de venir tirer son élégie aussi-tôt qu'elle seroit prête, je retournai chez Bradford, qui me donna quelque bagatelle à faire pour le moment, et y joignit la table et le logement.

Quelques jours après, Keimer me fit appeler pour tirer son élégie. Il s'étoit procuré alors une autre paire de casses, et un

pamphlet à réimprimer, sur lequel il me mit à l'ouvrage.

Les deux imprimeurs de Philadelphie me parurent dénués des qualités nécessaires dans leur profession. Bradford n'avoit pas été élevé pour cet état, et étoit très-illettré. Keimer, quoiqu'un peu instruit, étoit un simple compositeur, et n'entendoit rien au travail de la presse. Il avoit été un des prophètes françois, et il savoit imiter leurs agitations surnaturelles. Au moment de notre connoissance, il ne professoit aucune religion particulière, mais un peu de toutes dans l'occasion; il connoissoit très-peu le monde, et il y avoit beaucoup de mauvaise foi dans son cœur, ainsi que j'eus occasion de l'éprouver dans la suite.

Keimer supportoit impatiemment que, travaillant avec lui, je fusse logé chez Bradford. Il avoit bien une maison, mais elle étoit sans meubles; ensorte qu'il ne pouvoit m'y recevoir. Il me procura un logement chez M. Read, dont j'ai fait mention plus haut, propriétaire de sa maison. Ma malle et mes effets étant arrivés à cette époque, je m'arrangeai de manière à paroître aux yeux de miss Read, avec un air un peu plus distingué

que celui que j'avois, lorsque le hasard m'offrit à sa vue, mangeant mon pain et errant dans les rues.

Je commençai dès-lors à faire des connoissances parmi les jeunes gens de la ville qui aimoient la lecture, et je passois avec eux d'agréables soirées, tandis que je gagnois de l'argent par mon industrie et vivois fort content, grace à ma frugalité. Ainsi j'oubliois Boston, autant qu'il m'étoit possible, et ne voulant pas que le lieu de ma résidence y fût connu de personne, à l'exception de mon ami Collins, à qui j'écrivois, et qui gardoit mon secret.

Il arriva cependant un incident, qui me renvoya chez moi beaucoup plutôt que je ne me l'étois proposé. J'avois un beau-frère, Robert Holmer, maître d'un sloop qui faisoit le cabotage entre Boston et Delaware. Se trouvant à Newcastle, quarante milles au-dessous de Philadelphie, il y entendit parler de moi, et m'écrivit pour m'informer du chagrin qu'avoit causé à mes parens mon départ précipité de Boston, et de la bonne volonté qu'ils conservoient pour moi, m'assurant que tout s'accommoderoit à mon gré si je retournois, et il m'y exhortoit très-

vivement. Je répondis à sa lettre, le remerciai de son avis; mais je lui exposai les raisons que j'avois eues pour quitter Boston, avec tant de force et de clarté, qu'il fut convaincu que je n'avois pas autant de tort qu'il avoit pu l'imaginer.

Le chevalier Guillaume Keith, gouverneur de la province, étoit alors à Newcastle; le capitaine Holmer se trouvant, par hasard, en sa compagnie, lorsqu'il reçut ma lettre, en prit occasion de lui parler de moi, et la lui montra. Le gouverneur la lut, et parut surpris lorsqu'il apprit mon âge. Il dit que je paroissois un jeune homme d'une grande espérance, et qu'il falloit par conséquent encourager; qu'il n'y avoit que de mauvais imprimeurs à Philadelphie, et que si je m'y établissois, il ne doutoit pas de ma réussite; que pour sa part, il me procureroit les ouvrages publics, et me rendroit tous les autres services qui seroient en son pouvoir. Mon beau-frère me conta tout cela dans la suite à Boston; mais je n'en savois alors rien du tout, lorsqu'un jour Keimer et moi étant ensemble à l'ouvrage, près de la fenêtre, nous vîmes le gouverneur et un autre gentilhomme, c'étoit le colonel French de Newcastle,

proprement habillés, venir directement, en traversant la rue, à notre maison, et nous les entendîmes à la porte. Keimer croyant que c'étoit une visite pour lui, descendit aussi-tôt; mais le gouverneur me demanda, monta, et avec une condescendance et une politesse auxquelles je n'étois nullement accoutumé, il me fit beaucoup de complimens, desira lier connoissance avec moi, me reprocha affectueusement de ne m'être pas fait connoître à lui dès mon arrivée dans la ville, et voulut me mener à la taverne, où il alloit, dit-il, avec le colonel French, pour goûter d'excellent vin de Madère.

J'étois, je l'avoue, un peu surpris, et Keimer avoit l'air stupéfait. Je fus cependant avec le gouverneur et le colonel, dans une taverne, au coin de Third-street, où, en buvant le Madère, il me proposa d'établir une imprimerie. Il m'exposa les probabilités du succès, et lui et le colonel French m'assurèrent que j'aurois leur protection et leur influence pour me procurer l'impression des pièces publiques des deux gouvernemens; et comme je parus douter que mon père voulût m'aider dans cette entreprise, le chevalier Guillaume dit qu'il me donneroit une

lettre pour lui, dans laquelle il en exposeroit les avantages, et qu'il ne doutoit pas de l'y déterminer. Ainsi il fut conclu que je retournerois à Boston par le premier vaisseau, avec la lettre de recommandation du gouverneur pour mon père. En attendant, ce projet devoit être tenu secret, et je continuai à travailler pour Keimer, comme à l'ordinaire.

Le gouverneur m'envoyoit chercher de temps en temps pour dîner avec lui. Je regardois cela comme un très-grand honneur, et j'y étois d'autant plus sensible, qu'il conversoit avec moi de la manière la plus affable, la plus familière et la plus amicale qu'on puisse imaginer.

Vers la fin d'avril 1724, il se présenta un petit vaisseau pour Boston. Je pris congé de Keimer, comme pour aller voir mes parens. Le gouverneur me donna une longue lettre, dans laquelle il disoit à mon père beaucoup de choses flatteuses sur mon compte, et lui recommandoit fortement le projet de mon établissement à Philadelphie, comme une chose qui devoit faire ma fortune.

Nous touchâmes sur un bas-fond en descendant la baie, et nous fîmes eau. Le temps fut orageux en mer, et il fallut pomper presque

sans interruption ; j'y travaillai à mon tour. Nous arrivâmes cependant sains et saufs à Boston, au bout d'environ quinze jours de route.

J'avois été absent pendant sept mois entiers, et mes parens n'avoient eu, dans cet intervalle, aucune nouvelle de moi ; car mon beau-frère Holmes n'étoit pas encore de retour, et n'avoit rien écrit à mon sujet. Mon apparition inattendue surprit la famille. Tous furent cependant charmés de me revoir, et me firent la bienvenue, à l'exception de mon frère. Je fus le voir à son imprimerie. J'étois mieux vêtu que je ne l'avois jamais été pendant que j'étois à son service : j'avois un habillement complet, neuf et propre, une montre, et mon gousset garni de près de cinq livres sterlings en argent. Il ne me reçut pas très-honnêtement, me regarda de la tête aux pieds, et se remit à son ouvrage.

Les ouvriers me demandèrent, avec empressement, où j'avois été, quelle sorte de pays c'étoit, et comment je m'en étois trouvé. Je vantai beaucoup Philadelphie et la vie heureuse que j'y menois, exprimant fortement mon intention d'y retourner. L'un d'eux m'ayant demandé quelle sorte de monnoie

l'on y gagnoit, je tirai une poignée d'argent que j'étalai devant eux : c'étoit une espèce de curiosité, à laquelle ils n'étoient pas accoutumés, le papier étant la monnoie courante à Boston. Je ne manquai pas, après cela, de leur faire voir ma montre; et enfin, mon frère étant toujours refrogné et de mauvaise humeur, je leur donnai une pièce de huit pour boire, et pris mon congé. Cette visite, de ma part, le piqua jusqu'au vif; car lorsque ma mère, quelque temps après, lui parla de réconciliation, et du desir qu'elle avoit de nous voir vivre à l'avenir comme frères, il dit que je l'avois tellement insulté devant son monde, qu'il ne l'oublieroit ou ne le pardonneroit jamais, en quoi cependant il se trompoit.

La lettre du gouverneur parut causer quelque surprise à mon père; mais il m'en dit peu de chose. Au bout de quelques jours, le capitaine Holmes étant de retour, il la lui montra, et lui demanda s'il connoissoit Keith, et quelle sorte d'homme c'étoit, ajoutant qu'il avoit, dans son opinion, bien peu de discernement de penser à établir un enfant, à qui il manquoit encore trois ans pour être admis dans la classe des hommes. Holmes

dit ce qu'il put en faveur du projet ; mais mon père soutint décidément l'incongruité de la chose, et enfin donna un refus positif. Il écrivit ensuite une lettre civile au chevalier Guillaume, dans laquelle il le remercioit de la protection qu'il m'avoit si obligeamment offerte, et refusoit en même temps de m'aider, quant à présent, à m'établir, par la raison que j'étois, selon lui, trop jeune pour qu'on me confiât la gession d'une entreprise si importante, et dont les préparatifs exigeoient une mise de fonds si considérable.

Mon ancien camarade Collins, qui étoit commis au bureau des postes, charmé des récits que je lui fis de mon nouveau séjour, eut envie de s'y rendre aussi ; et tandis que j'attendois la détermination de mon père, il partit avant moi par terre pour Rhode-Island, laissant ses livres, qui formoient une jolie collection de mathématique et de physique, pour être transportés avec les miens à New-Yorck, où il se proposoit de m'attendre.

Mon père, sans approuver la proposition du chevalier Guillaume, étoit cependant bien aise que j'eusse été capable d'obtenir une recommandation aussi avantageuse que celle d'une personne de ce rang dans le lieu

de

de ma résidence, et que mon industrie et mon économie m'eussent mis en état de m'équiper si joliment en si peu de temps. Ne voyant point d'apparence d'accommodement entre mon frère et moi, il consentit à mon retour à Philadelphie, me conseilla d'y avoir des égards pour tout le monde, de tâcher d'obtenir l'estime générale, et d'éviter la satyre et le sarcasme, auxquels il pensoit que j'étois trop porté, ajoutant qu'avec de la persévérance et une prudente économie, je pourrois épargner assez, avant l'âge de 21 ans, pour former mon établissement; et que s'il ne m'en manquoit alors qu'une petite partie, il se chargeroit d'y suppléer.

Ce fut tout ce que je pus obtenir, sauf quelques petits présens, en signe d'amitié, de sa part et de celle de ma mère. Je m'embarquai de nouveau pour New-Yorck, muni, pour cette fois, de leur approbation et de leur bénédiction. Le sloop ayant touché à New-port - Rhode-Island, je fus voir mon frère John, qui, depuis quelques années, s'y étoit établi et marié. Il m'avoit toujours aimé; il me reçut avec beaucoup d'affection. Un de ses amis, nommé Vernon, ayant une créance en Pensylvanie, d'environ 36 liv. sterlings,

me pria de les retirer pour lui, et de garder cet argent, jusqu'à ce qu'il m'en indiquât l'emploi ; il me donna un ordre en conséquence. Cette affaire me causa, dans la suite, beaucoup d'inquiétude.

A Newport, nous prîmes à bord un nombre de passagers, parmi lesquels se trouvoient deux jeunes personnes qui alloient de compagnie, et une dame quakresse, grave et sensée, avec ses gens. J'avois montré un obligeant empressement à lui rendre quelques légers services. Je suppose qu'elle y fut sensible, et en prit de l'intérêt pour moi. En effet, lorsqu'elle vit qu'il s'établissoit entre les deux jeunes compagnes et moi, une familiarité qui croissoit de jour en jour, et qu'elles paroissoient encourager, elle me prit à part, et me dit : « Jeune homme,
» je suis en peine pour toi, tu n'as point
» de parens qui veillent sur ta conduite, et
» tu parois ne pas connoître beaucoup le
» monde et les embuches auxquelles la jeu-
» nesse est exposée. Compte sur ce que je
» te dis : ces femmes sont de très-mauvaise
» vie ; je le vois à toutes leurs actions. Si tu
» n'es pas sur tes gardes, elles t'entraîne-
» ront dans quelque danger. Elles te sont

» étrangères ; je te conseille, par l'intérêt » amical que je prends à ta conservation, « de ne former aucune liaison avec elles ». Comme je paroissois d'abord ne pas penser aussi mal qu'elle sur leur compte, elle me rapporta bien des choses qu'elle avoit observées et entendues, qui avoient échappé à mon attention, mais qui me convainquirent qu'elle avoit raison. Je la remerciai de son obligeant avis, et je promis bien de le suivre.

Quand nous arrivâmes à New-Yorck, elles m'indiquèrent leur logement, et m'invitèrent à les y aller voir. Je n'y fus pas, et je fis fort bien ; car le lendemain, le capitaine s'apperçut qu'il lui manquoit une cuiller d'argent et quelques autres effets qui avoient été pris dans sa cabane ; et sachant que ces deux femmes étoient des prostituées, il obtint un ordre pour faire des recherches, y trouva les effets volés, et les fit punir ; ensorte qu'après avoir échappé à un rocher caché sous l'eau, sur lequel le vaisseau toucha dans le passage, j'échappai en mon particulier à un écueil bien plus dangereux.

Je trouvai à New-Yorck mon ami Collins, qui y étoit arrivé quelque temps auparavant. Nous étions intimes depuis notre enfance.

Nous avions lu ensemble les mêmes livres ; mais il avoit l'avantage de pouvoir donner plus de temps à la lecture et à l'étude , et une disposition étonnante pour les mathématiques , dans lesquelles il me laissa loin derrière lui.

Quand j'étois à Boston, je passois avec lui la plupart de mes heures de récréation. C'étoit un garçon sobre et industrieux. Son savoir lui avoit concilié l'estime générale , tant dans l'église que parmi les citoyens , et il sembloit promettre de figurer avec avantage dans la société. Mais pendant mon absence , il s'étoit malheureusement adonné à l'eau-de-vie , et j'appris, tant par lui que par le rapport des autres, qu'il s'étoit enivré tous les jours depuis son arrivée à New - Yorck , et s'y étoit conduit d'une manière extravagante. Il avoit aussi joué et perdu tout son argent ; de sorte que je fus obligé de payer sa dépense à l'auberge , et de le défrayer dans la route ; ce qui fut pour moi un fardeau très-incommode.

Le gouverneur de New-Yorck , c'étoit alors Burnet , ayant ouï-dire au capitaine qu'un jeune homme passager sur son bord avoit beaucoup de livres , le pria de me conduire

chez lui. J'y fus, et j'aurois mené Collins avec moi, s'il eût été sobre. Le gouverneur me fit beaucoup d'honnêteté, me montra sa bibliothèque, qui étoit très-considérable, et nous discourûmes beaucoup ensemble sur les livres et les auteurs : c'étoit le second gouverneur qui m'eût honoré de son attention ; et pour un pauvre garçon que j'étois alors, ces petites aventures ne laissoient pas d'être très-agréables.

Nous nous rendîmes à Philadelphie : je retirai dans la route l'argent de Vernon, sans lequel nous aurions eu de la peine à achever notre voyage.

Collins désiroit être employé dans quelque maison de banque ; mais quoiqu'il eût des recommandations, son haleine ou sa contenance trahissoient apparemment sa mauvaise habitude ; car il ne réussit nulle part, et il continua de loger et manger avec moi et à mes dépens. Sachant que j'avois l'argent de Vernon, il étoit continuellement à m'en demander en prêt, promettant toujours de me rembourser aussitôt qu'il auroit de l'emploi. Enfin il en tira tant, qu'il me mit dans la plus grande inquiétude sur ce que je deviendrois, en cas qu'il me fallût rendre la somme.

Son penchant pour la boisson ne diminua point, et mit la discorde entre nous ; car lorsqu'il avoit un peu trop bu, il étoit très-emporté.

Nous trouvant un jour dans un bateau sur la Delaware, avec quelques autres jeunes gens, il refusa de ramer à son tour. Vous ramerez, nous dit-il, pour moi jusqu'à la maison ; nous ne ramerons pas pour vous, répondis-je : vous le ferez, répliqua-t-il, ou vous resterez toute la nuit sur l'eau. Comme il vous plaira, dirent les autres : ramons ; qu'importe qu'il rame ou non ? Mais, déjà aigri contre lui par le reste de sa conduite, je continuai de refuser ; alors il jura qu'il me feroit ramer, ou qu'il me jetteroit hors du bateau. Il vint en effet vers moi, en marchant sur les traverses. Dès qu'il fut à ma portée, j'avançai ma main sous sa culotte, et me relevant brusquement, je le jettai la tête première dans la rivière. Je savois qu'il étoit bon nageur, et ne craignois rien pour sa vie ; mais avant qu'il pût s'être retourné pour saisir le bateau, nous eûmes le temps, moyennant quelques coups de rame, de le mettre hors de sa portée ; et toutes les fois q'il s'en rapprochoit, nous lui demandions

s'il rameroit ; et nous donnions en même temps quelques coups de rame pour le faire échapper de ses mains. Il étoit prêt à étouffer de colère, et refusoit obstinément de promettre de ramer. Voyant cependant enfin qu'il commençoit à perdre ses forces, nous le hâlâmes dans le bateau, et l'amenâmes tout trempé le soir à la maison. Nous vécûmes après cette aventure dans la plus grande froideur. Enfin, un capitaine de vaisseau des îles, qui s'étoit chargé de procurer un gouverneur pour les fils d'un gentilhomme à la Barbade, venant à le rencontrer, lui proposa de le mener pour remplir cette place. Il l'accepta, et me quitta, avec promesse de me faire toucher, pour l'acquit de sa dette, le premier argent qu'il recevroit. Mais je n'ai jamais plus entendu parler de lui.

CHAPITRE IV.

Violation d'un dépôt confié. Projet d'établissement et de fondation d'une secte nouvelle. Lutte poétique. Promesses d'un Gouverneur. Départ de Philadelphie, et arrivée à Londres.

LA violation du dépôt de Vernon fut une des premières grandes erreurs de ma vie ; et cette affaire prouve que mon père ne se trompoit pas beaucoup dans son jugement, lorsqu'il me supposoit trop jeune pour être chargé de gérer des affaires importantes ; mais le chevalier Guillaume, en lisant sa lettre, dit qu'il étoit trop prudent, qu'il y avoit une grande différence à faire entre les individus, et que, comme la discrétion n'accompagnoit pas toujours la maturité de l'âge, de même la jeunesse n'en ~~étoit~~ pas toujours privée. » Puisqu'il ne veut pas vous établir, ajouta-t-il, » je le ferai moi-même. Donnez-moi un rôle » des articles qu'il est nécessaire de tirer d'An» gleterre, et je les ferai venir. Vous me rem» bourserez quand vous serez en état de le

» faire. J'ai résolu d'avoir un bon imprimeur » ici, et je suis sûr que vous réussirez ». Il dit cela avec tant d'apparence de cordialité, que je ne doutai pas un instant de la sincérité de ses offres. J'avois gardé jusques-là le secret à Philadelphie, sur le projet d'établissement qu'il m'avoit inspiré, et je continuai à le taire. Si l'on eût su que je comptois sur le gouverneur, sans doute quelque ami, plus instruit que moi sur son compte, m'auroit conseillé de ne pas me fier à lui; car j'appris dans la suite qu'il étoit généralement connu pour libéral en promesses, qu'il avoit intention de ne jamais tenir. Cependant ne l'ayant point sollicité, comment pouvois-je penser que ses offres fussent trompeuses? Je le croyois le meilleur homme du monde.

Je lui présentai le rôle d'une petite imprimerie, dont les frais se montoient, suivant mon compte, à environ cent livres sterlings. Il l'approuva; mais il me demanda si ma présence en Angleterre, pour choisir les caractères sur le lieu, et veiller à ce que chaque article fût bon dans son genre, ne seroit pas de quelque avantage. « Vous pour- » riez aussi, dit-il, y faire des connoissances, » et établir des correspondances dans la li-

» brairie et la papeterie ». Je convins que ce parti seroit avantageux. « Cela étant, ajouta-» t-il, tenez-vous prêt à partir avec l'Annis ». C'étoit le vaisseau annuel, le seul qui, dans ce temps, fît réguliérement les voyages entre Londres et Philadelphie; mais il devoit se passer quelques mois avant que l'Annis mît à la voile. Ainsi, je continuai de travailler avec Keimer, inquiet sur les sommes que Collins avoit tirées de moi, et dans des transes continuelles du côté de Vernon, qui, heureusement, ne demanda son argent qu'au bout de quelques années.

Je crois avoir omis, dans le récit de mon premier voyage de Boston à Philadelphie, un petit incident, qui ne sera peut-être pas déplacé ici. Pendant la durée d'un calme qui nous arrêta au-delà de Blockisland, nos gens se mirent à pêcher des morues, et en prirent un grand nombre. J'avois tenu jusqu'alors ma résolution de ne rien manger qui eût eu vie; et, dans cette occasion, je regardai, d'après mon maître Tryon, la prise de chaque poisson comme une sorte de meurtre, commis sans provocation, puisqu'aucun d'eux n'avoit jamais fait ni pu faire à personne le moindre tort capable de justifier ce massacre. Cette

manière de raisonner me paroissoit sans réplique. Mais j'avois été autrefois grand amateur de poisson ; et lorsque celui-ci sortit de la poële à frire, il avoit une odeur merveilleuse. Je balançai quelque temps entre le principe et l'inclination, jusqu'à ce que je vins à me rappeller que, lorsqu'on vuida ces morues, je vis tirer de petits poissons de leur estomac. Je dis aussitôt en moi-même : si vous vous mangez l'un l'autre, je ne vois pas pourquoi nous ne vous mangerions pas. En conséquence, je dînai de morue avec grand plaisir, et je continuai depuis à manger comme tout le monde, revenant seulement de temps en temps, et par occasion, à la diète végétale. Tant il est commode d'être un *animal raisonnable*, qui sait trouver ou forger une raison, pour justifier tout ce qu'il peut avoir envie de faire !...

Je vivois bien avec Keimer, et nous étions assez d'accord, parce qu'il ne se doutoit pas de mes projets d'établissement. Il conservoit une grande partie de son enthousiasme, et il aimoit à argumenter : nous disputions souvent ensemble. J'avois coutume de le travailler tellement avec ma méthode socratique, et je l'avois si souvent attrapé par mes questions,

qui paroissoient d'abord très-éloignées du point que nous agitions, et néanmoins l'y conduisoient par degrés, l'embarrassant dans des difficultés et des contradictions dont il ne pouvoit se tirer, qu'enfin il devint ridiculement circonspect, répondant à peine à la question la plus simple et la plus familière, sans me demander, premièrement : *Que prétendez-vous inférer de-là ?* Cependant il en prit une si grande opinion de mon habileté pour la réfutation, qu'il me proposa sérieusement d'être son collègue dans le projet qu'il avoit d'établir une nouvelle secte. Il devoit prêcher la doctrine, et moi confondre tous les opposans.

Lorsqu'il vint à s'expliquer avec moi sur ses dogmes, j'y trouvai plusieurs lubies, que je refusai de laisser passer, à moins que je ne misse aussi quelque chose du mien, et qu'il n'adoptât quelques-uns de mes principes. Keimer portoit sa barbe toute longue, parce qu'il est dit dans un endroit du texte de Moïse : *Tu ne gâteras pas les coins de ta barbe.* Il observoit aussi le sabbat, ou le septième jour ; et ces deux points, suivant lui, étoient essentiels. Ils me déplaisoient l'un et l'autre ; mais je consentis à les admettre, à

condition qu'il se soumettroit au précepte de ne point user d'alimens, tirés du règne animal. Je doute, dit-il, que ma constitution puisse le supporter. Je l'assurai, au contraire, qu'il s'en trouveroit mieux. Il étoit gourmand de son naturel; je voulois me divertir à l'affamer. Il consentit à essayer de ce régime, si je voulois lui faire compagnie. Nous nous y assujétîmes en effet pendant trois mois. Une femme du voisinage apprêtoit et nous apportoit notre ordinaire; je lui donnai une liste de 40 plats à préparer pour nous en différens temps, dans lesquels il n'entroit ni chair ni poisson. Cette fantaisie me convenoit d'autant mieux pour lors, qu'elle étoit à fort bon compte; car notre nonrriture ne nous coûtoit pas au-delà de dix-huit sols sterling à chacun par semaine.

J'ai depuis observé plusieurs carêmes presqu'à la rigueur, et j'ai substitué ce régime presque toujours tout d'un coup au régime ordinaire, sans en éprouver le moindre inconvénient; ce qui me fait regarder comme peu important le conseil qu'on donne communément de s'accoutumer, par degré, à ces changemens de régime.

Je le continuai gaîment; mais le pauvre

Keimer souffroit beaucoup. Ennuyé de l'entreprise, il soupiroit après les viandes d'Egypte. Enfin, il ordonna un cochon de lait rôti, et m'invita, avec deux femmes de nos amies, à dîner avec lui; mais le cochon de lait ayant été servi trop tôt, il ne pût résister à la tentation, et il le mangea tout entier avant notre arrivée.

Sur ces entrefaites, je rendois quelques soins à miss Read. J'avois beaucoup d'affection et de respect pour elle, et j'avois lieu de croire qu'elle partageoit mes sentimens. Mais nous étions très-jeunes l'un et l'autre, n'ayant qu'un peu plus de dix-huit ans, et comme j'étois sur le point de faire un long voyage, sa mère jugea qu'il étoit de sa prudence de nous empêcher d'aller trop loin pour le présent, par la raison que le mariage, s'il devoit avoir lieu entre nous, seroit plus convenable après mon retour, lorsque je serois établi, comme je m'y attendois, dans ma profession. Peut-être aussi pensoit-elle que mes espérances n'étoient pas aussi bien fondées que je l'imaginois.

Mes principaux camarades, dans ce temps, étoient Charles Osborne, Joseph Watson et Jacques Ralph, tous amateurs de la lecture.

Les deux premiers étoient commis chez M. Charles Brockden, l'un des principaux notaires de la ville ; l'autre étoit commis chez un marchand. Watson étoit un jeune homme intègre, pieux et sensible : les autres étoient un peu plus relâchés dans leurs principes de religion ; particulièrement Ralph, qui, ainsi que Collins, avoit été ébranlé par moi-même. Ils m'ont fait assez souffrir l'un et l'autre pour ma punition. Osborne étoit sensible, franc et affectionné pour ses amis ; mais trop enclin à la critique en matière de littérature. Ralph étoit spirituel, gentil dans ses manières, et extrêmement éloquent. Je ne crois pas avoir rencontré dans ma vie un plus agréable parleur. Tous deux étoient passionnés pour la poésie, et commençoient à s'essayer par de petites pièces de vers.

Nous faisions tous quatre de bien agréables promenades les dimanches, dans les bois qui bordent le Skuylkill. Nous y lisions en commun, et nous conférions sur nos lectures. Ralph étoit porté à s'adonner entièrement à la poésie. Il se flattoit de faire les plus grands progrès dans cette carrière, et d'y trouver même la fortune. Il prétendoit que les plus grands poëtes, en commençant à écrire,

avoient sans doute fait autant de fautes qu'il en faisoit lui-même. Osborne tâchoit de le dissuader, en l'assurant qu'il n'avoit pas le génie poétique, et lui conseilloit de s'en tenir à la profession dans laquelle il étoit élevé. » Dans la carrière du commerce, lui disoit-» il, vous parviendrez, par votre diligence » et votre assiduité, quoique vous n'ayez » aucuns fonds, à vous procurer de l'emploi » comme facteur, et vous acquerrez ainsi, » avec le temps, les moyens de commencer » pour votre propre compte ». Quant à moi, j'approuvois qu'on s'amusât de temps à autre avec la poésie, mais seulement pour se perfectionner dans la langue. Il fut proposé en conséquence, que chacun de nous apporteroit, à notre prochaine entrevue, une pièce de vers de sa composition. Notre objet, dans ce concours, étoit de nous perfectionner par nos observations, nos critiques et nos corrections mutuelles; et comme le langage et l'expression étoit tout ce que nous avions en vue, nous exclûmes toute considération d'invention, en convenant que notre tâche seroit une version du pseaume dix-huitième, dans lequel est décrite la descente de la divinité.

L'époque

L'époque de notre entrevue approchoit, lorsque Ralph vint me voir, et m'apprit que sa pièce étoit prête. Je lui dis que j'avois été paresseux, et qu'ayant peu d'inclination pour ce travail, je n'avois rien fait. Il me montra alors sa pièce, et me demanda ce que j'en pensois. Je l'approuvai beaucoup, parce qu'elle me parut vraiment d'un grand mérite. Il me dit alors : « Osborne n'accordera jamais le moindre mérite à aucun ouvrage » de ma façon. L'envie seule lui dictera mille » critiques. Il n'est pas aussi jaloux de vous; » je desire en conséquence que vous preniez » cette pièce, et que vous la donniez comme » votre ouvrage. Je prétendrai n'avoir pas eu » le temps, et ne produirai rien. Nous ver- » rons alors ce qu'il en dira ». Je me prêtai « à cette petite supercherie, et je transcrivis » sur le champ l'ouvrage de Ralph, afin de » prévenir tout soupçon ».

Nous nous rassemblâmes : l'ouvrage de Watson fut lu le premier. Il y avoit quelques beautés, mais beaucoup de défauts. Nous lûmes ensuite celui d'Osborne; il étoit beaucoup meilleur. Ralph lui rendit justice, y remarqua quelques fautes, mais en applaudit

les beautés. Il n'avoit rien à produire, c'étoit mon tour ; je fis des difficultés, je semblai desirer d'être excusé ; je n'avois pas eu assez de temps pour corriger, etc. Mais aucune excuse n'étoit admissible, il fallut montrer la pièce ; elle fut lue et relue. Watson et Osborne renoncèrent sur le champ à la concurrence, et se réunirent pour y applaudir. Ralph seul fit quelques critiques, et proposa quelques corrections ; mais je défendis mon texte. Osborne fut contre Ralph, et lui dit qu'il n'étoit pas plus en état de critiquer que de produire.

Dès qu'ils m'eurent quitté pour se retirer ensemble, Osborne s'exprima encore plus fortement, en faveur de ce qu'il regardoit comme mon ouvrage. Il prétendit s'être contenu auparavant, de peur que je ne crusse qu'il y avoit de la flatterie dans son fait. « Mais » qui auroit imaginé, disoit-il, que Franklin » eût été capable d'une pareille composition ! » Quelle peinture ! quelle force ! quel feu ! » Il a surpassé l'original. Dans sa conversa- » tion ordinaire, il semble n'y avoir point » de choix dans ses termes ; il hésite, il se » trompe, et cependant, bon Dieu ! comme » il écrit ! »

A notre prochaine entrevue, Ralph déclara le tour que nous avions joué à Osborne, qui fut raillé sans miséricorde.

Cette aventure fixa Ralph dans sa résolution de devenir poëte. Je n'oubliai rien pour l'en détourner; mais il continua à faire des vers jusqu'à ce que la lecture de Pope le guérit. Il devint cependant un assez bon prosateur. Je parlerai davantage de lui ci-dessous; mais comme je n'aurai peut-être plus occasion de faire mention des deux autres, je dois dire ici que Watson mourut dans mes bras quelques années après. Il fut très-regretté; car c'étoit le meilleur de notre société. Osborne passa aux îles, où il devint un fameux avocat, et gagna de l'argent; mais il mourut jeune. Nous nous étions sérieusement promis que celui de nous deux qui mourroit le premier reviendroit, s'il étoit possible, faire une visite amicale à l'autre, pour l'informer de l'état des choses dans l'autre vie; mais il n'a jamais rempli son engagement.

Le gouverneur paroissoit goûter ma compagnie, et m'invitoit fréquemment chez lui. Il parloit toujours de l'intention où il étoit de m'établir, comme d'une chose décidée. Je devois porter avec moi ses lettres de

recommandation pour plusieurs de ses amis, et sur-tout la lettre de crédit pour me procurer l'argent nécessaire à l'achat de la presse, des caractères, du papier, etc. Il m'ajourna à différentes reprises pour aller prendre chez lui ces lettres, qui devoient, à chaque fois, être prêtes ; mais il me renvoyoit toujours à un autre jour.

Ces délais successifs continuèrent jusqu'à ce que le vaisseau, dont le départ avoit été différé plusieurs fois, fut sur le point de mettre à la voile ; alors je me présentai chez le chevalier George pour prendre congé et recevoir ses lettres. Son secrétaire, le docteur Bard, vint à moi, et me dit que le gouverneur étoit extrêmement occupé à écrire, mais qu'il seroit descendu à Newcastel avant le vaisseau, et que, là, ses lettres me seroient délivrées.

Ralph s'étoit déterminé à m'accompagner dans ce voyage, quoiqu'il fût marié et qu'il eût un enfant. On croyoit qu'il avoit dessein d'établir une correspondance avec l'Angleterre, et de se procurer des marchandises à vendre par commission ; mais je trouvai, dans la suite, qu'ayant quelques raisons de se plaindre des parens de sa femme, il se

proposoit de la laisser entre leurs mains, et de ne jamais retourner en Amérique.

Après avoir pris congé de mes amis et fait échange de promesses avec miss Read, je quittai Philadelphie. Le vaisseau jetá l'ancre à Newcastel. Le gouverneur y étoit; je me rendis à son logement. Son secrétaire me reçut avec beaucoup d'honnêteté, me dit, de sa part, qu'il ne ne pouvoit me voir alors, étant engagé dans des affaires de la dernière importance, mais qu'il m'enverroit les lettres à bord, et qu'il me souhaitoit de tout son cœur un bon voyage et un prompt retour, etc. Je m'en retournai, assez étonné, à bord du vaisseau, mais n'ayant pas encore le moindre doute.

M. André Hamilton, fameux avocat de Philadelphie, avoit pris passage dans ce même vaisseau, pour lui et son fils, et conjointement avec M. Denham, marchand quaker, et MM. Oniam et Russel, maîtres d'une forge dans le Maryland, il avoit arrêté la grande chambre; de sorte que nous fûmes obligés, Ralph et moi, de nous loger avec l'équipage; et comme nous n'étions connus de personne dans le vaisseau, on nous regardoit comme des gens du commun. Mais M. Hamilton et

son fils, c'étoit Jacques qui fut depuis gouverneur, retournèrent de Newcastel à Philadelphie, où le père fut rappelé à grand frais pour plaider la cause d'un vaisseau saisi; et précisément avant que nous missions à la voile, le colonel French vint à bord, et me fit beaucoup d'honnêtetés. A l'instant, on fit plus d'attention à moi, et les autres passagers m'invitèrent à occuper dans la chambre, avec mon ami Ralph, la place que MM. Hamilton avoient laissée; ce que nous acceptâmes sans difficulté.

Apprenant que le colonel French avoit apporté à bord les dépêches du gouverneur, je demandai au capitaine les lettres dont je devois être chargé. Il me dit que toutes avoient été mises ensemble dans le sac, et qu'il ne pouvoit alors les trier, mais qu'avant notre débarquement en Angleterre, j'aurois l'occasion de les retirer. Je fus satisfait de cette réponse pour le moment, et nous continuâmes notre voyage.

La compagnie que nous avions dans la chambre étoit composée de gens sociables, et nous fûmes parfaitement bien pour les vivres; parce que nous profitâmes de toutes les provisions de M. Hamilton, qui en avoit

embarqué à foison. Dans ce passage, M. Denham contracta, pour moi, une amitié qui ne finit qu'avec sa vie. Le voyage ne fut d'ailleurs pas fort agréable, car nous eûmes beaucoup de mauvais temps.

Lorsque nous fûmes arrivés dans le canal, le capitaine me tint parole, et me donna la facilité de chercher, dans le sac, les lettres du gouverneur. Je n'en trouvai aucune sur laquelle mon nom fût écrit, comme devant être rendue par mes soins. J'en choisis six ou sept, qui, à en juger par l'écriture, me parurent pouvoir être celles qui m'étoient promises, d'autant qu'il y en avoit une, dans le nombre, adressée à Basket, imprimeur du roi, et une autre à un marchand de papier, qui fut le premier que je rencontrai sur mon chemin. Je lui rendis sa lettre, comme venant de la part du gouverneur Keith. « Je ne con- » nois pas cet homme-là, me dit-il ; » mais » l'ayant ouverte : « oh ! s'écria-t-il, elle est » de Riddlesden : j'ai reconnu depuis peu « que c'est un franc coquin, et je ne veux ni » avoir affaire avec lui, ni recevoir des lettres » de sa part ». Il remit aussi-tôt la lettre dans ma main, tourna sur ses talons, et là, me laissa pour servir quelques chalans.

Je fus tout étonné de voir que ces lettres n'étoient pas celles du gouverneur. Me rappelant alors, et pesant les circonstances, je commençai à douter de sa sincérité. Je rejoignis mon ami Denham, et lui exposai toute l'affaire. Il me mit au fait du caractère de Keith, me dit qu'il n'y avoit pas la moindre probabilité qu'il eût écrit aucune lettre pour moi; que tous ceux qui le connoissoient, ne comptoient jamais sur lui, et il rit de la croyance où j'étois que le gouverneur me donneroit une lettre de crédit, lui qui n'avoit aucun crédit pour lui-même. Comme je montrois quelque inquiétude sur le parti que j'avois à prendre, il me conseilla de tâcher de trouver de l'emploi dans ma profession chez quelque imprimeur. « Ici, dit-il, » vous pourrez vous perfectionner dans votre » état, et ce sera un moyen de vous établir » plus avantageusement quand vous retour- » nerez en Amérique ».

Nous savions déjà, aussi bien que le marchand de papier, que le notaire Riddlesden étoit un grand fripon. Il avoit presque ruiné le père de miss Read, en l'engageant à être sa caution. Nous apprîmes, par sa lettre, qu'il se tramoit une intrigue secrète au pré-

judice de M. Hamilton, qu'on supposoit avoir passé en Europe avec nous, et que le gouverneur y étoit entré, de concert avec Riddlesden. Denham, qui étoit ami d'Hamilton, fut d'avis qu'il falloit l'en instruire. En effet, dès qu'il fut arrivé en Angleterre, peu de temps après nous, je fus le voir, et tant par bonne volonté pour lui, que par ressentiment contre Keith, je lui remis la lettre en question. Il me fit de vifs remercîmens, l'information qu'elle contenoit, étant d'importance pour lui; et depuis cette époque, il m'accorda son amitié, qui, dans la suite, me fut très-avantageuse en bien des occasions.

Mais que faut-il penser d'un gouverneur qui joue de si pitoyables tours, et en impose si grossièrement à un pauvre jeune homme sans expérience? C'étoit chez lui une habitude. Il vouloit plaire à tout le monde, et ayant peu à donner, il prodiguoit les promesses; il étoit d'ailleurs sensé et spirituel, assez habile écrivain, et bon gouverneur pour le peuple, quoiqu'il ne fût pas tel pour ses constituans, les propriétaires, dont il négligeoit souvent les instructions. Plusieurs de nos meilleures loix étoient son ouvrage, et furent établies sous son administration.

CHAPITRE V.

Franklin mène à Londres une vie dissipée, se prend de belle passion pour la maîtresse de son ami qui le rebute, ne boit que de l'eau et n'en est pas moins robuste. Impôt typographique. Réforme de plusieurs abus parmi les garçons-imprimeurs. Une anachorette au milieu de Londres. Habileté dans l'art de nager. Retour à Philadelphie.

NOUS étions, Ralph et moi, compagnons inséparables. Nous prîmes logement ensemble, à trois schellings et demi par semaine. C'étoit tout ce que nous étions en état d'y mettre. Il trouva quelques-uns de ses parens à Londres; mais ils étoient pauvres et hors d'état de l'aider. Il m'apprit alors que son intention étoit de rester en Angleterre, et qu'il n'avoit jamais pensé à retourner à Philadelphie. Il étoit absolument sans argent, le peu qu'il avoit pu s'en procurer ayant à peine suffi pour son passage. Il me restoit quinze pistoles; il recouroit à moi de temps en temps

pour subsister, pendant qu'il cherchoit à se procurer de l'emploi.

D'abord, se croyant les talens nécessaires pour être acteur, il voulut monter sur le théâtre ; mais Wilkes, à qui il s'adressa, lui conseilla franchement de ne plus penser à cette profession, parce qu'il lui étoit impossible d'y réussir. Alors il proposa à Roberts, libraire dans Pater-noster-row, d'écrire pour lui une feuille hebdomadaire, dans le goût du spectateur, à certaines conditions, qui ne convinrent point à Roberts. Il fit ensuite des démarches pour être employé, comme écrivain public, à copier pour les marchands de papier et pour les gens de loi, au quartier du Temple ; mais il ne trouva point de place vacante.

Quant à moi, je fus employé sur le champ chez Palmer, alors fameux imprimeur, dans l'enclos de Saint-Barthélemy, et j'y demeurai près d'une année. J'étois fort assidu au travail ; mais je dépensois, avec Ralph, presque tout ce que je gagnois. Les spectacles et les autres lieux d'amusement, que nous fréquentions ensemble, ayant achevé d'épuiser mes pistoles, nous vécûmes, après cela, au jour la journée. Il parut avoir entièrement oublié

sa femme et son enfant, comme j'oubliai aussi, peu-à-peu, mes engagemens avec miss Read, à laquelle je n'écrivis jamais plus d'une lettre ; et encore ne fut-ce que pour lui apprendre que je ne retournerois vraisemblablement pas de sitôt. Ce fut là une autre des grandes erreurs de ma vie, que je desirerois de corriger si j'étois à recommencer. Dans le fait, la vie dissipée que nous menions me tenoit constamment dans l'impossibilité de payer mon passage.

J'étois employé, chez Palmer, à composer, pour la seconde édition, de la religion naturelle de Wollaston. Quelques-uns de ses raisonnemens ne me paroissant pas bien fondés, j'écrivis une petite dissertation de métaphysique, dans laquelle je fis des remarques sur ces passages. Elle étoit intitulée : *Dissertation sur la liberté et la nécessité, le plaisir et la peine.* Je l'adressai à mon ami Ralph, je l'imprimai et en tirai un petit nombre d'exemplaires. Elle fut cause que M. Palmer eut plus de considération pour moi, et me regarda comme un jeune homme d'esprit, quoiqu'il me fît des reproches sérieux sur les principes de mon pamphlet, qui lui paroissoient abominables. L'impres-

sion de ce petit ouvrage fut une autre erreur de ma vie.

Pendant que j'étois logé dans *Little-Britain*, je fis connoissance avec un libraire, nommé Wilcox, dont le magasin touchoit à ma porte : il avoit une immense collection de livres de hasard. Les magasins de lecture n'étoient alors point encore en usage. Nous convînmes que, moyennant une rétribution raisonnable, dont j'ai maintenant oublié le taux, j'aurois la faculté de prendre chez lui tous les livres qu'il me plairoit, pour les lire et les lui rendre après. Je regardai ce marché comme un grand avantage, et j'en profitai autant qu'il me fut possible.

Mon pamphlet étant tombé entre les mains d'un chirurgien, nommé Lyons, auteur d'un livre intitulé : *L'Infaillibilité du jugement humain*, fut l'occasion d'une grande liaison entre nous. Il me témoigna beaucoup d'estime, vint me voir souvent pour converser sur ces matières, et me présenta au docteur Mandeville, auteur de la *fable des Abeilles*, qui tenoit dans une taverne, rue Cheapside, un club dont il étoit l'ame. C'étoit un homme facétieux et très-amusant. Il me présenta aussi dans le café de Baston, au docteur Pember-

ton, qui me promit de me donner le moyen de voir quelque jour le chevalier Ysaac Newton, ce que je désirois avec ardeur ; mais jamais il ne tint sa promesse.

J'avois apporté d'Amérique quelques curiosités, dont la principale étoit une bourse tissue d'asbeste, qui se purifie par le feu. Le chevalier Hans-Sloane en entendit parler, vint me voir, et m'invita d'aller chez lui dans Bloomsbury-Square, où, après m'avoir montré tout ce qu'il avoit de rare et de curieux, il me persuada d'y joindre cette pièce qu'il me paya honorablement.

Une jeune marchande de modes, qui avoit, je crois, une boutique auprès de la bourse, étoit logée dans notre maison. Vive et sensible, elle avoit reçu une éducation distinguée, et sa conversation étoit très-agréable. Ralph, tous les soirs, lui lisoit des comédies. Ils devinrent intimes. Elle prit un autre logement, et il la suivit. Ils vécurent quelque temps ensemble ; mais il étoit sans état : elle avoit un enfant, et son revenu ne suffisoit pas pour tous les trois ; il prit la résolution de quitter Londres, et d'essayer de tenir une école de campagne. Il se croyoit propre à y réussir, ayant une très - belle écriture, et

sachant très-bien l'arithmétique et la comptabilité. Il regardoit cependant cet état comme au-dessous de lui, et comptant sur une meilleure fortune à venir, pendant laquelle il ne voudroit pas qu'on sût qu'il eût jamais exercé une profession si peu honnorable, il changea de nom, et me fit l'honneur de prendre le mien. Il m'écrivit en effet bientôt après, pour m'apprendre qu'il étoit établi dans un petit village du Berkshire, à ce que je crois, où il enseignoit à lire et à écrire à dix ou douze enfans, à 6 sols sterling chacun par semaine. Il recommandoit à mes soins mistriss T...., et me prioit de lui répondre à l'adresse de M. F... maître d'école à N....

Il continua de m'écrire fréquemment, et de m'envoyer de grands fragmens d'un poëme épique qu'il composoit alors, et sur lesquels il me demandoit mes remarques et mes corrections. Je les lui donnois de temps en temps; mais je tâchois toujours de lui persuader de renoncer à ce travail. Young venoit de publier une de ses satyres. J'en copiai et lui en envoyai une grande partie, dans laquelle l'auteur met en évidence la folie de cultiver les muses avec l'espoir de parvenir dans le monde par leur moyen. Tout fut inutile: des feuilles

du poëme continuèrent d'arriver par chaque courier.

Sur ces entrefaites, mistriss T.... ayant perdu, à cause de lui, ses amis et son commerce, étoit souvent dans la détresse. Elle avoit alors recours à moi, et je lui prêtois, pour l'aider à s'en tirer, tout l'argent que je pouvois avoir épargné. Je pris un peu trop de goût pour elle. N'ayant, dans ce temps, aucun frein religieux, et abusant du besoin qu'elle pouvoit avoir de moi, je tentai de prendre avec elle des familiarités (autre erreur de ma vie), qu'elle repoussa avec le ressentiment convenable. Elle instruisit Ralph de ma conduite, et cette aventure me brouilla avec lui. Lorsqu'il revint à Londres, il me fit savoir qu'il regardoit comme anéanties, par mon procédé, toutes les obligations qu'il pouvoit m'avoir eues ; d'où je conclus que je ne devois plus espérer qu'il me remboursât jamais l'argent que je lui avois prêté, ou que j'avois avancé pour lui. Je m'en affligeai d'autant moins, qu'il étoit entièrement hors d'état de me payer, et qu'en perdant son amitié, je fus en même temps soulagé d'un pesant fardeau.

Je commençai pour lors à songer d'amasser quelque

quelque argent pour l'avenir. L'imprimerie de Watts, près de Lincoln-inn'sfields, étant encore plus considérable que celle où je travaillois, il étoit probable que j'y trouverois mieux mon compte. Je m'y présentai; on m'y reçut, et j'y demeurai tout le reste de mon séjour à Londres.

En entrant dans cette imprimerie, je pris le travail de la presse, parce que je crus avoir besoin de l'exercice corporel auquel j'avois été habitué en Amérique, où les ouvriers sont alternativement compositeurs et pressiers. Je ne buvois que de l'eau. Les autres ouvriers, au nombre de près de 50, étoient de grands buveurs de bière. Je portois au besoin une grande forme de caractères, de chaque main, soit en montant, soit en descendant, tandis que les autres n'en portoient qu'une à deux mains. Ils voyoient, avec surprise, par cet exemple et par bien d'autres, que *l'Américain aquatique*, comme ils m'appeloient, étoit plus fort qu'eux, qui buvoient de la bière forte. Le garçon marchand de bière avoit assez d'occupation dans la maison toute la journée, pour le service des ouvriers. Mon compagnon à la presse buvoit chaque jour une chopine de bière avant le déjeûner,

une chopine à déjeûner avec du pain et du fromage, une autre entre le déjeûner et le dîner, une à dîner, une autre après le dîner vers les six heures, encore une enfin, lorsqu'il avoit fini sa journée de travail. Je trouvois cette coutume détestable; mais il avoit besoin, selon lui, de boire de la bière forte, afin d'être fort au travail.

Je m'efforçai de le convaincre que la force corporelle que fournissoit la bière, ne pouvoit être qu'en proportion du grain ou de la farine d'orge, dissoute dans l'eau, dont la bière est composée; qu'il y avoit plus de farine dans un pain d'un sol, et que, par conséquent, s'il mangeoit ce pain avec une chopine d'eau, il en retireroit plus de force que d'une pinte de bière. Ce raisonnement ne l'empêcha pas de continuer à boire, et à payer, chaque samedi au soir, quatre ou cinq schellings de sa semaine pour cette vilaine liqueur; dépense dont j'étois entièrement exempt. C'est ainsi que ces pauvres diables restent toujours volontairement dans la misère.

Wats, au bout de quelques semaines, ayant besoin de moi dans la chambre de composition, je quittai les pressiers. Les composi-

teurs me demandèrent un nouveau droit d'entrée. Je regardai cela comme une imposition, parce que j'avois payé en bas. Le maître pensa tout comme moi, et me défendit de le payer. Je restai ainsi deux ou trois semaines hors de la bande. J'étois regardé en conséquence comme excommunié ; et pour peu que je fusse absent, il n'est point de petits traits de malice qu'ils ne me fissent essuyer. Je trouvois mes lettres mêlées, mes pages transposées, ma matière rompue, etc. etc. et tout étoit attribué au lutin de la chapelle (1), qui, disoient-ils, lutinoit ceux qui n'étoient pas régulièrement admis. Je fus enfin obligé, malgré la protection du maître, de me soumettre à payer, convaincu que c'est folie de n'être pas en bonne intelligence avec ceux auprès de qui l'on doit vivre constamment.

Je fus, après cela, le mieux du monde avec tous, et j'acquis bientôt, parmi eux, une influence considérable. Je proposai quelques altérations dans leurs loix de chapelle, et je les fis passer contre toute opposition. Mon exemple fit renoncer plusieurs d'entr'eux à leur vilain déjeûner de bière, de pain et de

---

(1) C'est le nom que donnent les ouvriers à l'imprimerie.

fromage, et ils se procurèrent, comme moi, d'une maison voisine, une bonne écuellée de gruau chaud, dans lequel il y avoit un morceau de beurre, et qu'on saupoudroit de chapelure de pain et de poivre. C'étoit un meilleur déjeûner, qui ne coûtoit pas plus qu'une chopine de bière; c'est-à-dire, trois demi sols, et il leur tenoit la tête plus nette. Ceux qui continuoient à se gorger de bière tout le jour, perdoient souvent, faute de payer, leur crédit chez le marchand de bière. Ils avoient alors recours à moi, pour que je leur servisse de caution, *leur lumière*, suivant l'expression usitée parmi eux, *étant éteinte*. Je veillois au bureau de banque le samedi au soir, pour recueillir la petite somme que j'étois engagé à payer pour eux, et qui se montoit quelquefois à près de trente schellings par semaine.

Cette circonstance, et ma réputation d'être un assez bon *gabeur*, c'est-à-dire, de bien manier la satyre burlesque, soutenoient mon importance dans la chapelle. Je m'étois d'ailleurs rendu recommandable auprès du maître, par mon application assidue, ne faisant jamais de saint lundi. Ma vîtesse extraordinaire à composer me procuroit toujours les

ouvrages pressés, qui sont ordinairement le mieux payés; ainsi je passai mon temps avec beaucoup d'agrément.

Mon logement dans Little-Britain étant trop éloigné de l'imprimerie, j'en trouvai un autre dans Duke-street, en face de la chapelle romaine. Il étoit sur le derrière d'un magasin italien. Une veuve tenoit la maison; elle avoit une fille, une servante et un garçon de boutique qui logeoit dehors. Après avoir envoyé prendre des informations sur mon compte, dans la maison où je demeurois en dernier lieu, elle consentit à me loger au même prix de trois schellings et demi par semaine, se contentant, dit-elle, de si peu, à raison de la sûreté qu'il y auroit pour des femmes seules, à avoir un homme logé dans la maison.

C'étoit une femme d'un certain âge, fille d'un ministre : elle avoit été élevée dans la religion protestante; mais son mari, dont elle révéroit beaucoup la mémoire, l'avoit convertie à la religion catholique. Elle avoit beaucoup vécu parmi les personnes de distinction, et en savoit des milliers d'anecdotes, qui remontoient jusqu'au temps de Charles II. Elle étoit percluse de ses genoux

par la goutte ; ce qui l'empêchoit souvent de sortir de sa chambre ; ensorte qu'elle avoit quelquefois besoin de compagnie. La sienne étoit si amusante pour moi, que j'étois empressé à passer la soirée avec elle, toutes les fois qu'elle le désiroit. Notre souper ne consistoit que dans la moitié d'un anchois pour chacun, sur un petit morceau de pain, avec du beurre et une demi chopine d'aile à nous tous. Mais le régal étoit dans sa conversation. Le soin que j'avois de rentrer de bonne heure, et le peu d'embarras que je causois dans la maison, la faisoient répugner à notre séparation ; et lorsque je parlai d'un logement qu'on m'avoit indiqué, qui étoit plus près de mon travail, et à deux schellings par semaine, ce qui s'accordoit avec l intention où j étois alors de faire des épargnes, elle m'engagea à y renoncer, en me faisant elle-même une diminution de deux schellings par semaine. Ainsi, je conservai mon logement chez elle, à un schelling et demi par semaine, tout le reste du temps que je demeurai à Londres.

Dans un grenier de sa maison, vivoit, de la manière la plus retirée, une demoiselle âgée de 70 ans. Voici ce que j'appris de mon hôtesse sur son compte : elle étoit catholique

romaine. Dans sa jeunesse, on l'avoit envoyée sur le continent, où elle étoit entrée dans un couvent, avec l'intention de se faire religieuse ; mais le climat ne lui convenant pas, elle étoit retournée en Angleterre, et comme il n'y a point de monastère de filles, elle avoit fait vœu d'y mener la vie monastique, autant que les circonstances pourroient le lui permettre. Conséquemment, elle avoit disposé de tous ses biens pour être appliqués à des usages de charité, ne s'étoit réservé pour vivre que 12 liv. sterlings par an, dont elle donnoit encore une partie aux pauvres, se nourrissant elle-même de gruau, et ne se servant de feu que pour le faire cuire. Elle vivoit, depuis nombre d'années, dans ce grenier, où elle étoit logée gratuitement par les principaux locataires catholiques qui avoient successivement tenu cette maison, et qui regardoient son séjour chez eux comme une bénédiction du ciel. Un prêtre venoit la voir pour la confesser tous les jours. « Je » lui ai demandé, ajouta mon hôtesse, » comment, de la manière dont elle vivoit, » il lui étoit possible de trouver tant d'occu- » pation pour un confesseur. Oh ! répondit-

» elle, il est impossible d'éviter les vaines » pensées »!

J'eus une fois la permission de lui rendre visite : elle fut gaie et polie, et sa conversation me fut agréable. La chambre étoit propre ; mais il n'y avoit pour tout meuble qu'un matelas, une table avec un crucifix et un livre, un siége, qu'elle me donna pour m'asseoir, et, sur la cheminée, un tableau de Sainte-Véronique déployant son mouchoir, sur lequel on voyoit l'empreinte miraculeuse de la face du Christ, ce qu'elle m'expliqua avec un grand sérieux. Son visage étoit pâle ; mais elle n'avoit jamais été malade, et je puis la donner comme un autre exemple, qui prouve combien peu de revenu peut suffire pour soutenir la vie et la santé.

Je fis connoissance, à l'imprimerie, avec un jeune homme d'esprit, nommé Wygate, qui, ayant des parens riches, avoit été mieux élevé que le commun des imprimeurs. Il étoit assez bon latiniste, parloit bien le françois, et aimoit la lecture. Je lui appris à nager, ainsi qu'à un de ses amis, en les menant deux fois à la rivière, et ils furent bientôt en état de se tirer d'affaire. Nous fîmes un jour la

partie d'aller par eau à Chelsea pour voir le collége et les curiosités de don Saltero, avec quelques messieurs des environs de Londres, auxquels ils me présentèrent. En retournant, à la prière de la compagnie, dont Wygate avoit excité la curiosité, je me déshabillai et sautai dans la rivière; je nageai depuis près de Chelsea jusqu'à Black-fryars, en faisant, dans ce trajet, grand nombre de tours d'adresse et d'activité, tant à la surface qu'au-dessous de l'eau. Ce spectacle causa beaucoup d'étonnement et de plaisir à ceux pour qui il étoit nouveau. J'avois beaucoup aimé cet exercice dès mon enfance. Je connoissois et pratiquois toutes les évolutions et positions de Thévenot, et j'y en avois ajouté quelques-unes de mon invention, dans lesquelles je cherchois à réunir la grace avec l'utilité. Je me fis un plaisir de les représenter toutes dans cette occasion, et je fus flatté de l'admiration qu'elles excitèrent. Wygate, qui désiroit se rendre maître dans cet art, s'attacha d'autant plus à moi, que c'étoit une conformité de plus dans nos goûts et dans nos études. Il me proposa enfin de faire avec lui le tour de l'Europe, en nous défrayant, par le travail, dans notre profession. J'étois

sur le point d'y consentir; j'en parlai à mon ami M. Denham, avec qui je passois volontiers une heure, quand j'en avois le loisir. Il me détourna de ce projet, et me conseilla de penser à m'en retourner à Philadelphie, ainsi qu'il y songeoit lui-même. Je dois raconter ici un trait du caractère de ce digne homme.

Il avoit précédemment fait le commerce à Bristol. Il fit faillite, composa avec ses créanciers, et partit pour l'Amérique, où, moyennant une application assidue au travail dans sa profession de marchand, il acquit, en peu d'années, une fortune considérable. Etant retourné en Angleterre, dans le même vaisseau que moi, comme je l'ai dit plus haut, il invita tous ses anciens créanciers à un festin. Quand ils furent rassemblés, il leur rendit graces de la facile composition dont ils l'avoient favorisé, et tandis qu'ils ne s'attendoient à rien de plus qu'à un simple régal, chacun, en changeant d'assiette, trouva sous la sienne un ordre sur un banquier, pour l'entier paiement du restant de sa créance, avec les intérêts.

Il me dit que son projet, en retournant à Philadelphie, étoit d'emporter avec lui une

grande quantité de marchandises, pour y ouvrir un magasin, et me proposa de me mener, en qualité de commis, pour tenir ses livres, ce qu'il auroit soin de m'apprendre, copier ses lettres, et garder le magasin. Il ajouta qu'aussi-tôt que je serois au fait des opérations mercantiles, il m'avanceroit, en m'envoyant avec un chargement de pain, de farine, etc. aux îles d'Amérique, et en me procurant d'autres commissions lucratives; en sorte qu'avec de la conduite et de l'économie, je parviendrois à m'établir avantageusement.

Je goûtai ces propositions. Londres commençoit à m'ennuyer; les momens agréables que j'avois passés en Pensylvanie se retracèrent dans mon esprit, et je désirai de les voir renaître. Je m'engageai conséquemment avec M. Denham, à cinquante livres sterling par an, argent de Pensylvanie. C'étoit moins, à la vérité, que je ne gagnois comme compositeur; mais j'avois une plus belle perspective. Je fis alors mes adieux, que je crus les derniers, à l'imprimerie, et me livrai entièrement à ma nouvelle profession, passant tout mon temps, soit à roder avec M. Denham chez les commerçans, pour acheter

divers articles, soit à les faire emballer, soit à courir chez les ouvriers pour les faire dépêcher, etc. enfin, lorsque tout fut à bord, j'eus quelques jours de loisir.

Pendant ce court intervalle, il m'arriva un jour d'être demandé de la part d'un seigneur que je ne connoissois que de nom ; c'étoit le chevalier Guillaume Wyndham ; je me rendis chez lui. Il avoit appris, je ne sais comment, quelques détails sur ma natation depuis Chelsea jusqu'à Black-fryars, et il savoit que j'avois enseigné, en peu d'heures, l'art de nager à Wygate et à un autre jeune homme. Ses deux fils étoient sur le point de partir pour aller faire leur tour ; il désiroit qu'ils apprissent à nager auparavant, et me proposa une gratification honorable, si je voulois me charger de le leur enseigner. Ils n'étoient point encore arrivés à la ville, et le séjour que j'y devois faire moi-même étoit incertain. Je ne pus, par conséquent, accepter sa proposition. Mais cet incident me fit juger que, si j'eusse voulu rester en Angleterre, et y ouvrir une école de natation, j'aurois vraisemblablement gagné beaucoup d'argent ; je fus frappé de cette idée au point, que si l'ouverture m'en eût été faite

plutôt, je n'aurois pas songé à retourner sitôt en Amérique.

Plusieurs années après, nous avons eu, vous et moi, quelque chose de plus important à démêler avec l'un de ces fils du chevalier Guillaume Wyndham, devenu comte d'Egremont : mais n'anticipons point sur les événemens.

Je passai ainsi environ dix-huit mois à Londres. Travaillant presque sans relâche à mon métier, et ne faisant d'autre dépense pour moi, que d'aller par fois au spectacle, et d'acheter quelques livres. Mon ami Ralph m'avoit tenu dans la pauvreté. Il me devoit environ 27 livres sterling, qui, vraisemblablement, étoient autant de perdu : grande somme retranchée de mes petites épargnes. Je l'aimois malgré cela, parce qu'il avoit beaucoup d'aimables qualités. Mais quoique je n'eusse rien fait pour ma fortune, j'avois augmenté la masse de mes connoissances, soit par de bonnes et abondantes lectures, soit par la conversation des savans et des gens de lettres, avec lesquels je m'étois lié.

Nous fîmes voile de Gravesend le.....

juillet 1726. Je vous renvoie, pour les incidens de mon voyage, à mon journal, où vous les trouverez tous minutieusement détaillés. Nous prîmes terre à Philadelphie le ... octobre suivant.

CHAPITRE VI.

Miss Read, mariée à un autre. Nouveau changement d'état, et retour à l'imprimerie. Histoire d'un écolier d'Oxford. Rupture avec Keimer, et raccommodement à l'occasion d'un papier-monnoie. Connoissances que procure à Franklin l'impression de ce papier. Ses principes en fait de religion.

KEITH n'étoit plus gouverneur à Philadelphie, le major Gordon l'ayant remplacé. Je le rencontrai marchant dans les rues comme un simple citoyen. Il parut un peu honteux, en me voyant, mais il passa sans me rien dire.

J'aurois été au moins aussi honteux moi-même en voyant miss Read, si sa famille, désespérant, avec raison, de mon retour, d'après la lecture de ma lettre, ne l'eût persuadée de renoncer à moi, et d'épouser un potier, nommé Rogers, ce qui fut fait en mon absence. Il ne la rendit cependant jamais heureuse, et bientôt elle s'en sépara,

renonçant à cohabiter avec lui, et même à porter son nom, parce que le bruit couroit qu'il avoit une autre femme. Son habileté dans sa profession avoit séduit les parens de miss Read; mais il étoit aussi mauvais sujet qu'excellent ouvrier. Il s'endetta et s'enfuit, en 1727 ou 1728, aux îles, où il mourut.

Pendant mon absence, Keimer avoit pris une maison plus consirable, où il tenoit un magasin bien fourni de papiers, et autres articles accessoires. Il s'étoit procuré des caractères neufs en abondance, et nombre d'ouvriers, dont, à la vérité, il n'y en avoit aucun de bon : l'ouvrage paroissoit ne pas manquer chez lui.

M. Denham prit un magasin dans Water-street, où nous étalâmes nos marchandises. Je fus assidu au travail; j'étudiai la comptabilité, et en peu de temps je devins expert au métier. Nous logions et mangions ensemble; il m'étoit sincérement attaché, et agissoit avec moi comme s'il eût été mon père. De mon côté, je le respectois et l'aimois : ma situation étoit très-heureuse; mais ce bonheur fut de courte durée.

Au commencement de février 1727, époque où j'entrois dans ma vingt-deuxième année, nous

nous tombâmes malades l'un et l'autre. Je fus attaqué d'une pleurésie qui faillit à m'emporter ; je souffris beaucoup, et me regardai comme perdu. Ce fut même une sorte de désappointement pour moi, lorque je me trouvai en voie de guérison, et je regrettai d'avoir encore à parcourir tôt ou tard toute cette désagréable carrière.

J'ai oublié quelle étoit la maladie de M. Denham; elle fut longue, et enfin il y succomba. Il me laissa, par testament, un petit legs, en témoignage de son affection, et me livra de nouveau à moi-même dans le vaste univers ; car le magasin fut confié aux soins de l'exécuteur testamentaire, et je reçus mon congé.

Mon beau-frère, M. Holmes, qui se trouvoit alors à Philadelphie, me conseilla de retourner à ma première profession, et Keymer m'offrit de gros appointemens pour m'engager à prendre la conduite de son imprimerie, afin qu'il pût donner lui-même tous ses soins à sa boutique. Sa femme et ses parens à Londres m'avoient fait de mauvais rapports sur son compte, et je ne me souciois pas trop d'avoir encore quelque chose à démêler avec lui. Je cherchai de l'emploi

chez les marchands ; mais ne trouvant point à me placer sur-le-champ, je me laissai gagner par Keymer.

Voici quels étoient les ouvriers que je trouvai dans son imprimerie : Hugh Mérédith, Pensylvanien, âgé de trente-cinq ans; il avoit été élevé au travail des champs, il étoit honnête, sensible, avoit de l'expérience, aimoit la lecture ; mais il étoit enclin à la boisson.

Etienne Potts, jeune campagnard, sortant de tutelle, élevé de même, ayant des qualités naturelles au-dessus du commun, et beaucoup d'esprit et de gaieté ; mais un peu fainéant. Keymer avoit arrêté ces deux premiers à de très-modiques gages par semaine, qui devoient être augmentés d'un schellin à chaque trimestre, suivant ce que mériteroient leurs progrès dans l'art typographique. Cette future augmentation de gage étoit l'appât dont il s'étoit servi pour les gagner. Mérédith devoit travailler à la presse, et Potts à relier les livres, et il s'étoit engagé à le leur apprendre, quoiqu'il ne sût faire ni l'un ni l'autre.

Jean Sauvage, Irlandois, qui n'avoit été élevé dans aucun métier, et dont Keymer

avoit acheté, d'un capitaine de vaisseau, le service pour quatre ans. Celui-là devoit aussi devenir pressier.

George Webb, écolier d'Oxford, dont il avoit aussi acheté le temps pour quatre ans, le destinant à être compositeur. Je parlerai de lui ci-dessous.

Et enfin, David Harry, garçon de campagne, qu'il avoit pris comme apprentif.

Je m'apperçus bientôt que l'intention de Keymer, en m'engageant à un prix si fort au-dessus de ce qu'il avoit coutume de donner, étoit que je formasse tous ces ouvriers neufs et peu coûteux, qui, étant tous liés avec lui par des actes, dès qu'ils seroient suffisamment instruits, le mettroient en état de se passer de moi. Je ne laissai pas d'aller mon train; je mis en ordre son imprimerie, qui étoit dans la plus grande confusion, et j'amenai par degrés ses aides à faire attention à leur travail, et à s'en acquitter beaucoup mieux.

C'étoit une chose étrange, de voir un écolier d'Oxford dans la condition de serviteur acheté. Il n'avoit pas plus de dix-huit ans, et voici les détails qu'il me donna de lui-même. Né à Glocester, il y avoit été élevé

dans une école de grammaire, et s'étoit distingué parmi les écoliers, par la manière supérieure dont il jouoit son rôle, lorsqu'on leur faisoit représenter des pièces dramatiques. Il étoit membre du club littéraire du pays, et avoit fait insérer dans les papiers publics de Glocester, quelques morceaux de sa composition, tant en vers qu'en prose. Delà, il fut envoyé à Oxford, où il demeura environ un an; mais il n'y étoit pas content, et il desiroit sur toutes choses de voir Londres, et de devenir acteur de comédie. Enfin, ayant reçu quinze guinées pour le quartier de sa pension, au lieu de payer ses dettes, il s'éloigna de la ville à pied, cacha sa robe d'écolier dans un buisson, et marcha jusqu'à Londres. Là, n'ayant point d'ami qui pût le diriger, il tomba en mauvaise compagnie, dépensa bientôt ses guinées, ne trouva pas moyen d'être introduit parmi les comédiens, devint méprisable, mit ses habits en gage, et manqua de pain. Comme il marchoit dans les rues, très-affamé, et ne sachant que devenir, on lui mit dans la main un bill d'enrôleur, par lequel on offroit un régal immédiat, et une prime à ceux qui voudroient s'engager à servir en Amérique. Il

se rendit sur-le-champ au lieu désigné, signa l'engagement, fut reçu dans le vaisseau, et passa en Amérique, sans jamais écrire une ligne pour informer ses parens de ce qu'il étoit devenu. Sa vivacité d'esprit et son bon naturel en faisoient un bon compagnon ; mais il étoit fainéant, sans prévoyance, et imprudent au dernier degré.

John, l'Irlandois, ne tarda pas à s'enfuir. Je commençai à vivre très-agréablement avec les autres. Ils me respectoient tous, d'autant plus qu'ils trouvoient Keymer incapable de les instruire, et qu'ils apprenoient de moi quelque chose chaque jour. Nous ne travaillions jamais le samedi, parce que c'étoit le sabbat de Keymer; de sorte que j'avois deux jours pour la lecture.

Je multipliai mes liaisons dans la ville, avec les personnes instruites. Keymer lui-même me traitoit avec beaucoup de civilité et d'apparence de considération, et rien alors ne me donnoit de l'inquiétude, que ma dette envers Vernon, que j'étois encore hors d'état de payer, n'ayant pu faire jusque-là que de bien petites épargnes. Il eut cependant la condescendance de ne pas m'en demander le paiement.

Notre imprimerie manquoit souvent de sortes, et il n'y avoit point de fondeurs de caractères en Amérique. J'avois vu jeter des lettres en fonte chez James, à Londres, mais sans faire trop d'attention au procédé. Cependant, je trouvai moyen de fabriquer un moule : je me servis des lettres que nous avions, comme de poinçons ; je jetai les caractères en plomb, dans des matrices d'argile, et je suppléai ainsi d'une manière supportable à tout ce qui pouvoit nous manquer.

Je gravois aussi au besoin divers ornemens, je faisois l'encre, j'avois l'œil au magasin ; j'étois, en un mot, tout-à-fait un *factotum*. Mais quelque utile que je fusse, je m'apperçus que mes services devenoient chaque jour de moins d'importance, à mesure que les autres mains se perfectionnoient au travail ; et lorsque Keymer me paya le second quartier de mes gages, il me fit entendre qu'il les trouvoit trop lourds, et qu'il pensoit que j'y ferois une diminution. Il devint par degrés moins civil, et prit davantage le ton de maître. Il trouvoit fréquemment à redire ; il étoit difficultueux, et sembloit toujours prêt à rompre ouvertement avec moi.

Je continuai cependant à le supporter avec

patience, dans l'idée que le dérangement et l'embarras de ses affaires étoient en partie cause de sa mauvaise humeur. Enfin, un léger incident rompit notre liaison. Un grand bruit s'étant fait entendre au voisinage de la maison, je mis la tête à la fenêtre, pour voir ce que c'étoit. Keimer étoit dans la rue, il leva les yeux, me vit et me dit, à haute voix et d'un ton de colère, de songer à mon travail; il ajouta quelques mots de reproche, qui me piquèrent d'autant plus que c'étoit en public, tous les voisins que le même bruit avoit attirés aux fenêtres étant témoins de la manière dont j'étois traité. Il monta sur-le-champ dans l'imprimerie, et continua de crier. La querelle s'échauffa de part et d'autre, et il m'annonça mon congé pour le prochain quartier, comme nous l'avions stipulé, témoignant du regret de s'être obligé à me donner un si long terme. Je lui dis que son regret étoit superflu, puisque j'allois le quitter à l'instant. Je pris effectivement mon chapeau et sortis de la maison, priant Méréditth, que je vis en bas, de prendre soin de quelques effets que je laissois, et de les apporter à mon logement.

Méréditth vint le soir; nous parlâmes beau-

coup de ce que je venois d'essuyer. Il avoit conçu une grande vénération pour moi, et il étoit très-fâché que je quittasse la maison tandis qu'il y restoit. Il me dissuada de retourner dans mon pays natal, comme je commençois à en avoir l'idée. Il me rappela que Keimer devoit autant que tout ce qu'il possédoit; que ses créanciers commençoient à être inquiets ; qu'il tenoit sa boutique misérablement, vendant souvent sans profit pour faire du comptant, et donnant habituellement à crédit, sans tenir compte; que parconséquent, il devoit finir par manquer, ce qui feroit un vuide dont je pourrois profiter. J'objectai mon manque d'argent ; il m'apprit que son père avoit de moi la plus haute opinion, et que d'après une conversation qu'ils avoient eue ensemble, il étoit sûr qu'il avanceroit l'argent nécessaire pour nous établir, si je voulois entrer en société avec lui. « Mon temps, dit-il, » sera fini avec Keimer au printemps prochain. A cette époque, nous pourrons avoir » reçu de Londres notre presse et nos caractères. Je sens que je ne suis pas ouvrier; » mais si vous l'agréez, votre habileté dans » le métier sera balancée par les fonds que

» je fournirai, et nous partagerons également les profits ». Sa proposition étoit raisonnable, j'y donnai les mains. Son père, qui se trouvoit dans la ville, l'approuva. Il savoit que j'avois une grande influence sur son fils, puisque j'étois parvenu à lui persuader de s'abstenir long-temps de boire de l'eau-de-vie, et il espéroit que venant à être infiniment liés ensemble, je le retirerois entièrement de cette malheureuse habitude.

Je donnai au père un rôle des effets qu'il falloit tirer de Londres. Il le porta chez un marchand, et l'ordre fut donné. Nous étions convenus de garder le secret jusqu'à leur arrivée, et je devois en attendant me procurer de l'ouvrage, s'il étoit possible, dans l'autre imprimerie; mais il n'y avoit point de place vacante, et je demeurai oisif. Au bout de quelques jours, Keimer ayant l'expectative d'être employé à imprimer, dans le nouveau Jersey, un papier-monnoie qui exigeroit des gravures et divers caractères que je pouvois seul fournir, et craignant que Bradford ne m'engageât et ne lui enlevât ce travail, m'envoya un messager très-civil; me fit dire que d'anciens amis ne devoient point rester désunis pour quelques

mots, qui n'étoient que l'effet d'un moment de passion, et qu'il me prioit de retourner chez lui. Mérédith me persuada de me rendre à son invitation, par la raison sur-tout qu'il auroit plus de moyens de se perfectionner au métier par mes instructions journalières. J'y retournai effectivement, et nous vécûmes en meilleure intelligence, qu'avant notre séparation.

Keimer obtint l'ouvrage du nouveau Jersey. Je construisis, pour cet effet, une presse d'imprimeur en taille douce, la première qu'on eût vue dans le pays. Je gravai plusieurs ornemens et vignettes pour les billets. Nous nous rendîmes ensemble à Burlington, où j'exécutai le tout à la satisfaction générale, et il reçut pour cet ouvrage une somme qui le mit en état de tenir beaucoup plus long-temps la tête hors de l'eau.

A Burlington, je fis connoissance avec les principaux personnages de la province. Plusieurs avoient été commis par l'assemblée pour veiller sur la presse, et prendre soin qu'il n'y eût pas plus de billets imprimés que la loi ne l'ordonnoit. Ils étoient en conséquence constamment avec nous, chacun à son tour; et celui qui venoit, amenoit com-

munément avec lui un ou deux amis, pour lui tenir compagnie. J'avois l'esprit beaucoup plus cultivé, par la lecture, que Keimer. C'étoit probablement par cette raison qu'ils faisoient plus de cas de ma conversation que de la sienne. Ils m'attiroient dans leurs maisons, m'introduisoient chez leurs amis, et me traitoient avec la plus grande honnêteté; tandis que Keimer, quoique le maître, se voyoit un peu négligé. Il étoit, dans le fait, un étrange animal, ignorant les usages ordinaires de la vie, prompt à s'opposer avec rudesse aux opinions reçues, enthousiaste sur quelques points de religion, d'une malpropreté dégoûtante, et avec tout cela un peu fripon.

Nous y demeurâmes près de trois mois, et au bout de ce temps, je pus compter au nombre de mes amis le juge Allen, Samuel Bustill, secrétaire de la province; Isaac Pearson, Joseph Cooper, plusieurs des Smith, tous membres de l'assemblée, et Isaac Décon, inspecteur général. Ce dernier étoit un vieillard adroit et subtil, qui me raconta qu'il avoit commencé étant jeune par charrier de l'argille pour les faiseurs de briques; qu'il étoit déjà âgé lorsqu'il apprit à

écrire ; qu'il fut ensuite occupé à transporter la chaîne pour les arpenteurs, qui lui apprirent leur métier, et que son industrie lui avoit enfin procuré une fortune honnête. « Je » prévois, me dit-il un jour, que vous » mettrez bientôt cet homme, parlant de » Keimer, hors de sa profession, et que » vous ferez une fortune dans ce métier, à Phi- » ladelphie ». Il n'avoit pas alors la moindre connoissance de l'intention que je pouvois avoir de m'établir là ou ailleurs. Ces amis me furent de très-grande utilité dans la suite, comme je le fus dans l'occasion à quelques-uns d'entr'eux, et ils ont tous continué depuis à me témoigner beaucoup de considération.

Avant de rapporter les circonstances de mon entrée dans les affaires de commerce, il est peut-être à propos de vous exposer quel étoit alors l'état de mon ame, relativement à mes principes de morale, afin que vous puissiez voir jusqu'à quel point ils ont influé sur les événemens postérieurs de ma vie.

Mes parens m'avoient donné, de bonne heure, des impressions religieuses, et je reçus, dès mon enfance, une éducation pieuse dans les principes du presbytéria-

nisme. Mais à peine eus-je atteint l'âge de quinze ans, qu'après avoir douté tour-à-tour des différens points, suivant que je les trouvois combattus dans les différens livres que je lisois, je commençai à douter de la révélation même. Quelques livres contre le déisme me tombèrent entre les mains. Ils contenoient, disoit-on, la substance des sermons qui avoient été prêchés dans le laboratoire de Boyle. Il arriva qu'ils opérèrent en moi un effet entièrement contraire à celui qu'on s'étoit proposé en les écrivant; car les argumens des déistes, qui étoient cités pour être réfutés, me paroissoient beaucoup plus forts que la réfutation. En un mot, je devins bientôt un parfait déiste. Mes argumens pervertirent quelques autres jeunes gens, particulièrement Collins et Ralph. Mais quand je vins dans la suite à me rappeler qu'ils m'avoient fait l'un et l'autre beaucoup de mal, sans le moindre remords; quand je considérai le procédé de Keith, autre esprit fort, et ma propre conduite envers Vernon et miss Read, qui me donnoit par fois beaucoup d'inquiétude, je commençai à soupçonner que cette doctrine, quoiqu'elle pût être vraie, n'étoit pas très-utile. Je commençai à avoir

moins bonne idée qu'auparavant, de mon pamphlet de Londres, qui avoit pour épigraphe ces vers de Dryden (1) :

»Tout ce qui est, est bien ; quoique l'homme, » dont la vue est bornée, ne voie qu'une » partie de la chaîne de l'univers, et ne » puisse, à la faveur du chaînon qui le tou» che, porter ses yeux jusqu'au fléau en » équilibre, qui porte et pèse tout là-haut», et dont la conclusion étoit, d'après les attributs de Dieu, sa bonté, sa sagesse et sa puissance infinies, que rien ne pouvoit être mal dans le monde, et que le vice et la vertu n'existoient point en réalité, et n'étoient que de vaines distinctions. Je ne le regardai plus comme un ouvrage aussi irréprochable que je l'avois cru, et je soupçonnai qu'il avoit pu s'insinuer dans mon argument quelque erreur

(1) *Note de l'éditeur.* Voici les vers cités, tels que je les trouve dans la copie manuscrite, dont j'ai tiré ces mémoires. N'ayant pas, à ma disposition, les œuvres de Dryden, je ne puis garantir l'exactitude de la citation.

Whatever is, is right;
Tho' purblind man sees but a part of
The chain, the nearest link
His eyes not carrying to the equal beam,
That poises all above.

imperceptible, qui affectoit tout ce qui s'en suivoit, comme cela arrive communément dans les raisonnemens métaphysiques. Je demeurai enfin convaincu que la vérité, la sincérité et l'intégrité dans les procédés d'homme à homme, étoient de la plus grande importance pour le bonheur de la vie, et je formai dès-lors, et j'écrivis dans mon journal, la résolution de les pratiquer tout le temps de ma vie.

La révélation n'avoit, à la vérité, aucun poids sur mon esprit comme telle; mais j'étois d'opinion que, bien que certaines actions pussent n'être pas mauvaises *parce qu'*elle les défendoit, ou bonnes *parce qu'*elle les commandoit, il étoit cependant probable que ces actions étoient défendues, *parce qu'*elles étoient mauvaises pour nous, ou commandées, *parce qu'*elles nous étoient avantageuses de leur nature, toutes les circonstances des choses étant considérées; et cette persuasion, moyennant le secours de la providence, on de quelqu'ange protecteur, et peut-être à la faveur des circonstances et des situations accidentelles qui me furent favorables, me préserva de toute immoralité, ou injustice grossière et *volontaire*, dont

mon manque de religion m'exposoit à me rendre coupable, dans ce temps dangereux de la jeunesse, et dans les situations hasardeuses où je me trouvai quelquefois, parmi des étrangers, loin de l'œil et des conseils de mon père. Je peux dire *volontaire*, parce que les fautes dans lesquelles j'étois tombé avoient été en quelque sorte forcées, soit par l'inexpérience de ma jeunesse, soit par la malhonnêteté des autres. J'avois conséquemment des principes et un caractère de probité solides, avant d'entrer dans le monde. J'en connoissois le prix, et je me promis bien d'y persévérer.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VII.

Entrée dans le commerce. Le déclamateur Mickle. Le junto , *club politique et philosophique. Vigilance et activité triomphent de tous les obstacles. Entreprise d'une feuille périodique. Acquittement de la dette de Vernon. Nouveaux embarras et générosité de deux amis. Rupture du traité d'association avec Mérédith. Création nouvelle d'un papier-monnoie. Son utilité. Etablissement d'une boutique de papeterie. Assiduité , sobriété et modestie font une bonne réputation. Projets de mariage , réalisés avec miss Read. Bibliothéque publique.*

IL n'y avoit pas long-temps que nous étions de retour à Philadelphie, lorsque nos instrumens typographiques arrivèrent de Londres. Je réglai mes comptes avec Keimer, et le quittai, de son consentement, avant qu'il en eût connoissance. Nous trouvâmes une maison à louer près du marché ; nous la prîmes, et afin d'en rendre le loyer moins

lourd pour nous ; il étoit alors de 24 livres sterling par an, et je l'ai vu louer depuis 70), nous y reçûmes Thomas Godfrey, vitrier, avec sa famille, qui en supporta une portion considérable, et n us donna la table moyennant une pens:on.

A peine avions-nous déballé nos caractères et mis notre presse en ordre, qu'une de mes connoissances, c'étoit George House, nous amena un campagnard, qu'il avoit rencontré dans les rues, cherchant un imprimeur. Notre argent étoit presque tout épuisé par la quantité d'objets que nous avions été obligés de nous procurer. Les cinq schellings de ce campagnard, prémices de notre gain, venant si à-propos, me causèrent plus de plaisir qu'aucune somme que j'aie gagnée depuis ; et la reconnoissance que j'éprouvai envers George House, dans cette occasion, m'a rendu souvent plus porté, que je ne l'aurois peut-être été sans cela ; à favoriser les jeunes gens qui commencent.

Il y a, dans chaque pays, des gens moroses, pronostiquant toujours la ruine. Il y en avoit un alors à Philadelphie. C'étoit un homme d'un certain âge, ayant de la fortune, un air de sagesse et une manière de parler très-grave. Son nom étoit Samuel

Mickle. Cet homme, que je ne connoissois point, s'arrêta un jour à ma porte, et me demanda si j'étois le jeune homme qui avoit ouvert depuis peu une nouvelle imprimerie. Sur ma réponse affirmative, il dit qu'il en étoit fâché pour moi, parce que c'étoit une entreprise coûteuse, et dont la dépense seroit perdue, attendu que Philadelphie étoit une place en décadence, ses habitans ayant déjà tous remis leur bilan, ou peu s'en falloit; qu'il savoit, de science certaine, que tout ce qui pouvoit faire croire le contraire, comme les nouvelles bâtisses et le haussement du prix des loyers, étoient des signes trompeurs, qui, dans le fait, contribueroient à hâter notre ruine; et il me fit un si long détail d'infortunes, actuellement existantes ou qui devoient bientôt avoir lieu, qu'il me laissa presqu'entièrement découragé. Si j'eusse connu cet homme, avant de m'engager dans ce commerce, je ne m'y serois sans doute jamais aventuré. Il continua de vivre dans cette place en décadence et de déclamer de la même manière, refusant pendant longues années d'y acheter une maison, parce que tout tendoit vers sa destruction; et, à la fin, j'eus la satisfaction de lui voir

payer pour en avoir une, cinq fois autant qu'elle lui auroit coûté, s'il l'eût achetée lorsqu'il commença ses jérémiades.

J'aurois dû rapporter que, pendant l'automne de l'année précédente, j'avois rassemblé la plus grande partie des gens instruits de ma connoissance en un club, que nous nommions le *junto*, et dont l'objet étoit de perfectionner notre entendement. Nous nous assemblions les vendredis au soir. Le réglement que je dressai obligeoit chaque membre, à son tour, de proposer une ou plusieurs questions sur quelque point de morale, de politique, ou de physique, pour être discutées par la compagnie; et de lire une fois, en trois mois, un essai de sa composition sur le sujet qu'il voudroit. Nos débats devoient être soumis à la direction d'un président, et n'être excités que par le sincère desir de chercher la vérité, sans que le plaisir de disputer, ou la vanité d'être vainqueur, entrassent pour rien dans nos discussions; et afin de prévenir l'échauffement des esprits, toutes les expressions qui impliquoient l'entêtement pour une opinion, et toute contradiction directe, étoient prohibées sous de petites peines pécuniaires.

Les premiers membres de notre club furent : Joseph Breintnall, dont l'occupation étoit de copier des actes pour les notaires. C'étoit un homme de moyen âge, de bon naturel, très-attaché à ses amis, grand amateur de poésie, lisant tout ce qu'il rencontroit, et écrivant assez passablement, très-ingénieux dans beaucoup de petites bagatelles, et d'agréable conversation.

Thomas Godfery, habile mathématicien, qui s'étoit formé sans maître, et qui fut ensuite l'inventeur de ce qu'on appelle maintenant le cadran d'Hadley ; mais il savoit peu au-delà de sa sphère, et n'étoit pas supportable en compagnie, exigeant toujours, ainsi que la plupart des grands mathématiciens que j'ai rencontrés en ma vie, une précision inusitée dans tout ce qui se disoit, et niant ou distinguant sans cesse sur des vétilles ; vrai moyen de troubler toute conversation. Il nous quitta bientôt.

Nicolas Scull, arpenteur, qui devint ensuite arpenteur général. Il aimoit les livres, et faisoit des vers.

Guillaume Parsons, élevé au métier de cordonnier, mais qui, aimant la lecture, avoit acquis de profondes connoissances dans les

mathématiques. Il les étudia d'abord, ayant en vue l'astrologie, dont ensuite il rioit le premier. Il devint aussi arpenteur-général.

Guillaume Maugridge, menuisier, et très-excellent mécanicien; d'ailleurs, homme solide et sensé.

Hugues Mérédith, Etienne Potts, et George Webb, dont j'ai fait mention ci-dessus.

Robert Grace, jeune homme ayant de la fortune, généreux, vif et spirituel, aimant l'épigramme, mais encore plus ses amis.

Enfin Guillaume Coleman, alors commis chez un marchand, et à-peu-près de mon âge. Il avoit la tête la plus froide et la plus claire, le meilleur cœur et la plus exacte morale que j'aie presque jamais rencontrés dans aucun homme. Il devint, dans la suite, un marchand très-accrédité, et l'un de nos juges provinciaux. Notre amitié dura, sans interruption, au-delà de quarante ans, jusqu'à sa mort, et le club continua d'exister presqu'aussi long-tems.

C'étoit la meilleure école de philosophie et de politique qui existât alors dans toute la province; car nos questions qui étoient lues une huitaine avant qu'on les mît en discussion, nous engageoient à faire des lec-

tures attentives sur les différens sujets proposés, pour nous mettre en état d'en parler plus pertinemment. Nous y acquîmes aussi l'habitude d'une conversation plus agréable, chaque objet y étant discuté conformément à nos loix, et de manière à prévenir tout dégoût mutuel. C'est à cette circonstance qu'on peut attribuer la longue continuation de ce club, dont j'aurai souvent occasion de faire mention dans la suite.

J'en ai parlé ici comme d'un des moyens sur lesquels je pouvois compter pour l'établissement de mon commerce, chacun des membres se donnant des mouvemens pour nous procurer du travail. Brintnall, entr'autres, nous procura, de la part des quakers, l'impression de quarante feuilles de leur Histoire, le reste devant être fait par Keimer. Notre travail, sur cet ouvrage, fut extrêmement rude, en ce qu'il étoit à bas prix. C'étoit un *in-folio* sur papier *pro patriâ*, en caractère de cicéro, avec de longues notes de plus petit caractère. J'en composois une feuille par jour, et Mérédith la mettoit sous presse. Il étoit souvent onze heures du soir, quelquefois plus tard, avant que j'eusse fini ma distribution pour le tra-

vail du lendemain ; car les petits ouvrages que nous envoyoient nos amis de temps en temps , nous mettoient en retard ; mais j'étois si déterminé à faire une feuille de l'*in folio* par jour , qu'un soir , lorsqu'ayant imposé ma forme , je croyois avoir entièrement fini ma journée , un accident ayant rompu cette forme , et mis en pâte mes deux grandes pages de cicéro , je les distribuai sur-le-champ , et les recomposai de nouveau avant de me coucher.

Cette industrie vigilante , dont nos voisins s'apercevoient , commença à nous donner de la réputation et du crédit. J'appris , entre autres choses , qu'ayant été question de la nouvelle imprimerie au club des marchands , qui s'assembloient tous les soirs , l'opinion générale avoit été qu'elle tomberoit , y ayant déjà deux imprimeries dans la ville , Keimer et Bradford. Mais le docteur Baird , que nous avons eu occasion de voir , vous et moi , grand nombre d'années après , dans son pays natal , à Saint-André en Écosse , fut d'une opinion contraire. « L'industrie de » ce Franklin , leur dit-il , est supérieure à » tout ce que j'ai vu en ce genre. Je le vois » encore à l'ouvrage le soir , lorsque je me

» retire du club, et il y est de nouveau le » matin avant que ses voisins soient hors » du lit ». Ce rapport frappa le reste de l'assemblée, et bientôt l'un de ses membres vint s'offrir à nous fournir d'articles de papeterie ; mais nous ne voulions pas encore nous mettre dans l'embarras de tenir boutique. Ce n'est pas pour me donner de l'encens que j'entre si librement dans ces détails sur mon industrie ; c'est afin que ceux de mes descendans qui liront ces mémoires, connoissent l'usage de cette vertu, en voyant dans le récit de ma vie les effets qu'elle a produits en ma faveur.

George Webb, ayant trouvé un ami qui lui prêta l'argent nécessaire pour racheter son temps de Keimer, vint un jour s'offrir à nous, comme ouvrier. Nous ne pouvions l'employer sur-le-champ ; mais je lui appris follement, sous le secret, que j'étois dans l'intention de commencer bientôt à publier une nouvelle feuille périodique, et que nous aurions alors de l'ouvrage pour lui. Mes espérances de succès, dont je lui fis part, étoient fondées sur ce que le seul papier-nouvelle que nous eussions dans ce temps, et qu'imprimoit Bradford, étoit une chose

pitoyable, misérablement conduite, nullement amusante; et qui cependant lui donnoit du profit. Je pensois conséquemment qu'un bon ouvrage de ce genre ne pourroit manquer de succès. Webb trahit mon secret, et le dit à Keimer, qui, aussi-tôt, pour me prévenir, publia le *prospectus* d'une feuille qu'il alloit imprimer lui-même, et à laquelle Webb devoit être employé.

Je fus indigné de cette indiscrétion, et pour les contre-carrer, ne pouvant pas commencer encore notre feuille périodique, j'écrivis plusieurs pièces divertissantes pour la feuille de Bradford, sous le titre de l'Intrigant (Busy-Body), que Breintnall continua quelques mois. Je fixai, par ce moyen, l'attention du public sur cette feuille, et le *prospectus* de Keimer, que nous tournâmes en ridicule, fut dédaigné. Il commença, malgré cela sa feuille, et après l'avoir continuée neuf mois, n'ayant tout au plus que quatre-vingt-dix souscripteurs, il me l'offrit pour une bagatelle. J'étois prêt depuis quelque temps à m'en charger, je la pris sur-le-champ pour mon compte, et en peu d'années elle me donna beaucoup de profit.

Je m'aperçois que je suis porté à parler

au singulier, quoique notre société existât toujours. C'est peut-être par ce que, dans le fait, l'entreprise rouloit toute entière sur moi. Mérédith n'étoit pas compositeur, c'étoit un pauvre pressier, et il s'abstenoit rarement de boire trop. Mes amis me plaignoient d'être lié avec lui; mais j'en tirois le meilleur parti possible.

Nos premiers numéros firent une toute autre sensation qu'aucune feuille périodique qu'on eût encore vue dans la province, tant pour le caractère que pour l'impression; mais quelques remarques saillantes de ma façon, sur la dispute qui continuoit alors entre le gouverneur Burnet et l'assemblée de Massachuset, frappèrent les personnes au-dessus du commun, furent cause qu'on parla beaucoup de la feuille et de ses éditeurs, et en peu de semaines les amenèrent toutes à devenir nos souscripteurs. Leur exemple fut suivi par beaucoup d'autres, et notre souscription alla continuellement en s'accroissant. Ce fut un des premiers bons effets des soins que j'avois pris pour apprendre à mettre mes idées sur le papier. J'en retirai cet autre avantage, que les chefs voyant, dans l'auteur de ces feuilles, un

homme si bien en état de tenir la plume, jugèrent à propos de me rendre service et de m'encourager.

Bradford imprimoit encore les motions, les loix et autres piéces publiques. Il avoit imprimé une adresse de la chambre au gouverneur, d'une manière grossière et incorrecte. Nous la réimprimâmes avec élégance et correction, et envoyâmes un exemplaire à chaque membre. Ils sentirent la différence; elle fortifia l'influence de nos amis dans la chambre, qui nous nomma son imprimeur pour l'année suivante.

Parmi les amis que nous avions dans cette assemblée, je ne dois pas oublier un de ses membres, M. Hamilton, dont j'ai fait mention ci-dessus, qui étoit alors de retour d'Angleterre. Il s'intéressa fortement pour moi dans cette occasion, comme il le fit en beaucoup d'autres dans la suite, m'ayant continué sa bienveillance jusqu'à sa mort.

M. Vernon, vers cette époque, me rappella ma dette envers lui; mais sans me presser. Je lui écrivis une belle lettre de remercîmens, et le priai d'attendre encore un peu, ce qu'il m'accorda; et aussi-tôt qu'il me fut possible, je le payai, intérêt et prin-

cipal, avec de grands témoignages de reconnoissance; ensorte que cette erreur de ma vie fut en quelque sorte corrigée.

Mais il me survint alors un embarras, auquel je n'avois jamais cru devoir m'attendre. Le père de M. Mérédith, qui, suivant nos accords, devoit payer en entier le fonds de notre imprimerie, n'avoit payé que 100 livres sterling comptant. Il en étoit encore dû autant au marchand, qui s'impatienta d'attendre, et nous attaqua tous. Nous donnâmes caution; mais avec la triste perspective, que si l'argent n'étoit pas prêt au temps préfix, le procès seroit jugé, le jugement mis en exécution, nos belles espérances s'évanouiroient, et nous serions entièrement ruinés, attendu que la presse et les caractères seroient vendus, peut-être à moitié prix, pour l'acquittement de la dette.

Dans cette détresse, deux vrais amis, dont je n'ai jamais oublié et n'oublierai jamais le généreux procédé, tant que je pourrai me souvenir de quelque chose, vinrent à moi séparément, et à l'insu l'un de l'autre, et sans que je me fusse adressé à aucun d'eux, Chacun des deux m'offrit de m'avancer tout l'argent qui me seroit nécessaire, pour

me charger du commerce en entier, si la chose étoit praticable, parce qu'ils n'aimoient point que je continuasse à être en société avec Méredith, qu'on voyoit souvent, disoient-ils, ivre dans les rues, et jouant à de mauvais jeux dans les cabarets, ce qui faisoit beaucoup de tort à notre crédit. Ces deux amis étoient Guillaume Coleman et Robert Grace. Je leur répondis, que tant qu'il restoit quelque probabilité que les Méredith remplissent la partie de notre pacte qui les concernoit, je pouvois d'autant moins proposer une séparation, que je croyois leur avoir une grande obligation, pour ce qu'ils avoient fait, et feroient s'ils en avoient le pouvoir. Mais que si définitivement ils manquoient à leur engagement, et que notre société fût dissoute, je me croirois alors en liberté d'accepter le secours de mes amis.

Les choses restèrent quelque temps en cet état. Je dis un jour à mon associé : « Votre père est peut-être mécontent de la » part que vous avez prise dans notre éta- » blissement, et ne veut pas faire pour deux, » ce qu'il feroit pour vous seul. Si cela est, » dites-le moi sincèrement, je vous remet-

» trai le tout, et je ferai mes affaires de » mon côté ». — « Non, dit-il, mon père » a réellement été trompé dans ses espé- » rances, il est hors d'état de payer, et je » ne veux pas le mettre davantage en souci. » Je vois que je ne suis nullement propre » à être imprimeur ; j'ai été élevé pour être » fermier, et ce fut une folie à moi de venir » à la ville, et de me mettre, à l'âge de » trente ans, en apprentissage pour un nou- » veau métier. Plusieurs de nos Gallois vont » s'établir dans la Caroline septentrionale, » où le terrein est à bon compte. Je suis » tenté d'aller avec eux, et de reprendre » mon ancienne occupation. Vous trouve- » rez, sans doute, des amis qui vous aide- » ront : si vous voulez vous charger des » dettes de la société, rendre à mon père » les cent livres sterling qu'il avoit avancées, » payer mes petites dettes personnelles, et » me donner trente livres sterling, avec » une selle neuve, je renoncerai à la so- » ciété, et laisserai le tout dans vos mains ».

J'acceptai cette proposition sans balancer. Elle fut couchée par écrit, signée et scellée sans délai. Je lui donnai ce qu'il me demandoit, et il partit bientôt après pour la Caro-

line, d'où il m'adressa, l'année suivante, deux longues lettres, contenant les meilleurs détails qui eussent été donnés sur cette contrée, relativement au climat, au sol, à l'agriculture, etc.; car il étoit très-expert dans ces matières. Je les publiai dans mes feuilles, et ils furent reçus avec grande satisfaction.

Aussi-tôt qu'il fut parti, je m'adressai à mes deux amis, et ne voulant donner une préférence désobligeante ni à l'un ni à l'autre, j'acceptai de chacun la moitié de ce qu'il m'avoit offert, et de ce qu'il me falloit. Je payai les dettes de la société, et continuai le commerce en mon propre nom, ayant soin d'avertir le public que la société étoit dissoute. Je pense que c'étoit en l'année 1729, ou environ.

Vers cette époque, le peuple demanda une nouvelle création de papier-monnoie, dont on n'avoit encore fait alors dans la province, que pour 15,000 livres sterlin, et cette quantité devoit bientôt être éteinte. Les habitans riches, prévenus contre tout papier de ce genre, par la crainte qu'il ne tombât de prix, comme il avoit fait dans la Nouvelle-Angleterre, au préjudice de tous les

es créanciers, s'opposoien t à cette demande. Nous avions discutécette matière dans notre junto, où j'étois du côté de la nouvelle création de papier, persuadé que la première petite somme, fabriquée en 1723, avoit fait beaucoup de bien dans la province, en y favorisant le commerce, l'industrie et la population, puisque je voyois à l'époque actuelle toutes les maisons habitées et beaucoup d'autres qui s'élevoient; et je me souvenois bien que lorsque je parcourus pour la première fois les rues de Philadelphie, mangeant mon pain, je vis la plupart des maisons, dans Valnut-street, entre Second-street et Fourth-street, ainsi qu'un grand nombre d'autres dans Chesnut-street, et ailleurs, portant des écriteaux de maisons à louer, ce qui me fit alors penser que les habitans de cette ville l'abandonnoient l'un après l'autre.

Nos débats me mirent si pleinement en possession de ce sujet, que j'écrivis et imprimai un pamphlet anonyme *sur la nature et la nécessité du papier-monnoie* Il fut bien reçu par le bas peuple en général; mais il déplut aux riches, parce qu'il accrut et fortifia les clameurs en faveur d'une nouvelle

création de ce papier ; et n'y ayant parmi eux aucun écrivain capable d'y répondre, leur opposition mollit, et la majorité dans la chambre se trouvant du côté du projet, il passa. Les amis que je m'étois faits dans cette assemblée, persuadés que j'avois bien servi dans cette occasion, jugèrent à propos de me récompenser en m'employant à imprimer ce papier. C'étoit un ouvrage lucratif ; il me fut d'un très-grand secours, autre avantage que je retirai de mon aptitude à écrire.

Le temps et l'expérience démontrèrent si évidemment l'utilité du papier-monnoie, que jamais dans la suite elle n'éprouva beaucoup de contradiction. De sorte qu'il monta bientôt à la somme de 55,000 livres sterling, et en 1739, à 80,000 livres sterling ; depuis cette époque, il s'est élevé dans la dernière guerre, à 350,000 livres sterling, le commerce, la batisse et le nombre des habitans s'étant continuellement accrus dans l'intervalle ; mais je suis maintenant persuadé, qu'il y a des limites au-delà desquelles la quantité de ce papier peut être préjudiciable.

J'obtins bientôt après, par l'entremise de

mon ami Hamilton, l'impression du papier-monnoie de New-Castel, autre ouvrage profitable, comme je le pensois alors, de petites choses paroissant grandes à ceux dont la fortune est modique, et ce furent réellement pour moi de grands avantages, parce que ce furent de grands encouragemens. Il me procura aussi l'impression des loix et des motions de ce gouvernement, et ce travail demeura dans mes mains, tant que j'exerçai cette profession.

J'ouvris alors une petite boutique de marchand de papier. J'y tenois des blancs de toute espèce, les plus corrects qui eussent jamais paru parmi nous; j'étois aidé, dans cette besogne, par mon ami Breintnall. J'avois aussi du papier, du parchemin, du carton, des livres, etc. Un nommé Wite-Mach, compositeur, que j'avois connu à Londrés, excellent ouvrier, vint s'offrir; je l'engageai, et il travailla constamment et diligemment avec moi. Je pris aussi un apprentif, le fils d'Aquila-Rose.

Je commençai dès-lors à payer peu-à-peu la dette que j'avois contractée pour l'imprimerie; et afin d'assurer mon crédit et mon caractère comme commerçant, je pris soin

non-seulement d'être *réellement* industrieux et frugal, mais encore d'éviter toute apparence du contraire. J'étois vêtu simplement; on ne me voyoit dans aucun lieu d'amusement public. Je n'allois jamais à la pêche ou à la chasse. Un livre me débauchoit, à la vérité, quelquefois de mon ouvrage; mais c'étoit rarement, à la dérobée et sans scandale; et pour montrer que je ne me croyois pas au-dessus de ma profession, j'apportois quelquefois chez moi, dans une brouette que je roulois par les rues, le papier que j'avois acheté dans les magasins.

Je parvins ainsi à être généralement connu pour un jeune homme industrieux, et très-exact dans ses paiemens; les marchands qui importoient les articles de papeterie sollicitoient ma pratique; d'autres venoient m'offrir de me fournir des livres, et mon petit commerce alloit en prospérant.

Sur ces entrefaites, le crédit et le commerce de Keimer déclinant journellement, il fut enfin forcé de vendre son imprimerie pour satisfaire ses créanciers, et se rendit à la Barbade, où il vécut quelque-temps dans un très-pauvre état. Son apprentif, David Harry, que j'avois instruit pendant que je

travaillois chez Keimer, ayant acheté ses matériaux, s'établit à sa place. Je craignis, dans les commencemens, de trouver dans Harry un puissant concurrent, parce qu'il tenoit à une famille considérable et accréditée. Je lui proposai, en conséquence, une association qu'il rejeta, heureusement pour moi, avec le plus grand mépris. Il étoit très-hautain, se mettoit comme un petit seigneur, faisoit de la dépense, et prenoit beaucoup de divertissement hors de chez lui. Il s'endetta, il négligea son ouvrage, et l'ouvrage le quitta. Ne trouvant bientôt plus rien à faire dans le pays, il suivit Keimer à la Barbade, emportant l'imprimerie avec lui. Là, cet apprentif employa, comme journalier, son ancien maître. Ils étoient souvent en dispute; Harry continua de s'arriérer, et fut enfin forcé de vendre ses caractères, et de retourner à son travail des champs en Pensylvanie. La personne qui les acheta, employa Keimer pour en tirer parti, mais peu d'années après il mourut.

Il ne me restoit alors d'autre compétiteur à Philadelphie, que Bradford, qui, étant assez riche, faisoit simplement quelques impressions, de temps en temps, par des ou-

vriers de passage, et n'étoit pas très-inquiet sur le travail. Cependant, comme il tenoit le bureau des postes, on imaginoit qu'il étoit mieux en état de se procurer des nouvelles. Son papier-nouvelle passoit pour meilleur distributeur d'avertissemens que le mien, et par conséquent il en recevoit beaucoup plus ; ce qui étoit aussi profitable pour lui que désavantageux pour moi. J'avois beau recevoir et envoyer des papiers par la poste, le public étoit dans l'opinion contraire, parce que je n'y parvenois, qu'en corrompant les courriers, qui ne pouvoient conséquemment s'en charger qu'à la dérobée, Bradfort étant assez mal honnête pour le leur défendre. Ce procédé me donnoit de l'humeur, et je lui en savois si mauvais gré, que, lorsque dans la suite, je me trouvai à sa place ; j'eus grand soin de ne pas l'imiter.

J'avois, jusque-là, continué à faire ordinaire avec Godfrey, qui occupoit, avec sa femme et ses enfans, une partie de ma maison, et la moitié de la boutique pour son métier de vitrier. Il est vrai qu'il travailloit peu, étant toujours absorbé par ses mathématiques. Mistriss Godfrey se mit dans la tête de me marier avec la fille d'un de ses parens.

Elle eut soin de ménager les occasions de nous faire trouver souvent ensemble, jusqu'à ce qu'elle vit que j'étois sérieusement engagé; ce qui ne fut point difficile, la personne en étant très-digne par son mérite personnel. Les parens encouragèrent ma poursuite, en m'invitant continuellement à souper, et nous laissant ensemble, jusqu'à ce qu'enfin il fut temps de s'expliquer. Mistriss Godfrey se chargea de négocier notre petit traité. Je lui annonçai que je m'attendois à recevoir, avec la demoiselle, une somme d'argent, qui, au moins, me mît en état d'acquitter le restant de ma dette pour l'imprimerie. Je crois que ce n'étoit plus alors qu'un objet de cent livres sterlings. Elle m'apporta pour réponse, qu'ils n'avoient pas une pareille somme à leur disposition. J'observai, qu'en hypothéquant leur maison, ils trouveroient cet argent au bureau des emprunts. La réponse à cela, au bout de quelques jours, fut qu'ils n'approuvoient pas mon alliance; que s'étant informés de Bradford, ils avoient appris que la profession d'imprimeur n'étoit pas lucrative; que les caractères seroient bientôt usés, et qu'il en faudroit d'autres; que J. Keimer et David Harry avoient manqué l'un après

l'autre, et que, probablement, je ferois comme eux. En conséquence, on m'interdit la maison, et on resserra la demoiselle. Je ne sais si ce fut vraiment un changement d'avis, ou seulement un artifice, dans la supposition que nous étions engagés trop avant l'un et l'autre pour nous désister, et que, par conséquent, nous chercherions à nous unir par un mariage clandestin ; ce qui leur laisseroit la liberté de donner ou de refuser ce qui leur plairoit. Mais soupçonnant ce motif, j'en fus piqué, et n'y retournai plus.

Mistriss Godfrey vint me dire, quelque-temps après, qu'ils étoient dans de plus favorables dispositions à mon égard, et voulut me rengager. Mais je déclarai que j'étois absolument résolu à navoir plus rien à faire avec cette famille. Les Godfreys m'en témoignèrent du ressentiment ; nous ne pûmes nous mettre d'accord, et ils changèrent de demeure, me laissant la maison toute entière. Je résolus alors de ne plus prendre de locataires. Cette affaire ayant tourné mes pensées vers le mariage, je regardai autour de moi, et fis des ouvertures d'alliance dans d'autres endroits ; mais je trouvai bientôt que, la profession d'im-

primeur étant généralement regardée comme un pauvre métier, je ne devois pas m'attendre à trouver de l'argent avec une femme, à moins que je n'exigeasse en elle aucun autre agrément. En attendant, cette passion de jeunesse, si difficile à gouverner, m'avoit souvent entraîné dans des intrigues avec des femmes abjectes que je trouvois sur mon chemin; ce qui n'étoit pas sans frais et sans inconvénient, outre le risque perpétuel d'altérer ma santé et de gagner une maladie, que je craignois sur toutes choses. Je fus cependant assez heureux pour échapper à ce danger.

J'avois entretenu une liaison d'amitié comme voisin et comme ancienne connoissance, avec la famille de misse Read. Ses parens avoient conservé de l'attachement pour moi, depuis que j'avois été logé dans leur maison. J'y étois souvent invité; ils me consultoient dans leurs affaires, et je leur avois quelquefois été utile. J'etois touché de l'infortunée situation de leur fille, qui étoit mélancolique, rarement gaie, et toujours cherchoit la solitude. Je regardois mon étourderie et mon inconstance, pendant mon séjour à Londres, comme la principale cause de son malheur; quoique sa mère eût la candeur de s'en at-

tribuer la faute à elle-même, plutôt qu'à moi, parce qu'après avoir empêché notre mariage avant mon départ, elle l'avoit engagée à se marier à un autre en mon absence.

Notre affection mutuelle se ralluma; mais il y avoit alors de grands obstacles à notre union. Son mariage passoit, à la vérité, pour n'être pas valide, y ayant, à ce qu'on disoit, une première femme vivante en Angleterre; mais il étoit difficile d'en avoir la preuve à une si grande distance; et quoique le bruit se fût répandu que l'homme étoit mort, nous n'en avions pas la certitude, et en supposant ce bruit fondé, il avoit laissé beaucoup de dettes, pour le paiement desquelles son successeur pourroit être recherché. Nous nous aventurâmes néanmoins au-dessus de toutes ces difficultés, et je l'épousai le premier septembre 1730. Aucun des inconvéniens que nous avions craints ne nous arriva. Elle fut pour moi une bonne et fidelle compagne, et m'aida beaucoup en faisant valoir ma boutique. Nous prospérâmes ensemble, et nous nous sommes toujours efforcés de nous rendre mutuellement heureux. Ainsi je corrigeai, aussi bien que je le pus, cette grande erreur de ma jeunesse.

Notre club n'étoit point établi alors dans une taverne. Nous tenions nos assemblées chez M. Grace, qui avoit consacré une partie de sa maison à cet usage. Quelqu'un observa un jour que, puisque nos livres étoient souvent cités dans nos recherches sur les questions proposées, il seroit commode pour nous de les avoir tous réunis dans le lieu de nos assemblées, afin qu'ils pussent être consultés au besoin, et qu'en formant ainsi une bibliothèque commune de nos bibliothèques particulières, chacun de nous eût l'avantage d'user des livres de tous les autres membres; ce qui vaudroit presqu'autant que si chacun possédoit le tout. Cet avis fut goûté et suivi; et nous déposâmes, dans le fond de la salle d'assemblée, les livres dont nous crûmes pouvoir nous dessaisir. Ils ne furent pas en aussi grand nombre que nous nous y attendions; et quoique nous en eussions fait beaucoup d'usage, au bout d'environ un an, quelques inconvéniens, provenans du défaut de soin, nous decidèrent à détruire la collection, et chacun remporta ses livres chez soi.

A cette époque, je donnai mon premier projet de lecture publique, qui fut d'établir

une bibliothèque formée par souscription. J'en dressai le *prospectus ;* je fis mettre les conditions en forme par notre fameux notaire Brockden, et mon projet réussit, comme on le verra par la suite.

Fin de la première partie.

MEMOIRES

MÉMOIRES DE BENJAMIN FRANKLIN,

Servant de suite à sa Vie privée (1).

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Franklin veut voir et observer la nature par lui-même. Il déploie ses talens dans la gazette de Pensilvanie. Ses liaisons avec M. White-Field. Ses études favorites. Établissement de la société philosophique d'Amérique. Ses recherches sur l'électricité. Franklin constate l'identité de la foudre et du fluide électrique. Invention des barres électriques. Magnifique expérience faite sur ce sujet avec un cerf-volant. Il attire la foudre dans sa maison. Invention de ses verges métalliques. Ses relations avec les savans d'Angleterre.

Les caractères des naturels de l'Amérique sont en général composés de divers traits

(1) Ces mémoires, ou continuation de mémoires, ne

qu'un historien ne peut qu'avec peine saisir séparément. Les deux traits les plus distinctifs du caractère de Franklin sont sa sagacité en politique et son amour pour les sciences. Profondément versé dans la connoissance des hommes, personne ne sut mieux que lui faire servir à ses vues leurs vertus, leurs vices et même leurs foiblesses. Naturellement doué d'une conception facile, il sut par la seule force de son jugement s'élever au-dessus des préjugés vulgaires, fruits de l'éducation, des systêmes religieux et des institutions politiques. L'ha-

---

sont plus écrits par Franklin. Quoique les observations et réflexions qu'ils contiennent soient d'un *Anglois*, et conséquemment d'un zélé défenseur de la *mère patrie*, comme il sera aisé de s'en appercevoir ; quoique, par une suite de cet esprit national, l'*observateur* ne soit pas en tout l'approbateur de la conduite et des opinions de Franklin, cet écrit, qui a paru à Londres en 1790, peut cependant suppléer à ce qui manque pour compléter l'hiſtoire de la vie de Franklin. Nous n'osons assurer qu'il ait continué ou interrompu ſes mémoires. Mais en attendant cette certitude, nous croyons que le public nous saura gré d'avoir mis sous ses yeux les détails qu'on a lus dans la première partie, et ceux que contient ce *supplément*.

bitude qu'il avoit contractée de se faire un trésor d'idées de son propre fonds, de ne jamais s'assujétir à celles des autres sur la foi d'un nom célèbre, de voir par lui-même et de tirer des conséquences de tous les phénomènes qu'il observoit, lui avoit donné un intellect actif et vigoureux, et une manière de raisonner précise, claire et convaincante.

Après avoir passé dans sa jeunesse par les obscures professions de chandelier et de garçon-imprimeur, ce ne fut qu'après son mariage, et lorsqu'il fut propriétaire de la *Gazette de Pensilvanie*, que, dans cette feuille et dans un almanach qu'il publioit annuellement, il montra toute la supériorité de son génie, et déploya des talens faits pour étonner le monde entier.

L'édition de cette gazette procura à Franklin un grand nombre d'amis précieux, du nombre desquels fut le Rev. M. George White-Field, qui possédoit déjà, quoique jeune encore, tous les charmes de l'éloquence, et l'art d'enflammer à son gré les passions et de captiver les cœurs de la multitude; M. White-Field prêchoit alors par toute l'Amérique septentrionale avec beau-

coup de succès et d'applaudissemens. Il venoit de composer un volume de sermons à l'usage de ses sectateurs qui étoient fort nombreux. Franklin les imprima, et le grand débit de ces sermons fut aussi une des principales sources de sa fortune ; au moins ils lui procurèrent le moyen d'aggrandir considérablement son commerce.

Je me propose de ne considérer d'abord Franklin que par le côté aimable de son caractère, c'est-à-dire, comme philosophe-naturaliste, et bienfaiteur de l'humanité. Il sera toujours assez temps de retourner la médaille, et de contempler les ombres de sa vie politique.

Une fois établi dans son imprimerie, Franklin se livra tout entier aux soins de son commerce, ce qui ne l'empêchoit pas cependant de consacrer quelques heures à son étude favorite, la philosophie naturelle. Extrêmement jaloux de se faire un nom comme homme de lettres, il apprit seul et fort tard les langues latine et françoise. Il est à observer que la Pensilvanie est le lieu de toute l'Amérique qui contient un plus grand nombre d'institutions littéraires et de charité. Il en est plusieurs dont Franklin

lui-même a fourni l'idée. C'est à lui qu'on doit principalement la fondation de la première école publique un peu remarquable dans cette province, et celle de la bibliothèque publique de Philadelphie. En 1743, plusieurs personnes de distinction s'étant formées en société, dans la vue de propager en Amérique les connoissances utiles, M. Franklin fut chargé d'en tracer le plan réglementaire. Cette espèce d'académie, connue sous le nom de *Société philosophique d'Amérique*, subsiste toujours, et compte parmi ses membres plusieurs hommes célèbres, tant Européens que des autres parties du monde.

Quelques années après l'établissement de cette société, le nombre de ses membres venant à s'accroître considérablement, ils jugèrent à propos de se diviser en six comités, sous les dénominations suivantes :

I. Philosophie naturelle, mathématiques, optique, astronomie et géographie.

II. Médecine, chimie et anatomie.

III. Histoire naturelle et botanique.

IV. Commerce et navigation.

V. Méchanique et architecture.

VI. Economie rurale et améliorations à faire dans cette partie en Amérique.

Cette division fut répandue par les papiers publics dans toutes les colonies, et tous les savans et gens de lettres invités à une correspondance amicale. Ces mesures eurent un plein succès, et la société fut bientôt sur un pied respectable.

M. Franklin continuoit à acquérir des connoissances, et sa réputation de savant alloit toujours en croissant. L'objet sur lequel se portèrent particulièrement ses recherches fut l'électricité. Il fut, dit-on, aidé dans ses expériences par le Rev. Ebenezer Kinnersley, professeur d'anglois et d'éloquence aux collège et académie de Philadelphie, où il faisoit alors chaque semaine des lectures aussi curieuses qu'intéressantes sur l'électricité. Franklin profita sans doute par ses liaisons avec cet homme éclairé; cependant ce n'est point au docteur Kinnersley, mais à lui seul et à sa propre sa-

gacité que nous devons les découvertes qui doivent immortaliser le nom de Franklin.

L'analogie de l'étincelle électrique avec la matière de *la foudre* est si frappante, qu'on la pouvoit déduire de toutes les observations antérieures ; mais la preuve du théorême important de leur identité étoit réservée à M. Franklin. Il observa le premier la vertu qu'ont toutes les pointes d'attirer l'électricité à une grande distance, et il en inféra qu'une barre métallique, terminée en pointe et *isolée* (1) dans l'air à une grande hauteur, devoit dans un orage s'électriser par sa communication avec les nuages. Il communiqua ses idées au public, et on éleva, dans différentes parties de la France et de l'Angleterre, diverses machines portant des barres de fer *isolées*, terminées en pointes et perpendiculaires à l'horison. La première de ces machines que visita le céleste fluide fut celle de M. Dalibard, élevée à Marly-la-Ville, laquelle consistoit en une barre de la longueur de quarante pieds.

(1) La barre *isolée* est, comme le mot l'annonce, celle qui ne touche à aucun autre corps.

Elle fut électrisée le 10 mai 1752, pendant l'espace d'une demi-heure.

Après avoir publié la méthode de vérifier son hypothèse concernant l'identité de l'électricité et de la matière de la foudre, Franklin attendoit impatiemment l'érection d'une pyramide à Philadelphie pour mettre son projet en exécution, n'imaginant pas encore qu'une verge pointue, placée à une médiocre hauteur, pût remplir ses vues ; mais alors il lui vint en pensée qu'un cerf-volant ordinaire auroit un accès bien plus prompt et bien plus aisé dans les régions du tonnerre que la plus haute pyramide. Il ajusta donc un mouchoir de soie sur deux bâtons croisés, et au premier orage dont il vit l'approche, il se rendit dans un champ où étoit un hangard convenable à l'expérience qu'il méditoit ; mais craignant le ridicule qui, dans les sciences, accompagne trop communément les tentatives qui ne réussissent point, il ne fit part de son projet qu'à son fils qui lui aida à élever le cerf-volant. Lorsqu'il fut monté à une hauteur suffisante, Franklin noua le bout de la corde à un cordon de soie qu'il tenoit dans sa main, avec une petite clef attachée à la place de la jonction. Il

se passa long-temps sans qu'il remarquât la moindre apparence d'électricité. Un nuage gros et noir étoit déjà passé sans effet, et il commençoit à désespérer de la tentative, lorsque regardant plus attentivement il s'apperçut que quelques fils de la corde de chanvre se roidissoient et paroissoient s'éviter l'un l'autre, comme s'ils avoient été suspendus à un conducteur ordinaire. Frappé de ce premier indice, il présenta aussi-tôt à la clef son doigt fermé, et qu'on juge du plaisir qu'il ressentit en voyant que la découverte étoit complette. Il apperçut clairement une étincelle électrique ; d'autres suivirent, assez fortes, même avant que la corde fût mouillée, pour mettre la question hors de toute dispute ; mais quand la pluie eut trempé la corde, il en recueillit la plus abondante électricité. Cette expérience eut lieu en juin 1752, un mois après que les physiciens François avoient constaté la même théorie, mais avant que Franklin eût pu avoir connoissance de ce qu'ils avoient fait.

Ayant ainsi réussi avec son cerf-volant, ce succès et la fécondité de son imagination l'excitèrent à pousser plus loin cette première

découverte. Il éleva chez lui une barre de fer *isolée*, avec laquelle il pût attirer la foudre dans sa propre maison, et faire des expériences toutes les fois que l'atmosphère se trouveroit chargée d'une certaine quantité de fluide électrique; et pour n'être pas exposé à perdre quelqu'une de ces occasions, il attacha à son attirail deux sonnettes qui l'avertissoient lorsque la barre étoit électrisée. Mais cette découverte ne fut pas seulement surprenante et curieuse, elle fut un véritable bienfait pour l'humanité, en ce qu'elle conduisit M. Franklin à l'invention et à la composition de ses verges métalliques, dont la propriété est de garantir des effets du tonnerre les maisons et autres édifices, et qui doivent conséquemment avoir sauvé la vie à un grand nombre d'hommes.

Tandis qu'il étoit le plus occupé de ses expériences électriques, il entretint, l'espace de plusieurs années, une correspondance épistolaire avec M. Collison Esq., de la société royale de Londres, auquel il communiqua ses différens procédés et ses découvertes. Ces lettres furent publiées et fort admirées tant en Angleterre qu'ailleurs; et tous les savans de la Grande-Bretagne se réunirent bientôt pour

payer à son mérite et à ses talens un juste tribut d'éloges. Au mois d'avril 1762, l'université d'Oxford lui conféra le titre honorifique de *docteur ès loix*; et comme il se trouva ainsi au zénith de sa gloire philosophique, plusieurs des hommes les plus distingués du siècle cultivèrent son amitié, et révérèrent son nom.

CHAPITRE II.

Toutes pro-éminences attirent le tonnerre. Trois enfans se mettent à l'abri sous un chêne. L'arbre et les enfans sont frappés de la foudre, celui qui se trouve le plus près de l'arbre est tué à l'instant. Remarques sur leurs blessures et leurs vêtemens. Autre exemple : six chevaux frappés de la foudre sur un navire. L'usage des paratonnerres improuvé par les dévots.

DANS les lettres sur l'électricité, dont nous venons de parler, se trouvent plusieurs observations de la plus grande importance, puisqu'elles tendent à conserver la vie des hommes. Une de ces observations m'a surtout frappé, et je vais la rapporter, ainsi que l'événement malheureux qui en constate la justesse. Cet article sera une leçon pour les personnes de la campagne ou autres gens peu versés dans les sciences, qui sont dans le dangereux usage de s'aller cacher sous

des arbres ou dans des églises quand ils entendent le tonnerre.

« Lorsque les nuages orageux, dit le docteur, passent sur une contrée, les hautes montagnes, les grands arbres, les tours élevées, les pyramides, les mâts des navires, les cheminées, et en général toute espèce de pro-éminences attirent le feu électrique, et c'est sur tous ces corps que le nuage se décharge. Il est grandement dangereux de se mettre à l'abri sous un arbre pendant un orage ; un grand nombre d'hommes et d'animaux y ont trouvé la mort. Il est plus sûr de se tenir en plein champ, et pour une autre raison : lorsque les vêtemens sont mouillés, si un coup de tonnerre, dirigé vers la terre, vous frappe à la tête, le fluide suivra l'eau tout le long de la surface de votre corps. Ainsi, nous voyons qu'un rat mouillé ne peut être tué par l'explosion d'une bouteille électrique, au lieu qu'un rat dont le poil est sec peut l'être ».

» Ces faits sont constatés par un grand nombre d'exemples ; j'en rapporterai deux seulement. Le premier eut lieu, il y a quelques années, près de Lancastre, dans la province de Pensilvanie, comme je vais le raconter.

» Trois enfans de cette ville, nés à quelques mois l'un de l'autre, et tous trois âgés de 13 ans, étoient sortis dans la campagne un 24 juillet au matin pour cueillir des cerises. Comme ils revenoient, vers les 4 heures du soir, une assez forte pluie les surprit ; et quoique déjà mouillés, ils se mirent à l'abri sous un gros chêne, qui se trouvoit, au milieu de la grande route, éloigné de tout autre arbre d'environ l'espace de quarante verges. L'un de ces enfans s'assit contre l'arbre, ensorte que sa tête et la partie gauche de son corps touchoient au tronc. Les deux autres étoient assis à une certaine distance, sous une branche longue et touffue. Plusieurs coups de tonnerre venant de l'ouest se firent entendre, les explosions devinrent plus fortes et plus fréquentes ; enfin le tonnerre tomba sur l'arbre, tua sur l'instant celui qui étoit assis le plus près, avec un chien qu'il tenoit entre ses genoux, et renversa les deux autres, qui demeurèrent pendant quelques minutes sans connoissance et sans mouvement. Cependant l'un des deux retrouva assez de forces pour se lever, mais tout étourdi, affoibli et chancelant comme une personne ivre. Aussi-tôt qu'il put ré-

fléchir sur la cause de son accident, il chercha des yeux ses compagnons ; et voyant que celui qui étoit le plus près de lui avoit quelques symptômes de vie, il s'efforça de le relever ; n'y pouvant réussir, il alla vers l'autre qu'il trouva dans la même posture où il l'avoit vu vivant, excepté que son corps étoit un peu courbé par le coup qui l'avoit frappé à la tête ; ses yeux étoient ouverts et immobiles, et tous ses membres étoient roides, comme s'ils eussent été sans articulations. A peine remis de sa propre frayeur, et plus effrayé encore de ce spectacle, l'enfant courut le plus vîte qu'il lui fut possible à la maison d'un certain John Stoner, éloignée du lieu de la scène d'environ un quart de mille, où il raconta leur malheureux accident. Plusieurs personnes s'y rendirent aussi-tôt ; ils trouvèrent le second enfant étendu sur le dos à la distance d'environ cent verges de l'arbre, où l'on suppose qu'il s'étoit traîné, en voulant gagner sa maison. Ils trouvèrent l'autre dans la situation déjà décrite, ayant à son chapeau deux déchirures par où le tonnerre étoit entré, et la partie gauche de la tête, ainsi que les cheveux, endommagés et brûlés. Son

épaule gauche étoit extrêmement livide, et l'on voyoit sur son corps plusieurs taches noires. Le lendemain il fut enterré».

» Les deux autres furent mis au lit dans un état effrayant. J'allai moi-même les voir accompagné de quelques amis. C'étoient des enfans fort sensés pour leur âge, et ils répondirent à toutes nos questions d'une manière satisfaisante. Leur ayant demandé si, à l'instant qu'ils s'étoient senti frappés, ils avoient entendu quelque bruit : « un bruit, dirent-ils, comme si plusieurs canons eussent tiré tout-à-la-fois à leurs oreilles » ; et quant à la sensation qu'ils éprouvèrent, « il leur sembla qu'une corde de bois enflammé tomboit sur eux et les enveloppoit dans la flamme ».

» Tous les deux étoient misérablement brûlés (si je puis me servir de ce terme en parlant du tonnerre) dans plusieurs parties de leur corps, et leur peau étoit enlevée, comme si ces endroits eussent été couverts d'eau bouillante. La brûlure de l'un, large d'environ six pouces, prenoit depuis l'épaule jusqu'à la hanche ; en quelques endroits elle s'étendoit sur le ventre, avec une sorte de rayon à-peu-près pareil à ceux dont les

les peintres environnent le soleil. Mais l'effet le plus remarquable, et qui se trouvoit également et uniformément pareil dans les trois enfans, c'étoit un grand nombre de trous à la partie postérieure de leur corps, les uns capables de recevoir une grosse balle, les autres un pois ou un grain de plomb; ce qui provenoit sans doute de ce que le fluide passant à travers le corps par le plus court chemin, comme les enfans étoient assis, s'étoit déchargé dans la masse commune à travers ces parties qui étoient le plus en contact avec la terre. Un de ces enfans seulement avoit les jambes brûlées, ce que nous expliquâmes en supposant que lui seul avoit les jambes étendues contre terre, au lieu que les deux autres les avoient soulevées et posées sur le bout des talons. Nous fûmes affermis dans cette supposition en observant que celui qui avoit les jambes endommagées avoit moins souffert que les deux autres à la partie postérieure de son corps. En examinant leurs culottes, nous vîmes que l'élément destructeur y avoit fait aussi plusieurs trous correspondans exactement à ceux qu'on voyoit à la chair. Une de ces culottes étoit de peau; la flamme élec-

trique, en la traversant, avoit laissé à chaque trou des marques de brûlure, comme en laisse, dans les expériences, l'étincelle électrique passant à travers un cahier de papier. Les bas et les souliers d'un de ces enfans étoient criblés sans aucune marque de brûlure ; mais la veste et les bas d'un autre étoient évidemment brûlés, comme s'ils avoient été atteints par les étincelles d'une forge ».

» Enfin, voyant l'état de ces pauvres enfans, et considérant dans quel volume énorme de fluide ils devoient avoir été enveloppés, nous ne concevions pas comment ils avoient pu en échapper. La seule manière d'expliquer ce phénomène (la providence divine à part), étoit de dire qu'étant mouillés par la pluie avant de se mettre sous l'arbre, leurs vêtemens avoient servi de conducteurs à une très-grande partie du fluide ».

« Le second exemple eut lieu à Savannah en Georgie, au mois de juillet 1773. Dans un navire destiné pour l'île de Bahama, à l'ancre le long du quai, étoient douze chevaux. Le capitaine avoit acquitté les frais de douane, et se préparoit à mettre à la voile,

lorsqu'il se forma tout-à-coup un orage affreux, comme il est assez ordinaire en cette saison de l'année. Le tonnerre frappa le mât du navire, qui conduisit le fluide aux chevaux, dont dix furent tués à l'instant même. Les deux qui échappèrent ne faisoient que d'entrer à bord du navire, et venoient d'être baignés dans la rivière Savannah, ce qui probablement les sauva ».

Quoique les accidens occasionnés par le tonnerre soient très-fréquens dans l'Amérique septentrionale, et que l'utilité des barres du docteur Franklin y soit bien reconnue, cependant on y voit peu de maisons qui soient munies de ce préservatif. Plusieurs religieux sectaires répandus dans la Pensylvanie n'en approuvent point l'usage. C'est, disent ils, une témérité, un manque de confiance en la *grande cause première*. Et cependant ces gens si pleins de confiance ne rejettent pas au besoin les secours de la médecine, et ne craignent pas de se faire saigner et appliquer les ventouses pour prévenir les maladies.

Ainsi Franklin employa cette partie de sa vie à des recherches philosophiques, à fonder des écoles, à propager les connoissances,

et à mettre au jour une infinité d'inventions utiles à l'humanité ; et en cela il est digne de nos respects et de notre admiration. Mais nous arrivons à l'examen de la partie politique de son caractère, examen qui ne procurera pas à tous les lecteurs d'aussi agréables sensations. Quelques stances tracées sur un petit poële en forme d'urne, inventé par le docteur Franklin, et pratiqué de manière que la flamme descend au lieu de monter, rendent assez bien nos idées sur ce sujet ».

« Il s'éleva comme Newton à une hauteur qu'on croyoit inaccessible ; il vit et observa de nouvelles régions, et remporta la palme de la philosophie ».

» Avec une étincelle qu'il fit descendre du ciel, il déploya à nos yeux de hautes merveilles ; et nous vîmes avec autant de plaisir que de surprise ses verges miraculeuses nous protéger contre le tonnerre ».

» Oh ! s'il eût été assez sage pour suivre sans déviation le sentier que lui avoit tracé la nature, quel tribut d'éloges n'auroit pas été dû à l'instructeur, à l'ami de l'humanité ! »

» Mais hélas ! le desir de se faire une renommée politique dégrada ses sublimes ta-

lens ; ce desir fut en lui une étincelle *infernale* qui alluma la sédition ».

» Ainsi la sincérité écrira sur son urne : ici repose l'inventeur renommé : son génie devoit comme la flamme s'élever vers les cieux ; mais forcé et perverti, il descend vers la terre, et l'étincelle rentre au sombre séjour d'où elle étoit sortie ».

CHAPITRE III.

Franklin commence à développer ses talens en politique. Il est nommé maître des postes, et bientôt après agent de plusieurs provinces. Il passe à Londres. Lettre circulaire écrite par lui aux Américains. Son ami, M. Adams, en publie quelques autres. Premières étincelles de la révolution américaine. Deux autres lettres remarquables. Humeur de l'historien anglois contre la révolution d'Amérique. Franklin retourne à Philadelphie.

CE ne fut qu'après avoir passé le midi de sa vie que Franklin montra qu'il avoit aussi des talens en politique. Son opposition au gouvernement *propriétaire*, et ses efforts pour introduire en Amérique le gouvernement royal, le firent d'abord avantageusement connoître de tous ses concitoyens, et bientôt il s'attira la faveur du ministère anglois par ses plans et réglemens relatifs à l'administration des postes en Amérique,

et à une nouvelle taxation, plus lucrative pour le gouvernement. En récompense il fut nommé adjoint à la maîtrise générale des postes. Pourvu de toutes les qualités nécessaires pour se concilier la faveur populaire, il obtint une place dans l'assemblée, et unit ses efforts à ceux de M. Joseph Galloway contre la forme du gouvernement *propriétaire*. En 1764 il fut nommé agent de la province pour transiger à Londres sur cette affaire. Il étoit alors en si grande réputation, qu'il fut nommé bientôt après agent pour trois autres provinces, la Nouvelle-Jersey, la Virginie et la Georgie.

Lorsqu'il fut question de l'*acte* du timbre, une des grandes occupations du docteur fut de s'y opposer, et en cette occasion il donna un exemple de la duplicité de son caractère; car quoiqu'il fût continuellement écrivant et argumentant contre cet acte du parlement, il jugea cependant convenable de demander et d'obtenir pour un de ses amis la place de *directeur du timbre* à Philadelphie, et d'en recommander un autre pour la province de Maryland. Quelques-uns assurent même que le docteur, quoiqu'il fût si fortement oppo-

sant à l'*acte* du timbre en avoit lui-même donné le projet. Toujours est-il certain que, se trouvant quelques années avant à la table du général Braddock, comme celui-ci se plaignoit de la lenteur des provinces à payer les impôts, et à s'unir pour le bien général, Franklin dit qu'un impôt du timbre, établi par un acte du parlement d'Angleterre pour toutes les colonies, produiroit infailliblement à la couronne un revenu indépendant et nouveau. Plusieurs personnes se souviennent d'avoir entendu ce propos ou l'équivalent sortir de la bouche de Franklin.

Il paroît encore plus clairement que l'impôt du timbre avoit été pendant long-temps un de ses plans favoris, par un manuscrit écrit par lui-même sur ce sujet, avant sa venue à Londres en qualité d'agent, et qui a été vu et lu par plusieurs personnes à Philadelphie. Ainsi ce patron de la liberté s'étoit occupé d'un grand nombre de projets : impôt du timbre, capitation, billets de banque portant intérêt à l'échiquier d'Angleterre, accise et poste aux lettres ; et nous voyons qu'il n'avoit alors aucune aversion pour les

taxes intérieures, pourvu que lui et ses amis pussent en avoir l'administration, et conséquemment en tirer des émolumens.

Après avoir subi un examen devant la chambre des communes, à l'époque de l'*acte* du timbre, il fit circuler par toute l'Amérique un pamphlet contenant exactement, disoit-il, les questions et les réponses qui furent faites à cette occasion. Quoi qu'il en soit, il fut inébranlable dans son opinion, et fit tant que l'*acte* fut révoqué. Mais rien ne contribua plus à faire éclater la rupture entre la mère-patrie et les colonies que la correspondance inflammatoire du docteur avec ses amis, tous hommes imbus de principes révolutionnaires; et, malgré la certitude dans laquelle ils étoient d'obtenir par leur droit la réforme de tout abus et une réconciliation sincère, ces hommes étoient artificieusement employés à souffler le feu de la discorde, à exciter des haines implacables, et à propager par toute la contrée les *recettes* politiques du docteur. Telles furent les menées par lesquelles on inculqua dans les esprits du peuple qu'un jour ou l'autre l'Amérique devoit être libre et indépendante; qu'il étoit ab-

surde de supposer qu'un si vaste continent pût jamais être équitablement gouverné par une petite île, un point imperceptible, situé à quinze cents lieues de distance, et dont le roi ne pouvoit connoître la situation ni les habitans que par les rapports fort douteux de gouverneurs intéressés et corrompus.

La révocation de l'*acte* du timbre ne calma point l'animosité des Américains ; elle ne fut au contraire qu'un encouragement à former de nouvelles prétentions. Ils demandèrent également la révocation de plusieurs autres actes subséquens ; enfin la destruction du thé à Boston mûrit la querelle, et ils levèrent le masque. Quelque temps avant cette époque, les papiers-nouvelles d'Amérique étoient remplis de déclamations les plus amères contre le roi et les ministres d'Angleterre. La plupart de ces écrits étoient l'ouvrage de M. Samuel Adams, agent principal du docteur et son correspondant. M. Adams publioit continuellement des extraits de lettres venant de Londres. Ces lettres étoient toujours anonymes ; mais on ne manquoit pas d'insinuer que celui qui les écrivoit étoit un homme de mérite, revêtu d'un caractère public, et un grand

ami des colonies. Entre plusieurs de ces lettres, nous ne rapporterons que la suivante.

« Voici, disoit le docteur, l'instant de » l'épreuve, et toute l'Europe va voir si les » Américains possèdent quelque vertu. De » toutes les parties du globe les yeux sont » fixés sur vous, et attendent impatiemment » de savoir quels seront vos sentimens, et » quel rôle vous vous proposez de jouer » depuis la révocation partielle des *actes*. » Les papiers anglois vous instruiront des » particularités de cette révocation et des » débats qui ont eu lieu à cette occasion. » Votre conduite, en la circonstance pré- » sente, décidera en grande partie de votre » destin futur; car l'omission de l'impôt sur » le thé, dans la révocation, est laissé là » comme la pierre de touche de la liberté » des Américains. Vous ne pouvez vous fi- » gurer, mon cher ami, dans quelle anxiété » je vais être jusqu'à ce que je sache votre » détermination. C'est de là que dépend en » grande mesure l'influence du ministère » anglois sur les colonies. Leur espoir est » que les provinces se diviseront, que quel- » ques-unes adhéreront à leurs prétentions,

» et que bientôt les autres suivront leur » exemple ; mais votre sincère ami a de » vous une meilleure opinion ; et je ne puis » me persuader qu'après une si noble ré» sistance, vous finissiez par vendre votre » *droit naturel* pour un *plat de potage.* » Soyez seulement sincères avec vous-mê» mes, et espérez le succès. Les amis que » vous avez ici sont des hommes sensés et » de grands caractères ; ils sauront en temps » et lieu anéantir toute opposition. Soyez » fermes, soyez courageux ; et, comme » disoit, au moment de l'action, le roi » Henri à ses soldats, ne déshonorez pas » vos mères. Montrez, voilà l'instant, que » ceux que vous appellez vos pères vous » ont réellement engendrés ».

Dans une autre lettre, il dit : « c'est pour » moi une grande joie d'apprendre que vous » êtes fermement résolus à ne plus importer » dans vos colonies les joujoux de la Grande» Bretagne, et à encourager parmi vous » l'industrie. Vous sentirez bientôt le fruit » d'une telle conduite, quand même les » *actes* ne seroient jamais révoqués à votre » pleine satisfaction ; car votre terre et votre » mer, les véritables sources de la richesse,

» continueront toujours de produire. Si elles » s'accroissent annuellement, si vous cessez » d'en échanger les fruits précieux contre » les bagatelles de cette contrée, si vous » savez employer votre temps à manufac- » turer vous-mêmes les choses qui vous sont » nécessaires, bientôt vous vous verrez au- » dessus de votre dette. On m'a dit que dans » quelques-uns de vos tribunaux il y avoit » à chaque quartier plusieurs centaines » d'actions pour dettes; et que ces dettes, » pour lesquelles des marchands poursui- » vent ainsi juridiquement vous et vos con- » citoyens, sont toutes pour fournitures de » marchandises angloises. Quelle perte de » temps ce commerce insidieux ne doit-il » pas occasionner au peuple, sans compter » les faux-frais qu'il entraîne; et comment » des hommes libres peuvent-ils soutenir » l'idée de s'assujettir au hasard d'être privés » de leur liberté individuelle, selon le ca- » price du premier colporteur, pour le » futile plaisir de se parer des *joujoux* de » la Grande-Bretagne, lorsqu'ils peuvent par » leur propre industrie se faire à eux-mêmes » une maison, un ménage honorable et subs- » tantiel! Oh que tous ces sectateurs des

» modes nouvelles ne peuvent-ils voir com-
» bien de marchands, et même d'*échop-
» piers* vivent ici dans l'aisance, grace aux
» folies américaines ! Combien de boutiques
» d'A, B, C et compagnie, avec des mar-
» chandises *pour l'exportation aux colo-
» nies*, entretiennent trois ou quatre asso-
» ciés et leurs familles, ayant chacun sa
» maison de campagne et son équipage ; se
» nourrissant, comme des princes, des sueurs
» de votre front ; feignant à la vérité quel-
» quefois de nous vouloir du bien, mais
» ne nous offrant dans la circonstance ac-
» tuelle aucune assistance ! Je suis persuadé
» que, l'indignation succédant tout-à-coup
» à notre imprudence, nous rougirions de
» la servitude dans laquelle nous a tenus
» trop long-temps ce commerce ruineux,
» et prendrions l'inébranlable résolution de
» le rejetter pour jamais, et de chercher à
» l'avenir nos ressources là où Dieu et la
» nature les ont placées, au-dedans de
» nous-mêmes ».

Telles étoient les lectures que le docteur Franklin envoyoit de Londres à son ami Adams, qui en faisoit le sujet de ses harangues dans les assemblées des citoyens de

Boston, et communiquoit leur contenu, avec des lettres circulaires, aux comités et conseils de sûreté des différentes provinces. La flamme de la liberté brilloit alors aux yeux des Américains, depuis New-Hamsphire jusqu'à la Georgie ; et quelques enthousiastes attribuoient à une faveur spéciale du ciel sa clarté et ses rapides progrès : mais il n'est que trop évident, aux yeux de la saine raison, que cet esprit d'opposition au plus doux, au meilleur de tous les gouvernemens, ne fut que l'effet des suggestions d'un certain nombre d'hommes adroits et ambitieux. Ainsi notre docteur philosophe se montroit l'ennemi du gouvernement, des manufactures et du commerce d'une nation dont il n'avoit reçu que des distinctions, tant honorifiques que lucratives. Mais nous ne l'accuserons point d'ingratitude, quoiqu'on ne puisse nier qu'au lieu de recommander à ses concitoyens des mesures conciliatoires, sa plume, sa langue, toutes les facultés de son ame étoient soigneusement employées à accroître les craintes et à enflammer les esprits ; rien que l'indépendance ne pouvoit satisfaire le moderne Machiavel. Ils obtin-

rent à la fin l'indépendance avec la banqueroute et le déshonneur.

Cette indépendance, cette souveraineté si vantée ont été depuis treize ans dans les mains d'une démocratie ; et loin que le peuple ait obtenu les avantages qu'il en espéroit, il a déclaré unanimement que sa situation ne pouvoit être pire ; tous ont consenti à essayer de faire des changemens dans leur première confédération. Leurs personnes, leurs possessions et leur commerce ont perdu cette sécurité dont ils jouissoient comme sujets de la Grande-Bretagne ; et aujourd'hui ils cherchent humblement à imiter une constitution que Franklin et les autres politiques par théorie leur ont appris à mépriser. Il parle avec dédain des manufactures de la Grande-Bretagne ; mais le peuple d'Amérique sait parfaitement qu'elles sont bonnes, nécessaires, substantielles ; et depuis la paix il leur à toujours donné une préférence marquée, puisque ces manufactures si futiles font encore aujourd'hui les trois-quarts des importations américaines.

Mais poursuivons.—Après avoir été destitué de son emploi de maître des postes, Franklin

Franklin quitta Londres, et retourna promptement en Amérique, dans la ferme intention de soutenir ce qu'il appelloit la cause de la liberté, et de donner ses avis et instructions aux nombreuses associations républicaines alors formées par toute la colonie.

CHAPITRE IV.

Adieu patriotique à un ami. Emission d'un papier-monnoie. Fermeté de M. Franklin dans ses idées d'indépendance. Il est nommé par le congrès ambassadeur en France. Sa lettre à milord Stormont, et réponse de ce dernier. Mémoire du lord Stormont aux ministres de France. La nouvelle de l'échec du général Burgoyne arrive en France, et fait pencher la balance. Le roi reconnoît l'indépendance des Américains. Projet de surprendre la flotte britannique ; il échoue. Etonnante révolution. Affection des François pour les Américains. Les provinces se disputent l'honneur d'avoir donné naissance aux aïeux de Franklin. Il est aussi habile en finance. Après de grands services rendus, il retourne à Philadelphie.

AU printemps de 1775, le docteur eut occasion d'électriser tout le continent avec les nouvelles du combat de Lexington. Les

nombreuses et pathétiques descriptions qu'il fit de cette malheureuse affaire achevèrent de déchirer la plaie, et rendirent impraticable toute idée de réconciliation entre les deux nations. A la fin, il parut dans les papiers publics une copie de sa lettre laconique, mais signifiante à un de ses amis, jadis intime, M. Strahan, imprimeur de S. M., et membre du parlement, pour Malmsbury.

Philadelphie, le 5 juillet 1775.

M. Strahan,

« Vous êtes membre de ce parlement, et » vous avez fait partie de cette majorité qui » a condamné mon pays à la destruction. » Vous avez commencé à brûler nos villes, » et à tuer leurs habitans ! Regardez à vos » mains, elles sont teintes du sang de quel» ques-uns de vos parens ou amis. Long» temps nous fûmes amis vous et moi ; vous » êtes à présent mon ennemi, et je suis le » vôtre. B. Franklin ».

Les débats de la Grande-Bretagne avec les

Américains commencèrent alors à se présenter sous un aspect sérieux. Bien déterminés à persister dans leur opposition aux actes du parlement d'Angleterre, il leur fallut songer à se procurer des moyens de défense ; ils avoient peu ou point d'argent monnoyé, et ils manquoient également d'armes et de munitions. Dans ces circonstances, l'émission d'un papier-monnoie fut jugée indispensablement nécessaire ; le docteur Franklin fut un des premiers à démontrer cette nécessité : autrement ils ne pouvoient faire qu'une très-courte et très-foible résistance contre la mère-patrie. La première émission, de trois millions de Rixdales, eut lieu le 25 juillet 1775, avec promesse de rachat *en or et argent* dans l'espace de trois ans ; et vers la fin de 1776, avant que le docteur eût quitté l'Amérique, ils en avoient émis et dépensé plus de vingt-un millions, qui passoient comme espèces courantes. Le congrès commença à s'inquiéter, ne sachant trop comment on pourroit racheter une si forte somme. Quelques-uns des membres, lorsque le docteur Franklin étoit sur le point de partir pour la France, lui ayant demandé son avis sur ce sujet : « point d'inquiétude,

» répondit-il, émettez votre papier conti-» nental aussi long-temps qu'il suffira pour » payer la main-d'œuvre, l'encre et le pa-» pier. Ainsi nous parviendrons à subvenir » à tous les frais de la guerre ».

Un fait bien avéré, c'est qu'au commencement des débats le peuple n'avoit aucun plan arrêté, et qu'il n'avoit pas même l'idée de disputer son indépendance. Toutes les adresses publiques des diverses colonies étoient remplies des termes de loyauté envers leur souverain, et de vœux ardens pour une réconciliation ; mais il est plus que probable que l'attention du docteur et de quelques autres se porta encore vers cet objet, et qu'ils surent recommander aux provinces les mesures tendantes à l'accomplissement de leurs desseins. Un homme est connu par ses associés. Le feu général Lée étoit alors en Amérique, et vivoit dans la plus étroite intimité avec le docteur. Le zèle actif et républicain du général le conduisit de colonie en colonie. Il les parcourut toutes semant en chemin l'amertume, et enflammant les esprits ; mais moins capable de dissimulation que quelques autres politiques rusés, il divulguoit souvent le secret, et prêchoit ou-

vertement la doctrine de l'indépendance. A la fin, l'importante question fut portée devant le congrès tandis que le docteur étoit représentant pour la province de Pensylvanie. Elle fut débattue pendant plusieurs jours, et elle rencontra une forte opposition. Le systême de l'indépendance fut combattu par plusieurs orateurs distingués, entre lesquels étoient M. Dickinson, auteur des lettres du cultivateur; M. Wilson, célèbre légiste, et M. Galloway; les délégués n'avoient point sur ce point d'instructions de leurs commettans, comme on l'a faussement assuré. Notre docteur, ferme comme un roc, resta inébranlablement attaché à sa chère indépendance; éloquence, argumens, rien ne put lui faire abandonner son plan concerté; et ceux qui s'étoient déclarés opposans à ce systême, voyant l'inaltérable détermination de leur antagoniste, finirent par y donner les mains.

Après avoir gagné ce point, l'ambition ouvrit au docteur une nouvelle carrière. Les principales ressources américaines consistoient, comme on l'a dit, en chiffons de papier métamorphosés tout-à coup en papier-monnoie continental; et quoique le projet

en eût été beaucoup admiré, comme le peuple ne pouvoit alors entendre parler d'aucune espèce de taxes, et que de grandes sommes d'argent étoient nécessaires pour soutenir les opérations militaires, il étoit à craindre qu'une trop fréquente émission de ce papier-monnoie ne vînt à le décréditer. Le docteur tourna encore les yeux vers l'Europe, comme la seule contrée d'où il pût tirer des secours. Il obtint donc du congrès une commission pour se rendre en qualité d'agent à la cour de France, persuadé qu'il n'étoit aucun théâtre plus propre à faire briller ses talens, et que sa réputation philosophique lui concilieroit infailliblement l'affection de la nation françoise; ce qui arriva comme il l'avoit prévu. Dès qu'il parut, toutes les classes du peuple s'empressèrent à l'envi de faire honneur au sage rusé qui portoit des cheveux blancs; il débarqua à Nantes le 17 décembre 1776. Immédiatement après son apparition à la cour de France, où il reçut toutes les marques de distinction et d'estime, il écrivit, conjointement avec M. Déane, son collègue, plusieurs lettres au lord Stormont, ambassadeur d'Angleterre, relativement à l'échange des pri-

sonniers ; mais il n'en reçut point de réponse.

Les agens américains ne cessèrent pas pour cela d'écrire au lord Stormont, et de se plaindre du traitement que leurs compatriotes recevoient dans les prisons d'Angleterre et ailleurs, et même ils menaçoient d'un traitement pareil ou plus dur encore pour les prisonniers anglois, lui observant : « que pour le bien de l'humanité il étoit » à desirer que des deux côtés on cherchât » à alléger, autant qu'il seroit possible, les » maux qu'entraîne inévitablement la guerre. » On disoit que les nations civilisées de » l'Europe avoient beaucoup diminué de » ces anciennes horreurs ; mais forcer des » hommes par le poids des chaînes, par les » coups et la famine, à combattre contre » leurs amis et leurs parens, c'est une barbarie nouvelle, dont l'invention étoit réservée à la nation angloise ».

A toutes ces aspérités de langage l'ambassadeur du roi répondit seulement, « qu'il » ne recevoit point de lettres écrites par des » rebelles, à moins que ce ne fût pour demander pardon ».

Personne n'a jamais peut-être voué une

plus grande inimitié à la mère-patrie que le docteur Franklin, et personne n'a été plus fécond en ressources pour nuire à son commerce et à sa navigation. Il sut, conjointement avec son collègue, faire sortir des ports de France plusieurs corsaires américains ; et ce fut sans doute aussi par ses instructions qu'il se trouva un si grand nombre de corsaires de la nouvelle Angleterre partout où l'on pouvoit intercepter nos vaisseaux. Les marchands anglois firent des pertes immenses ; et la France, quoique nous ne fussions pas en guerre avec elle, aidoit les Américains de tout son pouvoir. Lord Stormont écrivit à cette occasion le mémoire suivant aux ministres de France.

« Indépendamment de ce que les puis-
» sances se doivent réciproquement, d'après
» les loix sacrées de la nature et des nations,
» lorsque quelques-unes de leurs provinces
» se préparent à la rebellion, et sans parler
» des désavantages qui résulteroient peut-être
» pour d'autres états du succès des Amé-
» ricains dans leurs tentatives, puisque les
» provinces appartenantes à ces autres puis-
» sances pourroient être tentées d'imiter
» leur exemple, le soussigné est instruit à

» représenter aux ministres éclairés de la » France que nos colonies se sont tout ré- » cemment formées en un empire indépen- » dant et formidable ; si elles n'étoient pré- » venues à temps, il ne leur seroit nulle- » ment difficile, vu leurs immenses res- » sources en tout genre, d'entreprendre la » conquête d'autres provinces américaines » plus riches et mieux situées. La France et » l'Espagne auroient donc tout à craindre » pour leurs colonies, si celles de la Grande- » Bretagne réussissoient dans leur entre- » prise.

» Le soussigné espère que ces réflexions » induiront sa majesté très-chrétienne non- » seulement à continuer, en cette conjonc- » ture, ses pacifiques intentions, mais aussi » qu'elle portera la neutralité et l'amitié » jusqu'à défendre aux marchands françois » de fournir à ceux d'Amérique (avec » lesquels ils commercent aujourd'hui ou- » vertement) des secours aussi étendus qu'ils » en ont jusqu'à présent fourni. Il espère » sur-tout que les mesures de MM. Déane » et Franklin seront réprimées : mesures » qu'ils ont manifestées graduellement, en » sorte qu'elles ne sont plus équivoques.

» Les papiers annexés à ce mémoire déve-
» lopperont si clairement la nature et le
» progrès des négociations de M. Déane,
» qu'on peut raisonnablement espérer que,
» lecture faite de ces pièces, les démarches
» de M. Déane seront à l'avenir sans effet ».

STORMONT.

Après la lecture de ce mémoire, le ministre François, comte de Vergennes, affecta de paroître plus réservé à l'égard de MM. Franklin et Déane. Ils furent même rarement honorés d'une audience; mais cette indifférence ne dura pas long-temps, et un événement inattendu fit bientôt tomber le voile. Les nouvelles de la reddition de l'armée Britannique, commandée par Burgoyne, au général Gates à Saratoga le 17 octobre 1777, arriva en France, comme le conseil étoit indécis sur le parti qu'il devoit prendre dans les affaires américaines. Mais l'éclat de ce succès fit pencher la balance, et fixa les François dans leur attachement pour la république naissante. En France les Américains étoient en si haute réputation, qu'un Anglois qui

venoit d'y voyager observa que depuis Dunkerque jusqu'à Paris, en passant par Brest, Bordeaux, Bayonne, Marseille, Toulouse, Lyon et Dijon, il n'avoit rencontré dans toutes les classes du peuple hommes ni femmes qui ne fussent cordialement dévoués aux Américains.

Les nouvelles de la défaite et de la prise du général Burgoyne fut reçue en France avec autaut de joie que si ç'eût été une victoire de leurs propres troupes. Franklin sut avec son adresse ordinaire saisir l'occasion. Présentant alors sous le point de vue le plus avantageux les ressources, le commerce et la population de son pays, il sut si bien attirer l'attention de la cour de France sur l'objet de sa mission, qu'au 16 Décembre M. Girard, secrétaire du conseil d'état du roi, se rendit près des plénipotentiaires américains, et les informa, *par ordre du roi*, « qu'après une longue et mûre délibération sur leurs affaires et leurs propositions, S. M. étoit déterminée *à reconnoître leur indépendance*, et à faire avec eux un traité d'alliance et de commerce; qu'il vouloit non-seulement reconnoître leur indépendance, mais la

» soutenir de tout son pouvoir ; que peut-» être il alloit, ce faisant, se trouver en-» gagé dans une guerre dispendieuse, mais » qu'il n'attendoit d'eux aucun dédomma-» gement pour cet objet ; qu'enfin les Amé-» ricains ne devoient pas croire que ce fût » dans la seule vue de les servir qu'il » prenoit cette résolution, puisqu'indé-» pendamment de sa bienveillance réelle » pour eux et pour leur cause, il étoit » évidemment de l'intérêt de la France de » diminuer la puissance de l'Angleterre, » en la séparant de ses colonies ».

Le traité fut conclu et signé à Paris le 30 janvier 1778. Cette époque est digne de remarque, et l'événement mémorable, puisque cette résolution du roi de France mit seule les colonies insurgentes en état de résister à la mère-patrie.

Ainsi il paroît que l'homme qui avoit publié ses règles pour faire un petit empire d'un grand étoit en état d'en faire l'application. Il est à remarquer que ces négociations demandoient des talens extraordinaires ; et son succès dans cette grande entreprise prouve que, durant une longue vie, il avoit étudié et pratiqué les hommes.

Après s'être si formellement déclarée en faveur de l'Amérique, la France devoit s'attendre à avoir bientôt guerre avec l'Angleterre. La déclaration envoyée à Londres par son ambassadeur, et les préparatifs qui se faisoient dans toutes les parties du royaume annonçoient assez l'intention des François. M. Girard fut nommé ambassadeur aux nouveaux états ; mais, avant son départ, le docteur avoit concerté un plan excellent, qui consistoit à surprendre la flotte et l'armée Britannique dans la Delaware ou aux environs. Le comte d'Estaing fut employé pour cette expédition, et il l'auroit certainement effectuée, s'il n'eût été retenu par le mauvais temps et les vents contraires.

L'amiral françois arriva trop tard. L'armée angloise avoit déjà évacué Philadelphie, et la flotte étoit en sûreté à Sandy-Hook. M. d'Estaing avoit affaire à un des plus habiles officiers de la marine angloise, et qui lui donna assez d'occupation pendant tout le reste de la saison.

Nos réflexions sur les étranges vicissitudes de la vie humaine nous conduisent fort naturellement à contempler ici un contraste bien

frappant. Nous avons vu naguères les Anglois et les Américains, faisant cause commune et se nommant frères, chercher et employer avec ardeur tous les moyens de limiter, d'anéantir la puissance de la France dans toutes les parties du globe. Quelle révolution inattendue ! aujourd'hui nous voyons ces mêmes hommes, qui sont *le sang de notre sang*, *les os de nos os*, s'unir avec nos éternels rivaux, nos ennemis jurés, pour détruire, de concert avec eux, cette tendre *mère* à laquelle ils doivent leur existence et leur prospérité ; et cette révolution est en grande partie l'ouvrage d'un politico-philosophe, qu'on vit dans sa jeunesse, apprentif imprimeur, rouler dans les rues de Philadelphie une brouette chargée de papiers imprimés qu'il tâchoit de vendre. Ainsi Dieu permet souvent que les grands effets naissent des petites causes, et qu'un souffle détruise les plans les mieux concertés, pour nous apprendre sans doute que l'homme, quelles que soient sa gloire et sa puissance, ne doit jamais s'énorgueillir.

L'affection de la nation françoise pour les Américains monta alors au plus haut degré

d'enthousiasme. Les principaux personnages de la révolution américaine occupoient le burin ou le pinceau de leurs plus fameux artistes, ou la plume de leurs écrivains. Mais parmi ces grands caractères, le docteur Franklin étoit particulièrement distingué. De tous les hommages offerts sans cesse à son mérite, le plus flatteur pour lui fut sans doute de voir plusieurs provinces de France se disputer l'honneur d'avoir donné naissance à quelqu'un de ses ancêtres, et prouver, par la similitude du nom, qu'il étoit un de leurs descendans. L'extrait suivant, tiré de la gazette d'Amiens, capitale de Picardie, est une preuve de ce que nous avançons.

» Le peintre du roi, dit l'éditeur, a déployé tout son talent dans un tableau dédié au génie de Franklin. On y voit le philosophe tenant d'une main l'égide de Minerve qu'il oppose à un coup de foudre, et de l'autre, commandant au Dieu de la guerre de combattre l'avarice et la tyrannie, tandis que l'Amérique, se reposant sur lui dans une attitude noble, et tenant en sa main les faisceaux, emblême fidèle des Etats-Unis, regarde tranquillement ses ennemis abattus.

Dans

Dans ce tableau le peintre a fort heureusement rendu l'idée de ce vers latin, si fréquemment appliqué au docteur Franklin » :

« Eripuit cœlo fulmen ſceptrumque tyrannis ».

» Le nom de Franklin est assez célèbre pour qu'on puisse tirer vanité de le porter. Il est de même permis à une nation de réclamer l'honneur d'avoir donné naissance à un homme si renommé, et nous nous croyons en droit de disputer à la nation angloise cet honneur dont elle s'est rendue indigne. Franklin, par son nom même, paroît appartenir plutôt aux François qu'a leurs voisins. Il est certain que le nom de Franklin ou Franquelin est fort commun en Picardie, spécialement dans les districts de Vimeu et de Ponthieu. Il est très-probable qu'un des ancêtres du docteur a habité cette contrée, d'où il est passé en Angleterre avec la flotte de Jean de Biencourt, ou celle qui fut équipée par la noblesse de cette province. En matières généalogiques il y a des conjectures plus hardies que celle-là. Il existoit à Abbeville, dans les quinzième et seizième siècles, une famille du nom de Franklin.

Nous trouvons dans les registres publics de la ville qu'en 1521 un Jean et un Thomas Franquelin étoient drapiers à Abbeville. Cette famille y demeura jusqu'à l'année 1600. Elle se dispersa ensuite dans la campagne, et il se trouve encore quelques-uns de leurs descendans à *Aix-le-Châtean*. Ces observations sont un nouvel hommage que nous offrons au génie de Franklin ».

Ce fut en cette année que S. M. très-chrétienne constitua en France, par lettres-patentes, la société royale de médecine. Elle fut composée de trente membres, tous docteurs médecins et résidans à Paris, dont vingt de la faculté ; de soixante autres résidans dans les diverses parties de la France, et de soixante étrangers. De plus, la société pouvoit honorer du titre de correspondans autant d'hommes éclairés qu'elle le jugeroit à propos, soit François, soit étrangers ; le roi se fit un plaisir de distinguer le docteur Franklin, en plaçant son nom à la tête de la liste des membres étrangers.

Ainsi le docteur se vit généralement honoré et célébré en France. Son influence s'étendit jusqu'à la cour d'Espagne, et sema dans plusieurs autres contrées l'opinion la

plus favorable aux Américains. Tout alors se réunissoit, en ce qui le concernoit, pour animer et soutenir leur courage, et ses lettres à ses nombreux correspondans tendoient toutes à ce but desiré. « L'Europe entière est pour vous, disoit-il dans une de ses épitres ; on traduit ici, et l'on publie les constitutions de vos divers états, ce qui donne aux politiques de l'Europe matière à réflexions et à spéculations. L'opinion générale est que si vous réussissez à établir votre liberté, vous recevrez de l'Europe, aussi-tôt que la paix sera faite, une addition immense de numéraire et de richesse, par les familles qui, emportant avec eux leur fortune, iront participer à vos privilèges. La tyrannie est si généralement établie dans le reste de l'Europe, que la seule perspective d'un asyle en Amérique cause une joie universelle à ceux qui aiment la liberté, et votre cause est estimée la cause du genre humain ».

Le docteur sut tirer de ses nouveaux alliés toute espèce de secours pour ses compatriotes, et en matière de finance le congrès a plus d'une fois eu recours à ses talens. Voici comment son ami M. Silas Déane, dans une lettre de Paris au colonel William Duer de

New-York, représente les services importans rendus par Franklin auprès de la cour de France.

» Le congrès tire des lettres de change sur M. le président Laurens, comme étant en Hollande, plusieurs mois avant qu'il parte d'Amérique ; il tire sur M. Jay long-temps avant son arrivée en Espagne. Il a été fait honneur à toutes ces lettres. Vous avez cru en Amérique que c'étoit avec de l'argent reçu en Espagne et en Hollande : point du tout. Ces traites ont été constamment envoyées au docteur Franklin pour être acquittées; même les salaires de M. Jay, de M. Adams et de leur suite, ont été tirés sur M. le docteur Franklin, qui les a payés des fonds reçus en France. Les agens des états particuliers ont eu les sommes qui leur étoient nécessaires, prises sur celles qui nous sont accordées pour le soutien de notre armée. Nos ambassadeurs et agens nous ont coûté pendant quelque temps au moins vingt mille livres sterling par an, le rachat des prisonniers autant et plus. Tout cela a été pris sur l'argent à nous fourni par la France pour notre armée. Le congrès, quoique averti maintes fois par le docteur Franklin de ne pas tirer sur lui, a

toujours continué de tirer, et le plus souvent sans avis ».

D'après ce simple exposé, il est évident que l'adresse et l'habileté du philosophe étoient de la plus grande importance pour le crédit du congrès, et que probablement ils n'auroient jamais pu sans lui, ni soutenir la guerre au-dedans, ni envoyer des agens et commissionnaires au-dehors. Il est plus que probable que tous leurs projets eussent avortés faute de ressources. Que l'Amérique se glorifie tant qu'elle voudra dans ses idées de victoire et d'indépendance, nous n'en tenons pas moins pour assuré que, sans la France, tous ses efforts eussent été vains.

C'est ainsi que le docteur Franklin, comme ministre plénipotentiaire des Etats-Unis à la cour de France, s'est vu engagé pendant près de neuf ans dans les scènes les plus importantes; et après avoir rendu à son pays des services durables et essentiels, il repassa en Amérique au mois de septembre 1785 sur le vaisseau *London-Packet*, capitaine Truxton.

CHAPITRE V.

Franklin nommé à son retour gouverneur de Pensylvanie. Il se voit alors déçu dans son attente. Nouvelle convocation générale des Etats. Le dernier discours que Franklin ait prononcé en public. L'église romaine est infaillible ; celle d'Angleterre n'a jamais tort.

A son arrivée à Philadelphie, Franklin fut reçu au port par un grand nombre de citoyens qui l'accompagnèrent jusqu'à sa maison, avec de grandes acclamations de joie, tandis que les canons et les cloches l'annonçoient aux campagnes. Tous les habitans de Philadelphie s'empressèrent de lui donner à l'envi des marques d'estime et de vénération. Le congrés, l'université et plusieurs autres sociétés lui présentèrent des adresses remplies d'affection ; et en octobre suivant, il fut élu gouverneur de Pensylvanie, place qu'il occupa jusqu'en octobre 1788.

Rien ne peut égaler la joie qu'avoient res-

sentie les Américains en apprenant que le roi de France avoit reconnu leur indépendance. Pleins de toutes les chimères dont le docteur les avoit bercés, ils ne doutoient pas que leur constitution démocratique ne devînt pour l'univers entier, un objet d'admiration. Leur commerce devoit être libre comme l'air, leurs vaisseaux devoient couvrir l'Océan, et leurs manufactures, aidées par l'innombrable quantité des émigrans européens, devoient être les plus florissantes du monde. Enfin, toutes les nations devoient convoiter leurs sourires et redouter leurs regards de colère, et la Grande-Bretagne, non seulement révoquer son *acte* de navigation, mais encore solliciter la faveur de leur alliance.

Tel devoit être, au retour de la paix, l'état brillant des Américains; mais élevé à la place de premier magistrat, le docteur Franklin se vit étrangement déçu dans son attente. L'état sur lequel il présidoit étoit déchiré par des factions, et les autres états de l'union avoient perdu tout leur crédit; le gouvernement y étoit sans force et sans dignité, leur commerce étoit circonscrit et leurs marchands étoient en faillite. A la fin on jugea qu'il étoit indispensablement nécessaire d'en

venir à une convocation générale des Etats, de faire un nouvel effort pour regagner du crédit, et de former une constitution plus énergique. Ils s'assemblèrent de nouveau à Philadelphie en 1788. Franklin y parut comme représentant pour l'état de Pensylvanie. A la conclusion de leurs délibérations on rapporte que le docteur prononça le discours suivant :

M. le Président,

» J'avoue que je n'approuve pas en entier
» la constitution actuelle ; mais je n'ose pas
» affirmer que je ne l'approuverai jamais ;
» j'ai long-temps vécu : maintes fois je me
» suis vu forcé, après plus ample informa-
» tion, ou après de plus mûres délibérations,
» de changer d'opinion, même dans des
» matières de la plus grande importance.
» Plus j'ai avancé en âge plus j'ai appris à
» me défier de mon propre jugement, et à
» respecter celui des autres. La plupart des
» hommes, comme la plupart des sectes ré-
» ligieuses, croient posséder seuls la vérité,
» et nomment erreur et mensonge tout ce
» qui s'écarte de leur systême. Stéele, de la

» religion protestante, dit au pape, dans une » dédicace : la seule différence qui existe » entre votre église et la nôtre, quant à leurs » opinions sur la certitude de leur doctrine, » c'est que l'église Romaine est infaillible, » et que l'église d'Angleterre n'a jamais tort.

» Quoique plusieurs individus aient une » opinion presque aussi haute de leur pro- » pre infaillibilité que de celle de leur secte, » personne n'a peut-être exprimé cette opi- » nion aussi naturellement qu'une jeune fran- » çoise, dans une petite dispute avec sa sœur. » Je ne sais dit-elle comment cela se fait, » mais je ne trouve personne que moi qui » ait toujours raison ».

» Dans ces sentimens, M. le président, » j'adhère à la constitution, et je l'adopte » avec ses défauts, s'il y en a; parce que » je crois qu'il nous faut absolument un » gouvernement général et qu'il n'est point » de gouvernement, quelle qu'en soit la for- » me, qui ne puisse être bon s'il est bien ad- » ministré ; je crois aussi que celui que nous » adoptons peut être bien administré pen- » dant une suite d'années, et que s'il vient » à dégénérer en despotisme, inconvénient » que jusqu'à-présent aucun autre gouver-

» nement n'a pu éviter, au moins ce ne sera
» que quand le peuple deviendra assez cor-
» rompu pour ne pouvoir plus être régi que
» par un despote. Je ne sais pareillement
» si quelqu'autre assemblée pourroit faire
» une meilleure constitution, car toutes les
» fois que plusieurs hommes se rassemblent
» pour mettre en commun leurs réflexions
» et leurs lumières, il est impossible que
» leurs préjugés, leurs passions, leurs er-
» reurs, leurs intérêts locaux et person-
» nels ne s'assemblent pas avec eux. Peut-on
» attendre d'une assemblée ainsi composée
» un ouvrage parfait? Je suis même étonné
» de voir que le système établi par nous
» soit si près de la perfection; je le crois
» fait pour étonner également nos ennemis,
» qui espèrent entendre dire au premier
» jour que nos assemblées ne sont que tu-
» multe et confusion, que nos états sont sur
» le point de se désunir, et que les Amé-
» ricains ne se réuniront plus que pour se
» couper la gorge.

» Ainsi j'adhère, M. le président, à cette
» constitution, parce que je n'en attends pas
» une meilleure, et parce que je ne suis pas
» sûr qu'elle n'est pas la meilleure que nous

» puissions avoir. Je sacrifie donc mon opi-
» nion au bien général; si j'ai cru y apper-
» cevoir des défauts, je n'en ai jamais dit
» un seul mot étant chez l'étranger. Ces er-
» reurs, si elles existent, ont pris naissance
» dans ces murs : elles doivent y mourir;
» mais si quelqu'un de nous, de retour au-
» près de ses constituans, se permettoit de
» leur répéter les objections qu'il auroit cru
» devoir faire contre quelque partie de la
» constitution ; si, pour soutenir ces objec-
» tions, il cherchoit à se faire des partisans,
» peut-être que nous, de notre côté, nous
» chercherions à empêcher que ces idées ne
» fussent généralement reçues, et par-là nous
» perdrions les uns et les autres les effets et les
» avantages qui doivent naturellement résul-
» ter de notre unanimité, réelle ou apparente,
» tant pour nous-mêmes qu'aux yeux des na-
» tions étrangères. La force et l'efficacité
» d'un gouvernement, pour faire et assurer
» le bonheur du peuple, dépendent en très-
» grande partie de l'opinion ; je dis de l'opi-
» nion généralement établie, de la bonté de
» ce gouvernement, aussi-bien que de la sa-
» gesse et de l'intégrité de ceux qui gou-
» vernent ».

» J'espère donc que pour notre bien, pour » celui du peuple, pour celui de notre pos- » térité, nous nous réunirons tous de cœur » et de volonté ; que tous nos efforts ten- » dront désormais à faire chérir et respecter » cette constitution par-tout où notre in- » fluence pourra s'étendre, et qu'enfin nous » ne nous occuperons plus que des meilleurs » moyens à employer pour la bien admi- » nistrer.

» Je desire sur-tout, M. le président, que » chaque membre de l'assemblée auquel il » peut rester encore des objections à faire » contre la constitution veuille bien, en » cette occasion, douter un peu avec moi » de son infaillibilité, et, pour manifester » notre unanimité, souscrire de son nom cet » acte public. »

Alors il fit la motion d'ajouter à la fin du procès-verbal des délibérations la formule suivante :

« Fait en l'assemblée générale par le con- » sentement unanime, etc ». Et cette motion fut adoptée.

Ce discours fut le dernier qu'ait prononcé le docteur Franklin en qualité d'homme

public ; mais tant qu'il conserva la vigueur de ses facultés , ses admonitions politiques firent gémir la presse. On n'abandonne presque jamais les études et les occupations auxquelles on s'accoutuma dans sa jeunesse. Ainsi nous voyons le révérend M. John Wesley, à l'âge de 87 ans , prêcher à Bath, et faire encore tous les ans sa tournée dans le royaume ; ainsi le docteur Franklin, dans un âge presqu'aussi avancé, étoit encore journellement occupé de ses idées favorites, et rassembloit toutes les semaines dans sa maison *une société politique et philosophique*. Le poëte a dit avec raison :

> Quo semel est imbuta recens servabit odorem
> Testa diù.

CHAPITRE VI.

Avis aux émigrans. Peu de gens sont fort riches en Amérique. Neuf collèges y sont établis. Les artisans et laboureurs honorés en raison de leur utilité. La naissance y est une denrée sans valeur. Quelle espèce de gens peuvent émigrer en Amérique ? Les artisans mécaniques y sont plus à leur aise que les autres.

M. FRANKLIN ne s'est jamais distingué comme orateur. Dans les sociétés soit publiques soit privées, rarement il importuna son auditoire par de longs discours. Il avoit coutume, au contraire, de cacher soigneusement son propre sentiment et d'épier, de lire sur les figures quel étoit celui des autres.

Comme écrivain, ses productions sont en grand nombre ; mais elles ne consistent guères qu'en petites pièces sur des sujets philosophiques, politiques, économiques, la plupart relatives aux affaires actuelles. Tel est son dernier morceau intitulé : « In-

» formation à ceux qui desireroient passer » et s'établir en Amérique », dont le but est d'encourager les laboureurs et ouvriers qui voudroient émigrer en ce pays. Comme cet écrit n'est pas fort long, nous allons le transcrire en entier.

« Plusieurs particuliers d'Europe ont témoigné à l'auteur de cet avis, directement ou par lettres, le desir qu'ils avoient de se transporter et de s'établir dans notre continent. La connoissance exacte qu'il a de ces contrées lui a fait voir qu'un semblable projet n'étoit que l'effet de l'ignorance et des fausses idées que l'on se formoit de ce qu'il y avoit à espérer ici, et c'est pour prévenir cette méprise et épargner un voyage inutile et coûteux aux personnes à qui cette émigration ne convient pas, qu'il a jugé à propos de donner sur cette partie du monde des notions plus claires et plus vraies que celles qui paroissent jusqu'à ce jour s'être accréditées dans les esprits ».

» Nombre degens se sont imaginés que les habitans du nord de l'Amérique sont riches; qu'ils sont en état et dans la disposition de récompenser toute espèce d'industrie ; qu'ils sont en même-temps fort ignorans

dans toutes les sciences, et que par conséquent les étrangers qui possèdent des talens dans les belles-lettres, dans les beaux arts, etc. doivent être ici fort recherchés, et assez bien payés pour devenir riches en peu de temps; qu'il y a aussi quantité d'emplois lucratifs que les habitans du pays ne sont pas propres à remplir; que, comptant parmi eux peu de gens de famille, les étrangers qui ont de la naissance doivent être ici fort respectés et dans le cas d'obtenir sur-le-champ les meilleurs de ces emplois qui peuvent faire leur fortune; que, pour encourager les émigrations d'Europe, nos différens gouvernemens non-seulement payent les frais du transport, mais même donnent gratuitement des terres aux étrangers, des nègres pour les cultiver, des instrumens d'agriculture et des têtes de bétail. Ce sont autant de chimères, et ceux qui arriveront en Amérique sur de pareilles espérances se trouveront étrangement trompés ».

« La vérité est que, quoique le peuple de ce pays ne soit pas en général aussi pauvre que celui d'Europe, cependant il y a très-peu de gens qui dans l'ancien monde pourroient passer pour riches. Ce qu'on voit ici le

le plus généralement, c'est une heureuse médiocrité. Il y a peu de grands propriétaires de terre, peu de fermiers ; il faut que le peuple cultive lui-même ses terres, ou s'attache à quelque métier ou négoce ; très-peu sont assez riches, pour vivre oisivement de leurs rentes ou revenus, ou pour payer aussi cher qu'en Europe les ouvrages de peinture, de sculpture, d'architecture, et toutes les productions de l'art qui sont plus curieuses qu'utiles. Aussi ceux des Américains qui ont eu du talent naturel pour ces sortes d'arts ont tous quitté le pays pour l'Europe, où leur travail est plus convenablement récompensé ».

« Il est vrai que les belles-lettres et les mathématiques sont fort estimées parminous ; mais en même-temps on est ici beau coup plus instruit en ce genre qu'on ne le croit communément. Nous avons déjà neuf collèges ou universités, savoir : quatre dans la Nouvelle-Angleterre, et un dans chacune des cinq provinces appellées New-York, New-Jersey, Pensylvanie, Maryland et Virginie, lesquels sont pourvus de professeurs très-habiles, outre un grand nombre d'académies moins considérables. On y élève les

jeunes gens dans l'étude des langues et dans les connoissances nécessaires pour toutes les professions qui appartiennent à la théologie, à la jurisprudence et à la physique».

« Il est vrai que les étrangers ne sont point exclus de ces professions, et que notre population rapide leur donne partout l'espérance de pouvoir partager ces sortes d'emplois avec les habitans du pays. »

« Il y a peu d'offices civils, et pas un de superflu, comme on en voit en Europe. C'est même une règle établie dans quelques-uns de ces états, qu'aucun emploi ne soit assez lucratif pour exciter la cupidité; l'article XXXVI de la constitution de Pensylvanie est conçu en ces termes : « Comme » chaque citoyen, pour s'assurer une exis- » tence indépendante, est obligé, s'il n'a » pas un revenu suffisant, d'avoir une » profession, un métier, un commerce » ou une ferme qui le fasse subsister hor- » nêtement, il n'est ni nécessaire ni utile » d'établir des emplois lucratifs dont les » effets ordinaires sont, dans ceux qui les » possèdent ou qui y aspirent, une dé- » pendance et une servitude indignes d'hom- » mes libres, et dans la masse des citoyens,

» des querelles, des factions, la corruption
» et le désordre ; en conséquence, toutes
» les fois qu'un office, par augmentation
» de droit ou autrement, deviendra d'un
» assez grand revenu pour être ambitionné
» par beaucoup de gens, le gouvernement
» doit en diminuer les profits ».

» Ces principes étant plus ou moins établis dans tous les Etats-Unis, on voit que ce n'est pas la peine qu'un homme qui a de quoi vivre dans son pays s'expatrie dans l'espérance d'obtenir un emploi civil en Amérique ; quant aux emplois militaires, ils finissent avec la guerre au moment où les armées sont licenciées. Je conseillerois encore bien moins de venir ici sans autre recommandation que la naissance. C'est une denrée qui a sa valeur en Europe, mais qu'on ne sauroit porter à un plus mauvais marché que celui d'Amérique, où l'on ne dit jamais d'un étranger *qui est-il ?* mais *que fait-il ?* s'il exerce une profession utile, il est le bien venu, et s'il se comporte bien, il sera respecté de tous ceux qui le connoîtront ; mais s'il n'est qu'homme de qualité, et que d'après ce titre il ait besoin de vivre aux dépens du public par

quelques emplois ou salaires, il sera méprisé et négligé. Ici un laboureur, un artisan même est honoré en raison de l'utilité dont il est. Le peuple est dans l'usage de dire que Dieu lui-même est le plus grand artisan qu'il y ait dans l'univers ».

» On aime beaucoup et l'on cite souvent la remarque d'un nègre qui disoit en parlant des blancs : « Ils font du nègre un ouvrier, du cheval un ouvrier, du bœuf » un ouvrier, de tout un ouvrier, excepté » du cochon. Pour celui-là, il ne travaille » point ; il mange, il boit, il se promène, » il va dormir quand il lui plaît ; il vit » comme un gentilhomme ». Suivant cette manière de penser des Américains, chacun d'eux sauroit beaucoup plus de gré à un généalogiste qui prouveroit que ses ancêtres et alliés ont été, depuis dix générations, laboureurs, forgerons, charpentiers, tourneurs, tisserans, tanneurs, ou même cordonniers, et par conséquent des membres utiles à la société, que s'il prouvoit que ses aïeux étoient des gentilshommes, c'est-à-dire des hommes qui ne sont bons à rien qu'à vivre aux dépens du travail d'autrui (*fruges consumere nati*), jus-

qu'au moment où leur mort laisse leurs biens à dépecer, comme la carcasse du *gentilhomme cochon du nègre.* »

« A l'égard des encouragemens que les étrangers peuvent attendre du gouvernement, il n'y en a point d'autres que ceux qui dérivent des bonnes loix et de la liberté. Les étrangers sont bien venus, parce qu'il y a assez de place pour eux tous, et qu'en conséquence les anciens habitans les voient sans jalousie : les loix les protègent assez pour qu'ils n'aient pas besoin de la protection des grands, et chacun peut jouir en sûreté des fruits de son industrie ; mais quiconque n'apporte pas de fortune avec soi doit travailler et se rendre industrieux pour vivre. Un ou deux ans de résidence lui donnent tous les droits du citoyen ; mais il n'arrive pas à présent, quoiqu'on puisse l'avoir fait anciennement, que le gouvernement paie les étrangers pour devenir colons, en faisant les frais de leur voyage et leur donnant des terres, des ustensiles, des nègres, des bestiaux et autres avances de toute espèce. En un mot, l'Amérique est une terre de travail, et nullement ce que

les Anglois appellent Lubberland (le séjour de la paresse), et les François un pays de Cocagne, où, dit-on, les rues sont pavées de pains à moitié becquetés, et les maisons couvertes de gâteaux, et où les oiseaux volent tout rôtis en criant : « Venez nous manger ».

« Quelle est donc l'espèce de gens pour qui un établissement en Amérique soit un parti convenable ? Quels sont les avantages qu'ils peuvent raisonnablement espérer ? C'est ce que je vais expliquer. »

« La terre est à bon marché dans le continent à cause de nos forêts qui sont inhabitées, et qui de long-temps ne seront peuplées, en sorte qu'une centaine d'acres de sol fertile et couvert de bois, dans beaucoup d'endroits auprès des frontières, ne coûte pas plus de huit ou dix guinées ; ainsi des jeunes gens laborieux et actifs, qui counoîtront bien la valeur des terres, l'éducation des bestiaux, deux choses qui sont à peu-près les mêmes ici qu'en Europe, peuvent aisément s'établir parmi nous. Quelques épargnes prises sur la *bonne monnoie* qu'ils reçoivent en travaillant d'abord pour autrui, les mettent en état d'ache-

ter du terrein et de commencer leur plantation, assistés de la bonne volonté de leurs voisins et d'un peu de crédit. Beaucoup de pauvres Anglois, Irlandois, Ecossois et Allemands sont devenus, par ce moyen, en peu d'années, de riches fermiers, au lieu que dans leur pays, où toutes les terres sont bien peuplées, et où le travail journalier est à bas prix, ils n'auroient jamais pu sortir de la chétive condition où ils étoient nés. »

« La salubrité de l'air et du climat, l'abondance des bonnes denrées, la certitude de subsister par la culture de la terre, qui encourage à se marier de bonne heure, accroissent rapidement en Amérique la population qui, déjà féconde par elle-même, augmente encore tous les jours par l'adoption des étrangers : delà vient que l'on y a continuellement besoin d'un plus grand nombre d'artisans de toutes espèces nécessaires et utiles, pour bâtir des maisons aux cultivateurs, et leur faire les meubles et les outils les plus grossiers qui ne peuvent pas être facilement tirés d'Europe. Un ouvrier passable en ce genre est sûr de trouver de l'emploi et d'être bien payé, d'autant plus qu'il ne faut point ici de maîtrise, et qu'il

n'y a aucune loi prohibitive qui empêche les étrangers d'exercer le métier qu'ils savent. S'ils sont pauvres, ils commencent par s'engager pour quelques années ou travailler à la journée ; et s'ils sont sobres, industrieux, frugals, ils deviennent bientôt maîtres, se mettent dans leur ménage, se marient, ont des enfans et deviennent de respectables citoyens. Aussi les personnes d'une fortune médiocre qui, ayant beaucoup d'enfans, desirent de les élever dans le travail et de laisser un état assuré à leur postérité, trouvent en Amérique des facilités qu'on n'a pas en Europe. »

« L'on peut ici, sans rien perdre dans l'opinion, apprendre et exercer toute sorte de métiers, et même plus on est habile, plus on est respecté. De très-minces capitaux placés en fond de terre, qui de jour en jour augmentent de valeur à mesure que la population s'accroît, offrent la perspective assurée d'une ample fortune à laisser à ses enfans. Celui qui écrit cet avis a vu plus d'une fois des possessions considérables achetées pour environ cent quarante livres par centaine d'acres, dans des terreins qui étoient alors frontières de Pensylvanie, se

vendre au bout de vingt ans environ quarante livres l'acre, lorsque nos établissemens se sont étendus plus loin. L'acre d'Amérique est le même que celui d'Angleterre ou de Normandie. »

« Ceux qui voudront connoître les gouvernemens de l'Amérique feront bien de lire les constitutions de chacun des états-unis, et les articles de la confédération qui les lient tous ensemble par un même intérêt, sous la direction d'une assemblée appellée congrès. Ces constitutions ont été imprimées en Amérique, par ordre du congrès ; on en a fait deux éditions à Londres, et on en a publié dernièrement à Paris une bonne traduction françoise ».

« Ces dernières années, plusieurs souverains d'Europe, considérant l'avantage qu'il y auroit pour eux à naturaliser dans leurs états toutes sortes de productions et de manufactures, de manière à en diminuer l'importation, ou à la rendre inutile, ont entrepris d'attirer chez eux, par des appointemens considérables, des privilèges et autres encouragemens, les artisans étrangers. Bien des gens qui se prétendent habiles dans le travail des grosses manufactures, et qui,

croyant que l'Amérique doit en avoir besoin, et que le congrès doit être disposé à imiter les princes dont je viens de parler, ont proposé de venir ici sous la condition que leur passage seroit payé, qu'on leur donneroit des terres, qu'on leur assigneroit des gages, qu'on leur accorderoit des privilèges exclusifs pour un temps marqué ».

« Ces gens-là n'ont qu'à lire les articles de la confédération, ils verront que le congrès n'a ni pouvoir ni argent pour des projets de cette espèce, et que si l'on donne quelque encouragement de cette nature, il ne vient jamais que de la disposition particulière de quelqu'un des états-unis. Cela même n'a guères eu lieu, et a très-rarement réussi. Le pays n'étant pas encore formé pour ces sortes d'établissemens, on ne pourroit pas donner les encouragemens nécessaires aux particuliers pour élever des manufactures, à cause de la cherté de la main-d'œuvre et de la difficulté de retenir des ouvriers, chacun d'eux desirant de devenir maître, et la facilité d'avoir des terres à vil prix les engageant à quitter leurs métiers pour l'agriculture ».

« Si quelques manufactures ont prospéré, c'étoient celles qui demandent peu de bras,

et dont le travail se fait en partie avec des machines. Les marchandises qui sont d'un gros poids et de peu de valeur ne pouvant pas payer les frais du transport, on trouve mieux son compte à les manufacturer dans le pays qu'à les faire venir de loin, et partout où il y aura un nombre suffisant d'acheteurs, la vente en sera avantageuse».

«Les fermes en Amérique produisent beaucoup de laine et de lin ; mais rien n'en est exporté ; tout est travaillé sur les lieux, et employé dans la maison. On a essayé dans quelques provinces de faire de grandes provisions de laine et de lin, dans le dessein d'employer beaucoup d'ouvriers et de faire de grands magasins de marchandises : on y a entièrement échoué, parce que les étoffes de cette espèce coûtoient moins cher en venant d'Europe. Lorsqu'on a sollicité le gouvernement de venir au secours de ces entreprises, soit en donnant de l'argent, soit en imposant des droits sur l'importation des mêmes marchandises, cette demande a été rejettée d'après ce principe, que si le pays est en état d'avoir de pareils établissemens, ils seront avantageux aux particuliers qui s'en chargeront, et que s'il

ne l'est pas, c'est une folie de vouloir forcer la nature ».

« Les grandes manufactures demandent un grand nombre de journaliers pauvres qui travaillent à bon marché. Ces pauvres se peuvent trouver en Europe, mais non pas en Amérique, du moins jusqu'à l'époque où, toutes les terres étant exploitées et cultivées, la partie du peuple qui ne pourra pas être employée à l'agriculture aura besoin d'un autre travail ».

« Les manufactures de soie, ajoute-t-on, sont comme naturelles à la France, et celles de draps à l'Angleterre. Pourquoi ? parce que le sol produit en quantité la matière première ; mais si la France veut avoir des manufactures de draps, comme elle en a de soie, et si l'Angleterre en veut avoir de soie, comme elle en a de draps, c'est une opération contre nature, qu'il faut soutenir par des prohibitions réciproques et des droits exorbitans sur l'importation respective, ce qui donne en effet aux ouvriers le moyen d'exiger un plus haut prix du consommateur; mais ce qui ne les rend ni plus riches ni plus heureux, parce qu'alors ils boivent davantage et travaillent moins ».

« Voilà les raisons qui font refuser ici toute espèce d'encouragement à de semblables projets. Aussi le peuple n'est rançonné ni par les commerçans ni par les artisans. Si le commerçant veut vendre trop cher des souliers apportés d'Europe, on va en acheter chez celui qui en fait, et si ce cordonnier met son ouvrage à trop haut prix, on va chez le commerçant; de manière que les deux professions se contiennent l'une l'autre dans de justes bornes. Il est pourtant vrai que le cordonnier d'Amérique, tout compte fait, retire beaucoup plus de son travail que le cordonnier d'Europe, parce qu'il peut ajouter au prix de sa marchandise une somme à-peu-près égale aux frais de commission, de fret, de risque ou d'assurance, etc., nécessairement portés en compte par le commerçant. Il en est de même de tous les arts méchaniques. Ceux qui les exercent sont ici généralement beaucoup plus à leur aise qu'en Europe, et peuvent amasser du bien pour leur vieillesse et pour leurs enfans, en proportion de leur économie. C'est donc particulièrement à cette classe d'hommes qu'il convient de se fixer en Amérique ».

« Chez les nations depuis long-temps éta-

blies en Europe, arts, métiers, professions, fermes, tout est si rempli que le pauvre a bien de la peine à placer ses enfans de manière qu'ils puissent gagner ou même apprendre à gagner honnêtement leur vie. Les artisans, qui craignent d'avoir des rivaux dans leur état, ne veulent recevoir des apprentifs qu'en exigeant une pension, des frais d'entretien et autres dépenses auxquelles les parens ne sauroient subvenir. Il arrive donc que les jeunes gens sont entraînés dans l'ignorance de tous les arts utiles, et forcés, pour subsiter, de se faire soldats, valets, ou voleurs ».

« En Amérique, la population rapide des habitans ôte aux artisans cette crainte d'avoir des rivaux : ils reçoivent volontiers des apprentifs, dans l'espérance de profiter de leur travail pendant l'espace du temps stipulé, après qu'ils auront appris leur métier. C'est un moyen très-facile pour les pauvres familles de faire instruire leurs enfans ; car les artisans desirent tellement d'avoir des apprentifs, que beaucoup d'entr'eux vont jusqu'à donner de l'argent aux parens, pour avoir des garçons, depuis dix jusqu'à quinze ans, qu'ils engagent en qualité d'apprentifs

jusqu'à vingt-un. Beaucoup de pauvres gens, à leur arrivée dans ce pays, ont par ce moyen trouvé tout de suite assez d'argent pour acheter une terre qui a suffi à leur établissement et à la subsitance de leur famille ».

« Ces contrats d'apprentissage se font devant le magistrat, qui règle les clauses suivant la raison et l'équité ; et comme on a en vue de donner à l'état un citoyen utile, le maître s'engage par un brevet, et promet que pendant tout le temps convenu, non-seulement l'apprentif sera nourri, vêtu, blanchi, logé convenablement, et qu'à l'expiration du bail on lui donnera un trousseau tout neuf, mais encore qu'on l'instruira complettement dans le métier de son maître, ou dans quelqu'autre, et qu'on lui apprendra à lire, à écrire et à compter, afin qu'il puisse dans la suite gagner sa vie, et devenir à son tour maître et père de famille. On donne à l'apprentif ou à ses parens une copie de ce brevet, et le magistrat en tient le registre, afin qu'on puisse y avoir recours, dans le cas où le maître ne rempliroit pas ses engagemens dans tous les points ».

« Le desir qu'ont les maîtres d'employer

beaucoup de mains à travailler pour eux les dispose à payer les frais de passage pour des personnes de l'un et de l'autre sexe qui, en arrivant, se mettent à leur service pour un, deux, trois ou quatre ans; ceux qui savent déjà un métier, s'engagent pour un temps plus court en proportion de leur habileté et des services qu'ils peuvent rendre; ceux qui n'en savent point s'engagent pour un temps plus long, en considération de l'avantage qu'ils trouvent à apprendre un métier, ce que l'indigence ne leur auroit pas permis dans leur patrie ».

«La médiocrité des fortunes, qui est presque générale en Amérique, oblige tout le monde de faire quelque chose pour subsister. Les vices qui naissent de l'oisiveté sont en grande partie prévenus; le travail et l'emploi du temps sont, dans la nation, les gardiens de la morale et de la vertu. La jeunesse y trouve rarement de mauvais exemples, ce qui doit être pour les parens une réflexion bien consolante. Ajoutez à cela que la religion, quelque nom qu'elle porte, est non-seulement tolérée, mais respectée et pratiquée. L'athéisme est inconnu; l'incrédulité est rare et secrette. Des personnes sont par-

venues

venues à un grand âge sans que leur piété ait été blessée par la vue d'un athée ou d'un incrédule. Il semble que l'Être-Suprême ait voulu faire voir, par les faveurs qu'il a répandues sur cette contrée, combien la tolérance universelle et la fraternité qui règne entre toutes les sectes sont un présent agréable à ses yeux ».

CHAPITRE VII.

Réfutation de l'écrit de Franklin. Les emplois civils et militaires fort rares en Amérique. La fripponnerie fort en usage en ce pays. Condition malheureuse des planteurs, et difficultés de l'établissement. Le GROG *, boisson pernicieuse et fort usitée en Amérique.*

POUR prévenir les pernicieux effets que pourroit avoir cet écrit, nous croyons nécessaire d'opposer un antidote aux instructions émigratives du docteur. Je vais donc les examiner brièvement et avec impartialité, et produire les autorités de plusieurs écrivains respectables, par lesquelles on verra que les citoyens d'Amérique ne sont pas, en général, plus heureux que ceux qui vivent sous la bénigne influence de la constitution britannique. (1)

(1) Dans les circonstances actuelles, cette dissertation peut servir aussi à désabuser quelques François qui seroient tentés d'émigrer.

« Tout homme, dit le docteur, qui a les » moyens de vivre dans son pays ne doit » point s'expatrier dans l'espérance d'obtenir en Amérique quelqu'emploi civil qui » lui soit profitable. Quant aux emplois » militaires, il n'y en a point lorsque la » guerre est finie et que les armées sont licenciées. »

Nous sommes sur ce point parfaitement de l'avis du docteur. Fort peu d'emplois civils méritent en Amérique l'attention d'un homme doué de quelque talent ; et dès long-temps avant la paix leurs emplois militaires ne donnoient à ceux qui les occupoient ni honneur ni réputation.

« Les encouragemens que le gouvernement » offre aux étrangers sont uniquement ceux » qui dérivent des bonnes loix et de la liberté. »

Est-il quelque sujet de la Grande-Bretagne qui puisse imaginer que ces états naissans soient capables de faire de meilleures loix que celles qui existent dans leur patrie? On peut affirmer, sans crainte d'être démenti, qu'on n'y trouve point une plus grande sûreté, soit pour la vie, soit pour la liberté, soit pour les propriétés, que dans la Grande-

Bretagne. On peut se fier à un acte du parlement britannique, relativement à toute espèce de propriété. Mais les Américains peuvent-ils encore avoir quelque confiance en un acte de quelqu'un de leurs états, relativement aux diverses émissions de leur papier monnoie ? -- L'expérience prouve le contraire. -- Leurs législatures ont frustré tout le monde. « Il n'en est pas une qui ait » fait le bien, pas une seule ». Même depuis la paix elles ont établi l'iniquité pour loi ; elles se sont écartées des principes de la droiture et de la justice, en faisant des loix par lesquelles les contrats privés ont été violés, les créanciers trompés, et des milliers même de leurs propres soldats, après avoir souffert dans la guerre le froid, la nudité et la faim, frustrés de leurs salaires.

On assure, et tout le monde s'en plaint, que de toutes les dettes contractées par le peuple de ces états, il en est rarement une seule qui soit ponctuellement acquittée, mais qu'on y emploie des artifices de toute espèce pour en différer le paiement et finalement pour l'éluder. Comment songer sans frémir que les loix et la justice d'un pays peuvent, je ne dis pas tolérer,

mais conniver en quelque sorte à la fraude et à la fripponnerie ? Et l'on peut dire qu'aucun peuple n'a fait dans aucune science de plus rapides progrès que n'en ont fait les Américains dans celle de tromper, pendant le court espace de ces six dernières années. Cette licence excessive, quand même elle n'auroit aucune influence nuisible sur leurs vues pour l'avenir, produit dès-à-présent et produira toujours une foule d'effets désastreux. Elle ruine les ouvriers, enveloppe les marchands dans d'innombrables difficultés, et porte la perplexité et le découragement dans l'ame de l'honnête cultivateur. Les fripons sont le fléau de la société, et sur-tout de leurs voisins ; il s'en trouve dans toute l'étendue des états-unis un si grand nombre qu'on est dans la constante nécessité d'y soupçonner tout le monde ; et ce mauvais exemple, lucratif en apparence, fait déjà une impression effrayante sur la génération naissante. Par les menées de tous ces coquins un honnête homme devient bientôt la proie des gens de loi, et c'est tomber de *Carybde* en *Sylla*. Si ce fatal attachement à des principes dépravés continue en Amérique, il tend directement à

corrompre jusqu'à la nouvelle législature fédérale et à la rendre frauduleuse comme les législatures d'états, dont la négligence dans la distribution de la justice a mérité l'horreur universelle.

« Quelles sont donc les personnes, con-
» tinue le docteur, auxquelles l'émigration
» en Amérique peut être avatageuse, et quels
» sont les avantages qu'elles peuvent raison-
» nablement en espérer ? De jeunes gens la-
» borieux et actifs, entendant la culture du
» bled et l'éducation du bétail, qui sont
» à-peu-près les mêmes en ce pays qu'en
» Europe, peuvent aisément s'y établir ;
» quelques épargnes, prises sur la bonne
» monnoie qu'ils reçoivent, tandis qu'ils tra-
» vaillent pour les autres, les mettent en état
» d'acheter de la terre et de commencer leur
» plantation, en quoi ils sont encore aidés
» par la bienveillance de leurs voisins et par
» quelque crédit qu'ils obtiennent. »

Cette peinture de la facilité avec laquelle des jeunes gens robustes peuvent s'établir dans des fermes et plantations est beaucoup plus flatteuse que vraie. Il faut considérer que les terres en Amérique sont, depuis nombre d'années, prises et occupées jusqu'à

une très-grande distance des côtes. Il est aisé d'appercevoir que dans les parties cultivées le seul moyen de se procurer des fermes ou plantations est de les acheter, et quelques-unes dix guinées l'acre. Si l'émigrant se jette derrière toutes ces terres cultivées, alors n'ayant aucun marché dans l'espace de cinq ou six cents lieues à la ronde, avant qu'ils soit parvenu à abattre les arbres du désert et à rendre sa terre propre au labourage, quelles difficultés n'aura-t-il pas eues à surmonter ? Quels voisins y trouvera-t-il ? -- Je vais l'en instruire. -- Quelques misérables banqueroutiers, qui se sont sauvés des parties cultivées de la contrée pour se soustraire aux atteintes de leurs créanciers ; d'autres, qui se sont échappés des mains de la justice ; et d'autres, dont les terreins se trouvant usés sur le bord des côtes, se sont retirés dans ces déserts et y vivent dans la paresse, à-peu-près comme les Indiens, de la chasse, de la pêche et d'un petit champ labouré. La plupart de ces hommes sont totalement dénués d'argent et de toutes les commodités de la vie. Ils vont couverts de haillons ; ils vivent sous des huttes, dans la misère et la mal-propreté. Toutes ces pers-

pectives d'*argent* mis de côté pour commencer l'établissement, de bienveillance des voisins et d'un peu de crédit, sont agréables et riantes ; mais dans un pays où l'argent est plus rare que dans tout autre pays du monde, on peut imaginer s'il est si aisé de s'en procurer. Il est plus difficile encore d'obtenir du crédit : la confiance est détruite en cette contrée ; les distinctions d'ami et d'ennemi du roi, de fédéraliste et d'antifédéraliste ont pris sa place. La dernière guerre et la difficulté des temps ont répandu l'amertume dans les esprits, et les voisins n'existent plus les uns pour les autres. On ne trouve plus que défiance et inimitié où l'on voyoit régner autrefois la bienveillance et l'hospitalité. Quant à la *bonne monnoie*, elle est presque inconnue en Amérique ; les guinées et autres pièces d'or sont toutes au-dessous du poids, rognées et travaillées, en sorte qu'en recevant une somme d'argent on est exposé à se voir trompé si l'on n'y apporte la plus grande attention.

Mais peut-être que le docteur appelle *bonne monnoie* les nombreuses espèces de *papier-monnoie* courant par toute l'Amérique. Des milliers de familles contrediroient

en cela M. Franklin ; c'est donc, à mon avis, de la manière suivante qu'on doit lire ses instructions. « De jeunes hommes robustes qui se sentiront capables d'endurer les extrêmes de la chaleur et du froid, et qui voudront se bannir des endroits civilisés et des cités populeuses pour aller habiter des bois et des montagnes désertes, parmi des vagabonds et des brigands aussi sauvages que des Indiens, peuvent émigrer en Amérique. -- De pauvres artisans, accoutumés à des travaux agréables et utiles, qui seront jaloux de fournir à ces cultivateurs de terre les instrumens grossiers qu'ils ne peuvent faire venir d'Europe assez promptement, peuvent émigrer à cette terre de promission où il leur faudra être bien industrieux, bien fertiles en ressources pour vivre. »

» Mais nous pouvons, continue le doc» teur, assurer que toutes personnes jouis» sant d'une médiocre fortune, chargées » d'un grand nombre d'enfans, et desirant » de les élever dans le travail et de laisser » un état assuré à leur postérité, trouvent » en Amérique des facilités qu'on n'a pas » Europe ».

Cette assertion mérite quelque attention. Car il pourroit arriver que, sur la foi du docteur, quelques familles jouissant d'une fortune médiocre se vissent ruinées de fond en comble. Premièrement, le passage, sur-tout pour une famille entière, est très-dispendieux, sans parler des embarras et des dangers de la traversée. Ainsi leur voyage en Amérique et le transport jusqu'aux frontières des établissemens (car des personnes d'une fortune médiocre ne peuvent acheter des terres ailleurs) auront déjà sinon épuisé, du moins beaucoup diminué leur trésor. En arrivant ils sont obligés de construire une hutte pour se loger, et commencer déjà à défricher leur terre. Tout le temps qu'ils sont occupés à ce travail, il leur faut acheter fort cher toutes leurs provisions. Si quelqu'un de leur famille vient à tomber malade, ce qui arrive fréquemment sous un climat nouveau, quels embarras ! quelle détresse ! Il y a cent contre un à parier qu'il leur sera impossible de se procurer un médecin. Et quels sont les talens utiles qu'on peut donner à des enfans dans ces contrées désertes ? Ils n'ont et ne peuvent avoir d'autre exercice,

d'autre occupation que la chasse. On les voit ainsi chasser et courir presque nuds dans les bois de la Virginie et de la Caroline septentrionale.

Toute l'industrie américaine est confinée dans les gouvernemens de la nouvelle Angleterre. A mesure qu'on avance de là vers le sud, on s'apperçoit qu'elle va toujours en diminuant. De plus, il n'est aucun pays sur la terre où les blancs boivent plus de liqueurs spiritueuses qu'en Amérique. Au lieu du cidre et de la biere, boissons salutaires, ils font usage de *Grog*, qui est un mélange de rhum et d'eau. Un ouvrier ou un laboureur accoutumés à cette liqueur brûlante, après en avoir bu un verre, est bientôt obligé d'en boire un autre. Ainsi il en contracte l'habitude, et à mesure que cette habitude se fortifie dans un homme, son industrie se perd. Il devient à la fin tout-à-fait énervé, et pour toujours livré au rhum. J'ai vu des milliers de malheureux réduits, par l'usage de cette pernicieuse liqueur, à l'état le plus affreux de marasme et d'éthysie, et des milliers périssent tous les ans par la même cause. Il arrive de là que les ouvriers amé-

ricains sont en général fort indolens ; et durant la guerre j'ai souvent entendu des maîtres d'attelier desirer de pouvoir faire venir des ouvriers européens qui sont, au moins en arrivant, bien plus actifs et plus industrieux.

Je vais maintenant appuyer ces observations de quelques autorités américaines. Un ouvrage intitulé : « remarques d'un citoyen de Philadelphie sur le progrès de la population, agriculture, mœurs et gouvernement de Pensylvanie, dans une lettre à son ami en Angleterre », nous donnera une idée claire de la formation des établissemens dans cet état, qui est réputé le premier et le plus heureux de toute l'Amérique.

CHAPITRE VIII.

Trois espèces de premiers-planteurs. Le premier vit fort malheureux. Le second fait mal ses affaires. Le troisième meurt avant d'avoir achevé sa maison. Description poétique de la Caroline. Cinquante émigrans morts en une semaine. Les bons exemples pour la jeunesse sont rares en Amérique. Le déisme y est en vigueur. Quelques foiblesses attribuées au philosophe. Combat entre deux femmes. Des pommes d'or sur un fond d'argent. Maladie, mort et épitaphe de M. Franklin.

L'HOMME qui va s'établir dans les bois est le plus généralement celui qui a survécu à son crédit ou à sa fortune dans les parties cultivées de l'état. Le temps le plus propre à la migration est le mois d'avril. Arrivé là, son premier soin est de bâtir une petite cabane de grosses branches pour lui et sa famille. Le plancher de

cette cabane est de terre, et le toît de petites planches. Il reçoit le jour à travers la porte, ou quelquefois par une petite fenêtre couverte de papier huilé. Il éleve ensuite près de sa cabane un autre bâtiment plus grossièrement construit, pour mettre une vache et deux chevaux. Cet ouvrage étant fini, il travaille à faire mourir les arbres dans l'espace de quelques acres autour de sa cabane ; ce qui se fait en creusant en cercle autour de l'arbre, à deux ou trois pieds de profondeur. Alors il laboure ce terrein et y sème du bled des Indes. La saison pour le semer est vers le 20 mai. Dans les terres neuves ce grain croît généralement sans beaucoup de culture, et produit au mois d'octobre suivant entre 40 et 50 boisseaux par acre. Dès le premier septembre il fournit au premier-planteur et à sa famille une nourriture abondante, étant alors dans sa verdeur. Pendant l'été, ils ont vécu de poisson et de gibier, et d'une petite quantité de grains qu'ils avoient eu soin d'apporter. Les vaches et les chevaux ont mangé des herbes sauvages, ou les rejettons succulens des arbres.

Pendant la première année, ce pre-

mier-planteur a beaucoup à souffrir de la faim, du froid, et de beaucoup d'autres causes accidentelles ; mais il se plaint rarement, et rarement il y succombe. Vivant dans le voisinage des Indiens, sa manière de vivre prend bientôt une forte teinte de la leur. Ses exercices sont violens, tant qu'ils durent ; mais il a de longs intervalles de repos. Tous ses plaisirs sont la chasse et la pêche. Dans sa cabane il mange, boit et dort dans l'ordure et les haillons. Dans son commerce avec les autres hommes, il employe tout l'artifice qui caractérise les Indiens de notre pays. Il passe dans cette situation deux ou trois ans. Mais à mesure que la population s'accroît autour de lui, son habitation commence à lui déplaire. Anciennement il laissoit aller ses bestiaux paître au loin sans soin et sans contrainte ; à présent ses voisins lui signifient de les tenir enfermés dans des palissades. Anciennement il nourrissoit sa famille d'animaux sauvages ; à présent il n'a plus à sa disposition que des animaux domestiques, encore faut-il qu'il se donne la peine de les élever. Il se révolte sur-tout contre les loix, et ne peut se résoudre à se

départir d'un seul de ses droits naturels en considération de tous les bienfaits qu'il reçoit du gouvernement. Ainsi il abandonne son petit établissement, et cherche une autre retraite dans les bois, où il se soumet de nouveau à toutes les peines dont nous venons de faire l'énumération. Il y a des exemples d'hommes qui ont ainsi déménagé jusqu'à quatre fois, avançant toujours vers les parties les plus reculées de l'état. On a remarqué que les déménagemens sont plus fréquens dans ces cantons toutes les fois qu'il y vient quelques prédicateurs de l'évangile, dont ils trouvent, sans doute, les préceptes trop opposés à leur manière licencieuse de vivre. Si le planteur est propriétaire du coin de terre qu'il a commencé à cultiver, il le revend, et toujours avec un profit considérable, à son successeur ; mais s'il n'étoit, comme il arrive souvent, que le fermier de quelque riche habitant, il laisse ordinairement la ferme endettée. Cependant comme il y laisse toujours une certaine quantité d'objets qu'il ne peut emporter avec lui, il arrive presque toujours qu'une seconde espèce de planteurs s'accommode de l'habitation.

Cet

Cet autre planteur est ordinairement un homme qui jouit de quelque propriété ; il paie en entrant dans sa plantation, consistant en trois ou quatre cents acres, le tiers ou le quart de la valeur, et le reste à termes. Le premier soin de celui-ci est d'ajouter à la cabane une maison faite de morceaux de bois coupés ; et comme les scies font partie essentielle de l'établissement, les planchers de celle-ci sont en planches et les toîts en morceaux de chêne grossièrement fendu. Ces maisons ont ordinairement un rez-de-chaussée et un premier étage de deux pièces chacun ; au-dessous est une cave dont les murs sont de pierre. La cabane sert alors de cuisine à la maison ; ces préparatifs achevés, le nouveau planteur s'occupe à nettoyer un peu son pré. Il y plante un verger de deux ou trois cents pommiers, il aggrandit son étable, et dans le cours d'une année ou deux il bâtit une longue grange dont le toît est ordinairement en chaume de seigle ; ensuite il étend sa terre labourable, et au lieu du bled des Indes il y sème du froment et du seigle. On ne cultive guères ce dernier que pour en faire des distillations ».

Cette espèce de planteur ne retire pas à beaucoup près de la terre tout le produit qu'on pourroit en retirer; son champ mal labouré ne lui donne qu'une très-modique récolte. Il arrive souvent que ses bestiaux, rompant les barricades peu solides de leur parc, vont ravager son champ et détruisent ses espérances de l'année; ses chevaux ne font que la moitié du travail qu'ils pourroient faire s'ils étoient bien nourris, et son bétail, faute de provisions suffisantes, meurt souvent au printemps dans l'attente de l'herbe nouvelle. Dans sa maison comme dans sa ferme, tout annonce le découragement du maître; les vîtres de ses fenêtres sont cassées et les trous bouchés avec de vieux chapeaux ou des oreillers. Ce planteur ne veut guères entendre parler de religion ni des devoirs du citoyen, il refuse de contribuer a l'entretien de son église, et rempli de hautes idées de liberté, il n'est jamais disposé à payer sa quote part de la dette contractée par son établissement; de plus il aime beaucoup la compagnie, boit des liqueurs spiritueuses, souvent jusqu'à l'excès, et perd chaque semaine deux ou trois

jours à aller parler politique dans des assemblées de ses égaux. Ainsi il contracte des dettes qui, dans l'espace d'un petit nombre d'années, l'obligent, s'il ne peut les acquitter avec un papier-monnoie décrédité, à vendre sa plantation au planteur de la troisième et dernière classe.

Celui-ci est ordinairement un homme aisé et jouissant d'une bonne réputation ; c'est quelquefois le fils d'un riche cultivateur d'une des parties anciennes et intérieures de l'état. Son premier soin est de convertir en prairie toute la partie de son terrein sur laquelle il peut amener l'eau ; et cette partie est ordinairement la plus fertile de sa plantation. Bientôt il bâtit une grange en pierre dont une partie sert d'étable ; ce bâtiment a quelquefois cent pieds de long sur quarante de large ; les murs en sont épais, afin qu'en hiver le froid y pénètre plus difficilement : car nos cultivateurs ont fait la remarque que leurs chevaux et bestiaux mangent beaucoup moins quand ils ont chaud que lorsqu'ils sont exposés au froid. Cette méthode lui épargne aussi du bois ; pendant l'hiver il se réchauffe lui-même dans son étable. Il répare

les palissades de son parc, en sorte que son champ de labeur n'ait rien à craindre de l'invasion de ses bestiaux ; alors il augmente le nombre des articles de sa culture. Ne se bornant pas à planter du bled, froment ou seigle, il fait d'un acre ou deux de son terrein un jardin dans lequel il plante des choux et des patates. Les parties nouvellement defrichées lui produisent des navets en quantité ; le printemps lui fournissant une suffisante quantité d'eau, il bâtit une laiterie et bonifie son verger : ses fils travaillent à son côté toute l'année, et sa femme et ses filles laissent là leurs rouets à filer et le soin de la laiterie pour partager avec lui les travaux de la moisson. Le dernier objet de son industrie est de se bâtir une maison ; cette affaire est quelquefois celle de sa vie entière, et souvent il lègue à son fils ou à tout autre héritier le soin de l'achever. De-là on dit en commun proverbe parmi les cultivateurs : qu'un fils doit toujours commencer par où son père a fini, c'est-à-dire se construire une maison commode et assortie à la valeur de la plantation, etc.

A tous ces détails, dit l'auteur, j'ajou-

terai seulement que les émigrans de la Pensylvanie se portent toujours vers le Sud. Le sol et le climat des parties occidentales de la Virginie, des deux Carolines et de la Georgie offrent aux cultivateurs paresseux une vie plus aisée que le sol moins libéral, quoique plus durable, de la Pensylvanie. Ici notre terrein pour être fertile veut être labouré a fond et à plusieurs reprises; là il suffit de gratter la terre une fois ou deux pour en tirer une récolte passablement abondante. En Pensylvanie, les laboureurs sont obligés, par la longueur et la froidure des hivers, de donner à la nourriture de leurs bestiaux une grande part de leur labeur; dans les parties méridionales les animaux trouvent, pendant la plus grande partie de l'hiver une pâture suffisante dans les champs et les bois. C'est pour cela que la plupart des habitans des parties occidentales de ces contrées sont originaires de Pensylvanie. Durant la dernière guerre la milice de la comté d'Orange, dans la Caroline septentrionale, fut enrôlée: il s'y trouvoit 3500 hommes qui tous avoient émigré de la Pensylvanie.

Vous voyez, d'après ces récits, que la

Pensylvanie est le grand port où viennent débarquer tous les émigrans Européens, et qu'après avoir fait à leur égard l'office d'un tamis, en retenant ceux qui possèdent quelque vertu ou quelque industrie, elle laisse passer tout le reste dans les autres états qui sont plus favorables à leur indolence et à leurs vices.

Examinons maintenant quel sort attend un Européen émigrant dans les deux Carolines, et l'on verra que les souffrances et les inconvéniens provenant du climat l'emportent de beaucoup sur les avantages qu'il pourroit espérer d'y rencontrer. Le docteur Ladd, poëte américain, décrit de la manière suivante la Caroline méridionale au mois de juillet.

« Mais voici qu'environnée d'une clarté
» divine, la belle Caroline s'élève à nos
» yeux. Ici le soleil lance de son disque en-
» flammé un faisceau de rayons que l'œil
» ne peut soutenir ; foible et sans couleur
» dans les contrées du nord, ici sa brûlante
» lumière pénètre et dilate les ruisseaux.
» Ici s'élèvent, du sein des lacs croupissans,
» d'épaisses vapeurs qui se forment en

» nuages onduleux et noircissent l'atmos-
» phère. Sur ces brouillards terribles est
» assise la mort aux aîles noires, et tel est,
» malheureuse contrée, la source de tes ca-
» lamités. Quand les rayons tombent ver-
» ticalement, enveloppant la tête des mon-
» tagnes et répandant le venin pestilentiel
» de la rouge canicule, alors on voit fumer
» leurs sommets, car les brouillards qui
» s'élèvent du fonds des marais enva-
» hissent les plus hautes terres. Malheur à
» celui qui ne peut à cette heure désastreuse
» éviter leur mortelle influence.

» Mais, dites-moi, célestes Muses, quel
» fut le téméraire qui osa le premier diriger
» sa route à travers l'épaisse vapeur de
» ces marais ! -- Arrête, jeune insensé !
» cet air est empoisonné ; l'être vivant ne
» peut le respirer impunément. Arrête,
» tandis que des fibres robustes unissent
» toutes les parties de ton corps, et que la
» santé vermeille brille encore sur ton aima-
» ble visage ; arrête, avant que Phobera (1)
» ait fait couler dans tes veines ses germes

(1) Avant-courière des maladies.

» mortifères. Apprends, jeune homme, que » ces marais recèlent des miasmes envenimés. S'ils atteignent ton généreux sang, » adieu santé, adieu ton bonheur sur la » terre.

» De-là naissent l'impitoyable fièvre tierce, » fléau de la Caroline, et tout l'essaim farouche des maladies, qu'accompagnent l'horreur au teint livide, l'angoisse aveugle et » les vertiges, troupe infernale ; cesse, te » dis-je, de respirer cet air impur : la mort » est dans le zéphyr. »

Je puis certifier que cette description n'est nullement exagérée. Le climat est en effet terrible. Au mois d'août 1785 j'étois à Charlestown ; l'air étoit alors extrêmement chaud, car le thermomètre de Farenheit étoit à 105 degrés. Dans cette dangereuse saison, le vaisseau LE GEORGE, capitaine W. Miskelly, venant de Belfast en dix semaines, arriva avec 227 passagers. Comme tous ces hommes n'avoient jamais respiré un air aussi brûlant, la plupart tombèrent malades, et dans l'espace d'une seule semaine cinquante de ces malheureux émigrans furent portés en terre. Un de ces passagers

fut tellement effrayé de cet événement qu'il repartit aussi-tôt de Charlestown, sur un vaisseau destiné pour Philadelphie, d'où il se rendit à son pays natal, sans montrer le moindre desir de voir ou de connoître autrement le continent Américain.

On ne connoît pas assez combien les provinces méridionales de l'Amérique ont été anciennement fatales aux Européens. Des milliers d'hommes y ont émigré tous les ans. La plupart y sont morts et ont été oubliés. Dans l'espace de ces trente dernières années il est parti pour ce pays plus de monde d'Ecosse et d'Irlande que d'Angleterre. Je me rappelle que, quelque temps avant la dernière révolution, une douzaine de familles angloises partirent à-peu-près ensemble pour la Caroline. Toutes étoient composées de jeunes gens pleins d'ardeur et animés par l'espoir de faire une grande fortune. -- Hélas! la plupart moururent dans l'espace d'environ cinq ans, et en moins de dix tout fut éteint.

Mais revenons à notre docteur, et disons encore quelques mots sur son pamphlet. « Les mauvais exemples, dit-il, pour la

jeunesse sont plus rares en Amérique qu'ailleurs » ; c'est sur quoi je ne tombe pas d'accord avec lui. Il y a moins d'industrie, et d'après cette seule circonstance je pourrois inférer que la jeunesse y est plus à portée de voir le vice. Dans la plus grande partie de l'Amérique où j'ai voyagé, j'ai vu que les enfans des habitans, pauvres comme riches, étoient dénués de toute espèce d'éducation, les uns par la négligence de leurs parens, les autres par l'extrême difficulté de s'y procurer de bons maîtres. C'est ce que personne ne peut nier ; mais on peut ajouter que si l'habitant pauvre fait apprendre un métier à son enfant, il est très-rare qu'il devienne bon ouvrier, par la raison que les maîtres artisans donnent toujours la préférence à ceux qui viennent, comme ils disent, *de la vieille contrée* ; et lorsque quelqu'un de ceux-ci vient à s'établir, il a grand soin d'informer le public qu'il est arrivant d'Europe ; ce qui est pour lui un grand titre de recommandation.

J'ose donc affirmer que l'Amérique n'offre aux enfans ni bons exemples, ni facilités pour s'y procurer un état. Quant à la

piété et à la religion, je conviens que dans la nouvelle Angleterre il s'en trouvoit encore un peu; que plusieurs de ceux qui l'habitoient étoient encore exacts observateurs du sabbat, et fidèlement attachés aux préceptes de l'évangile; mais depuis quelques années ils commencent fort à dégénérer de la sévérité religieuse de leurs ancêtres. Tous les autres états n'ont ni clergé ni églises; ils ne sont instruits que par quelques sectaires fort peu respectables; et tout homme qui connoît les mœurs actuelles du continent doit savoir que le plus grand nombre de ce qu'on y appelle gens de distinction ont pour la religion un souverain mépris; on y professe ouvertement le déisme, ou ce qu'on appelle en Europe philosophie. On prétend même que M. Franklin n'étoit pas trop éloigné de ce systême; et que dans ses conversations avec ses amis, il aimoit à s'égayer sur les miracles de l'ancien testament. Ainsi, relativement à la religion, les bons exemples sont peut-être plus rares encore en Amérique que par-tout ailleurs.

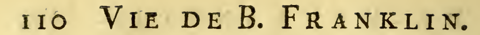
M. Franklin, dans sa vie privée, n'étoit pas exempt des imperfections et des foi-

blesses humaines. Il ne se piquoit pas d'une plus grande régularité en matière conjugale qu'en fait de religion, et l'on assure que sa légitime épouse avoit à lui reprocher de temps en temps quelques petites infidélités. On n'ignore pas qu'il a eu quelques maitresses, et qu'il existe plusieurs témoignages vivans de ses licencieuses amours. J'ai ouï souvent raconter l'anecdocte suivante par un citoyen de Philadelphie qui avoit été fort lié avec lui. Se promenant un après-midi dans les environs de la maison du docteur, il apperçut deux femmes qui se querelloient devant sa porte. En approchant, il vit que l'une étoit la femme de charge de la maison du docteur, et l'autre une fort jolie blanchisseuse, pour laquelle le docteur avoit eu sans doute des bontés. L'une étoit en faveur, et l'autre étoit disgraciée; il n'est pas étonnant qu'elles n'eussent pas une grande amitié l'une pour l'autre. La dispute s'échauffa, des paroles on en vint aux coups, les rues retentissoient de leurs cris, et les chapeaux, les coëffes, les mouchoirs voloient en lambeaux. Le docteur à sa fe-

nêtre regardoit le combat, et rioit à gorge déployée. *Nemo mortalium omnibus horis sapit ;* et les philosophes ont leurs fragilités comme les autres hommes.

En conversant avec ses amis et ses connoissances, le docteur étoit affable et obligeant, et il aimoit à raconter des anecdotes comiques, qu'on aimoit à recueillir. Comme il avoit réellement de l'esprit, une collection de ses saillies et de ses propos favoris seroit une lecture amusante et instructive. Ses lettres à ses correspondans en étoient pleines ; &, dans ces compositions, on peut dire que ses aphorismes énergiques ressembloient *à des pommes d'or sur un fonds d'argent.*

Le docteur fut attaqué de la gravelle plusieurs années avant sa mort ; mais, au commencement d'avril 1790, il fut pris d'une indisposition fébrile, sans aucuns symptômes particuliers. Mais le 3 et le 4 il se plaignit d'une douleur dans le sein gauche. Insensiblement cette douleur augmenta, et devint extrêmement aiguë, accompagnée d'une toux et d'une grande difficulté de respirer. Il demeura dans cet état jusqu'au



17, jour auquel, s'abandonnant avec une entière résignation à la volonté divine, il mourut âgé de 85 ans.

L'épitaphe qu'on va lire a été écrite par lui-même, long-temps avant sa mort.

LE CORPS

DE

BENJAMIN FRANKLIN, imprimeur;
comme la couverture d'un vieux livre,
dont le contenu est usé
et dépouillé de ses lettres et de sa dorure;
repose ici, pour être la pâture des vers;
mais l'ouvrage ne sera pas perdu,
car il paroîtra (comme il l'espère) une seconde fois
dans une nouvelle
et plus belle édition,
revue et corrigée
par l'auteur.

RECUEIL
DE PIÈCES, FRAGMENS ET ANECDOTES

Relatives a B. Franklin.

La révolution d'Amérique (1) a fait éclore une foule d'hommes vertueux, de guerriers intrépides et de politiques éclairés ; mais on n'en a point vu qui possédassent à un si haut degré que Franklin les caractères du vrai philosophe : amour du genre humain, qui devient le besoin de tous les instans de la vie, zèle infatigable pour le servir, lumières étendues, simplicité dans les manières, et pureté dans les mœurs. Ce portrait n'établiroit pas une ligne de séparation assez marquée entre lui et les poli-

(1) Extrait du Patriote François.

tiques patriotes, si je n'ajoutois un trait caractéristique; c'est que Franklin, au milieu de la vaste scène où il jouoit un si brillant rôle, avoit les yeux sans cesse fixés sur un théâtre bien autrement vaste, sur le ciel, sur la vie future : le seul point de vue qui puisse soutenir, désintéresser, aggrandir l'homme sur la terre, et qui en fasse un vrai philosophe. Toute sa vie n'a été qu'une étude, qu'une pratique constante de la philosophie.

Les divers traits qu'on a lus dans la première partie de sa vie privée auroient pu donner dès-lors à un observateur attentif la mesure de son caractère, et il nous semble qu'il n'est guères possible de les lire sans un attendrissement mêlé de respect. Franklin errant dans les rues de Philadelphie, avec six francs, environ, dans sa poche, inconnu à tout le monde, mangeant avec avidité un pain, en tenant deux sous son bras, étanchant ensuite sa soif dans les eaux de la Delaware! Qui auroit pu reconnoître dans cet ouvrier misérable un des législateurs futurs de l'Amérique, l'ornement du nouveau monde; un des chefs de la philosophie moderne, et un ambassadeur couvert

vert de gloire dans la contrée la plus riche, la plus puissante, la plus éclairée de l'univers ? Qui auroit pu croire que la France, que l'Europe éléveroit un jour des statues à cet homme, qui n'avoit pas de quoi reposer sa tête ? Ce trait rappelle celui de J. J. Rousseau ; ayant, pour toute fortune, six liards, harassé de fatigue, et tourmenté par la faim, il balançoit s'il sacrifieroit sa petite pièce à son repos ou à son appétit : finissant ce combat par l'achat d'un petit pain, il se livra au sommeil en plein air, et, dans cet abandon de la nature et des hommes, il jouissoit encore de l'une, et méprisoit les autres. Le Lyonnois, qui dédaignoit Rousseau parce qu'il étoit mal vétu, est mort inconnu, et l'homme mal vétu a des autels aujourd'hui. Ces exemples doivent consoler les hommes de génie que le sort a réduits à une semblable position, et qui sont obligés de lutter contre les besoins. L'adversité les forme ; qu'ils persévèrent, et la même récompense les attend.

Le puritanisme déployoit sa désolante austérité dans Massachusett ; il paroît que le

jeune Franklin sut de bonne heure en apprécier les simagrées. Comme son père faisoit précéder ses repas de longues oraisons et de bénédictions sur tous les plats, il voulut le corriger par ce trait plaisant. Il étoit occupé, à l'entrée de l'hiver, à saler des provisions : Père, lui dit-il, vous devriez faire la bénédiction une fois pour toutes sur ce tonneau de viande, *ce seroit une grande économie de temps.*

Benjamin se peignoit dans ce dernier trait, dont le principe étoit la base de sa politique.

Franklin, persuadé que les lumières ne pouvoient se répandre qu'en les recueillant d'abord, qu'en rassemblant les hommes qui les possédoient, a toujours été très-ardent pour encourager par-tout l'existence des clubs littéraires et politiques. Dans un de ces clubs qu'il fonda, voici les questions qui étoient faites au candidat.

Aimez-vous tous les hommes, de quelque profession ou religion qu'ils soient ?

Croyez-vous qu'on puisse persécuter ou décrier un homme pour de pures opi-

nions spéculatives, ou pour le culte qu'il professe ?

Aimez-vous la vérité pour elle-même ? emploierez-vous tous vos efforts pour la connoître et la faire connoître aux autres ?

L'Amérique (1) angloise étoit destinée, dans les vues éternelles de la providence et dans les combinaisons déjà mûres du génie de Franklin, à voir élever de son horison le soleil de justice sociale, qui doit progressivement rayonner sur toutes les parties du monde. Ses colonies étoient formées d'hommes qui ne s'étoient pas trouvés assez libres en Angleterre; qui cherchoient la nature, inconnue en Europe; qui ne vouloient dépendre, dans leur religion, que du ciel et de la conscience; dans leurs mœurs, que de l'égalité civile et des loix; dans leur bonheur, que de la société domestique et de la simplicité des vertus.

(1) Fragmens du discours de M. l'abbé Fauchet, prononcé le 21 juillet 1790, au nom de la commune de Paris.

Penn, le premier homme sorti du cahos social où étoient plongées les nations, avoit fondé *Philadelphie*, la ville des frères, et qui, à ce titre, qu'elle a si bien justifié, mérite d'être appellée la *capitale du genre humain.* Elle est ouverte à la nature humaine, sans restriction; car la loi qui excepte de l'admission dans la cité fraternelle l'athée et le fainéant, comme n'étant pas des hommes, ne présente, ainsi que Franklin lui-même en a fait la belle observation, qu'une exception comminatoire et sans effet; « puisque, s'il existoit, dit-» il, un athée dans le reste de l'univers, » il se convertiroit en entrant dans une ville » où tout est si bien; et, s'il y naissoit un » paresseux, ayant incessamment sous les » yeux trois aimables sœurs, la *richesse*, » la *science* et la *vertu*, qui sont les filles du » *travail*, il prendroit bientôt de l'amour » pour elles, et s'efforceroit de les obtenir » de leur père ».

Les hommes ne peuvent être frères, et, par conséquent, sociables, quand les uns réprouvent les autres pour leurs opinions natives, et se croyent, en raison de cette diversité, divisés entr'eux par la distance

du ciel et des enfers. Nul ne peut juger les consciences que Dieu seul. Le premier génie de l'univers, avec le plus ardent amour du vrai, peut embrasser une erreur religieuse, et s'y trouver lié par la sévérité de sa conscience. Quel est le mortel audacieux qui prétendra pouvoir calculer toutes les lumières et toutes les ombres qui affectent le plus simple ou le plus sublime des esprits, et qui osera dire : « Il auroit pu croire comme moi » ? Il est des préjugés invincibles : les effets de l'éducation, les croyances qui enveloppent l'ame dans l'enfance et la jeunesse, les tableaux religieux qui emplissent les imaginations de terreurs augustes, les habitudes d'adoration, la sanction de l'amour donnée à des dogmes révérés, mille actes de vertu pratiqués dans ces principes par des ames sincères, peuvent retenir inévitablement le plus droit et le plus juste des hommes dans une religion paternelle mêlée d'erreurs. Le sage lui-même qui, par la force de ses réfléxions et l'activité de sa grande ame, s'élève, en implorant l'assistance divine, au-dessus des vulgaires pensées et des superstitions populaires, ne fait que flotter dans l'immensité des conceptions éternelles, et redescend,

avec une sainte frayeur, aux élémens de sa foi primitive : il n'en sépare que le mélange impur par lequel le fanatisme en a évidemment pour lui altéré la simplicité vénérable. Sans doute, la paresse de réfléchir, de coupables passions, de libres abus de nos facultés peuvent nous retenir ou nous jetter, en matière de religion, dans des erreurs qui nous sont imputables. Mais il n'appartient qu'à celui qui lit dans les pensées et qui sonde les cœurs de les noter dans le livre des consciences, et de les punir au jour de ses jugemens. Les seules actions manifestement contraires aux loix de la morale universelle sont soumises à l'inspection de tous les hommes, et aux sentences de la société. Le vicieux, le méchant, l'être nuisible, lors même qu'il professe le vrai culte, voilà l'ennemi de l'humanité : le vertueux, le bon, l'être bienfaisant, lors même que son culte est une erreur, voilà l'ami du genre humain.

Telle étoit, messieurs, la doctrine du sage dont nous honorons la mémoire. -- Cette religion de la vertu par laquelle nous aimons Dieu et les hommes, et qui, selon nos écritures sacrées, est la seule pure et sans tache,

étoit dans le cœur de Franklin et dans ses œuvres. Il la prêchoit dans les ouvrages qu'il composoit, et qu'il imprimoit à Philadelphie. Il y mettoit une simplicité, une naïveté, une bonhommie, et cependant une intelligence, une sensibilité, un calme heureux qui saisissoit les ames. Il excelloit dans ces paraboles religieuses dont l'évangile fournit tant d'aimables et sublimes exemples. Permettez-moi, messieurs, d'en citer une des siennes contre l'intolérace et la persécution. Il y peint, dans le style antique de la Genèse, le patriarche Abraham exerçant l'hospitalité envers un vieillard qui se refuse à la prière de bénédiction adressée au Dieu très-haut, créateur du ciel et de la terre. L'étranger lui déclare qu'il n'adore que le Dieu de ses foyers, et qu'il ne veut point participer à un autre culte. Alors le zèle d'Abraham s'allume ; il repousse l'homme, et le chasse la nuit dans le désert. Bientôt la voix de Dieu se fait entendre : « où est l'étranger » ? Le patriarche répond : « Seigneur, il ne vous » adore pas ; j'ai chassé cet infidèle ». Et Dieu dit : « Je l'ai souffert cent quatre-vingt-» dix-huit ans ; je l'ai nourri et habillé mal-» gré sa rebellion contre moi ; et toi, homme

» pécheur, tu ne peux le supporter une » seule nuit » ? Abraham s'écrie : « J'ai pé» ché, Seigneur ; que votre colère n'éclate » point ». Et il se lève, il court au désert, il cherche le vieillard, il le trouve, il le ramène à sa tente, il le traite avec amitié, et le renvoie le lendemain avec des présens.

Ainsi Franklin affermissoit doucement, dans ses ouvrages périodiques, qui avoient un prodigieux succès dans les colonies angloises du continent, les fondemens sacrés de la morale sociale. Il n'est pas moins inimitable dans les développemens de cette morale appliquée aux devoirs de l'amitié, à la charité générale, à l'emploi du temps, au bonheur de bien faire, à la combinaison nécessaire du bien particulier avec le bien public, aux fruits du travail, à la douce existence que procurent seules les bonnes vertus, qui nous mettent à l'aise avec la société et avec nous-mêmes. Les *Proverbes du vieux Henri*, la *Science du bonhomme Richard* (1) sont entre les mains des ignorans et des savans : c'est la

(1) Nous avons cru que ce petit ouvrage, qu'on trouvera ci-après, ne dépareroit pas ce volume.

plus sublime morale usuelle rendue populaire ; c'est pour tous les humains le catéchisme du bonheur.

Franklin étoit trop profond moraliste, et connoissoit trop les hommes, pour ne pas voir dans les femmes les arbitres des mœurs. Il s'appliquoit à perfectionner leur empire, et à les engager à orner de toutes leurs graces le sceptre de la vertu. C'est à elles qu'il appartient d'exciter les courages, d'accabler le vice de leurs dédains, d'allumer le civisme, et d'embrâser les cœurs du saint amour de la patrie. Sa fille, riche, honorée de la publique estime, faisoit elle-même les premiers vêtemens de l'armée, et répandoit parmi ses concitoyennes l'émulation patriotique de servir de l'aiguille et du fuseau ceux qui servoient l'état avec le glaive et le canon. Avec quel charme de sagesse et quelle grace de sentiment ce grave philosophe savoit converser avec les femmes, les aimer et s'en faire aimer, leur inspirer le goût des occupations domestiques, leur montrer le prix de l'irréprochable honneur, les appliquer à la première institution des enfans, à la seconde éducation des hommes, pour

acquitter la dette de la nature, et remplir l'espoir de la société ! -- Moraliste aimable, il descendoit, dans ses écrits, aux détails les plus naïfs, aux familiarités les plus ingénues, aux premières notions de la vie champêtre, commerciale, civile et patriotique ; à des conversations d'enfans et de vieillards, pleines de toute la verdeur et de toute la maturité de la sagesse ; enfin à l'exposition des vertus obscures, faciles, heureuses dont se compose la chaîne ininterrompue des momens de l'homme de bien. -- Les loisirs de Franklin étoient des actes de bonté dont les détails, s'ils n'étoient trop nombreux, feroient le charme de ce discours. Ses amusemens étoient des expériences qui tenoient du prodige, et dont une seule suffit pour en donner une idée fidelle. Il fait lui-même, dans une lettre à l'un des plus savans académiciens de Londres (1), la peinture d'une fête qu'il donnoit à ses amis et au public, sur les bords heureux du Skuyskill.

---

(1) M. Collison.

Une étincelle électrique, sans autre conducteur que l'eau du fleuve, part et allume, au même instant, sur les deux rives, l'esprit volatil préparé pour éclairer la fête; le choc invisible de l'électricité tue, aux yeux des spectateurs ravis, le gibier du festin; des instrumens électrisés tournent et cuisent les viandes à la chaleur de la flamme éthérée; des coupes pleines de ce fluide subtil, et sans en rien perdre, s'emplissent de vin d'Europe; les savans convives de Philadelphie, habiles à éviter le contact labial qui feroit tout répandre, saluent, tour-à-tour, au bruit de l'artillerie d'une batterie électrique, tous les fameux électriciens de France, d'Angleterre, de Suisse, de Hollande, d'Italie, d'Allemagne: les échos des rivages répètent au loin ces salutations solemnelles. -- Vous concevez, Messieurs, quel doux et impérieux ascendant un sage qui fait goûter à ses concitoyens de si nobles plaisirs doit exercer sur leurs ames élevées! Pas un moment de perdu dans sa vie; pas une de ses pensées qui n'aille au bien public; pas un de ses travaux et de ses délassemens qui ne dise aux hommes:

« C'est ainsi qu'on donne un prix à l'exis-» tence ; c'est ainsi qu'on est heureux ».

Le foyer de lumière que le philosophe de la nature ne cessoit d'entretenir à Philadelphie, et qui répandoit au loin sa régénérante chaleur, ne jettoit pas seulement dans les ames les étincelles des vertus privées ; il y versoit le feu de la liberté publique, qui compose la vie des nations. Des bords de l'Amérique, Franklin, les yeux attentivement ouverts sur les opérations politiques des métropoles Européennes, notoit leurs excès, suivoit la marche de leurs erreurs, relevoit le juste mécontentement qu'inspiroient leurs vexations, observoit la mesure de patience des peuples, prête à être comblée, renforçoit les principes libérateurs, prêchoit cependant la modération et la paix, jusqu'au terme ou il n'est plus permis de souffrir la violence et l'injustice, annonçoit la révolution inévitable ; sa sagesse, combinée avec la folie du gouvernement, en faisant la prophétie de la liberté, l'accomplissoit ; et les Américains ses frères, qui, se sentant cruellement tyrannisés, se croyoient encore loin de l'indépendance, étoient déjà les

premiers citoyens libres de l'univers, dans son génie.

Les ministres d'Angleterre apprécioient l'ascendant de ce grand homme, et craignoient son influence : conformément à leur système corrupteur, ils se persuadèrent qu'en lui accordant un des emplois lucratifs dont ils disposoient dans les colonies, son intérêt pourroit l'engager à les maintenir sous le joug. Il fut nommé, par le roi, directeur général des postes de l'Amérique Angloise. Il vit dans cette charge utile le bien de sa patrie et le sien. Il n'appréhenda pas que l'idée de tarir, par la révolution, cette source de richesse à son profit pût affoiblir son zèle pour la liberté de ses frères. Avant la pleine maturité de l'événement, il pouvoit perfectionner l'établissement le plus avantageux à la communication des idées, au rapprochement des hommes, et à l'activité du commerce. Il comprit que ses travaux en ce genre accéléreroient eux-mêmes la libération de l'Amérique. Il se trouvoit autorisé, par sa place, à se transporter continuellement, sans être suspect à la métropole, dans tous les cantons des colonies ; il alloit y reconnoître les dispositions générales, les

ménager avec sagesse, augmenter avec prudence l'horreur de l'oppression, et précipiter sans effort la tendance des esprits vers la conquête des droits de l'homme et du citoyen. Quelques paroles, pleines de ce grand sens qui ne permet pas de les oublier, et qui fait fermenter les pensées généreuses, lui suffisoient le soir dans les hôtelleries, durant la route avec les voyageurs, par-tout, au milieu des patriotes empressés de le voir, pour jetter à chaque pas dans les ames les germes du patriotisme et l'amour de la liberté.

Franklin n'avoit point une vertu exagérée. Il étoit dans ses principes, qu'en cherchant les intérêts communs on assuroit son bonheur. Il devoit perdre, il est vrai, un moyen de richesse, en détruisant le gouvernement oppressif, dont il faisoit servir les faveurs personnelles au bien public encore plus qu'à son propre avantage; mais sa naturelle simplicité, sa prudente économie lui accumuloient assez de fortune pour être toujours dans l'aisance; et il redoutoit la grande opulence pour lui-même comme pour ses concitoyens. Sous ce rapport, il ne faisoit donc point de sacrifice.

Peut-être croiroit-on plutôt qu'il n'étoit pas généreux de profiter des dons de la cour, et de chercher à en ruiner la puissance. Mais ce seroit rétrécir le sublime génie d'un sage à la mesure des esprits vulgaires. Franklin faisoit marcher de front deux pensées, de faire monter l'Angleterre elle-même, dans toute son intégrité, aux principes de la liberté civique, ou d'y élever au moins son pays. Si la première idée réussissoit, et c'étoit celle qui lui plaisoit davantage, le parlement anglois auroit eu la pleine représentation nationale et coloniale; le roi d'Angleterre auroit exécuté les volontés légales des citoyens dans les deux continens; et la parfaite combinaison de la puissance législative de tous et du pouvoir exécutif d'un seul eût réalisé pour la Grande-Bretagne cette belle constitution destinée au bonheur de la France. Or, il n'étoit possible d'amener le gouvernement de Londres à cette perfection que par les réclamations les plus vives des colonies : il servoit donc, dans ses principes, la métropole et la cour, en disposant les causes d'un changement qui auroit fait la gloire du parlement et du roi, en assurant la félicité de l'empire.

Mais, si le systême de l'oppression britannique se soutenoit impitoyablement, si la cour s'obstinoit à vouloir écraser les colons, si les bons patriotes de l'opposition en Angleterre ne pouvoient l'emporter sur les mauvais citoyens vendus au despotisme ministériel, alors de viles considérations personnelles ne devoient point le toucher ; un grand exemple étoit dû à l'univers par les Américains ; la cause des peuples devoit être vengée, et il falloit que la liberté arborât son étendard sur un autre hémisphère. Ainsi toutes les vues de Franklin se concilioient avec la vérité, avec la justice ; et quelle que fût la dernière détermination des oppresseurs, ou il les servoit eux-mêmes en les réduisant à changer et à devenir des citoyens, ou il servoit toujours l'humanité, en établissant le premier gouvernement pleinement libre qui eût encore existé dans le monde.

Les choses et les hommes ainsi disposés, il fut envoyé en Angleterre, par l'assemblée de Pensylvanie, pour y défendre, contre les entreprises de la cour, les intérêts des colons. Il ne dissimula rien et ne gagna rien près des ministres. Mandé

à la barre du parlement ; il eut, à lui seul, la dignité de tout un peuple qui naît à l'indépendance. Il ignoroit les questions qu'on alloit lui faire ; mais il se présentoit avec son génie. Avant l'interrogatoire les questions étoient préparées ; après, on auroit cru que c'étoient les réponses ; pas une idée vague ; pas une parole inutile : des pensées simples et vastes ; des sentimens loyaux et généreux ; les assertions les plus hardies, et les raisons les plus convaincantes ; les dénégations les plus hautes, et les plus évidens motifs : la liberté dans sa fierté mâle, et la vérité dans sa nudité pure : tous les premiers actes de l'insurrection américaine prouvés légitimes ; tous les nouveaux projets de la violence anglicane démontrés impuissans. « Soyons libres ensemble, ou nous le se» rons sans vous, et malgré vous. Si vous » ne retirez pas vos loix oppressives, nous » continuerons d'en faire d'indépendantes. » Si vous voulez nous subjuguer, nous » triomphons. Vos armées ! il n'en est point » d'assez nombreuses. Vos forces ! il n'en » est pas sur la terre capables de faire plier » nos volontés. Choisissez entre notre amour

» et notre haine ; mais point de choix
» entre les chaînes qui pourroient nous
» asservir ; nous n'en supporterons jamais.
» Vous trouverez des hommes que nulle
» puissance au monde, si grande qu'elle
» soit, ne pourra dompter ». Voilà, messieurs, une foible image de la majesté de Franklin en face de l'Angleterre. Cynéas vit à Rome, dans le sénat qui dominoit l'Italie, un temple, une assemblée de dieux impassibles, et trembla : Franklin vit à Londres, dans le sénat qui commandoit les mers des deux mondes, une cour, une assemblée de législateurs impérieux, et fut intrépide. Mais le ministre de Thessalie parloit en ambassadeur au nom d'un roi ; et qu'étoit un roi devant les Romains ? L'envoyé de Philadelphie parloit en homme, au nom d'un peuple qui se créoit libre ; et des hommes libres sont les premiers des êtres devant les Anglois. Il se retira honoré par la nation, mais convaincu que le parlement, livré aux ministres, voudroit faire peser le sceptre sur l'Amérique, et le soutenir par le glaive ; qu'on forceroit ainsi ses frères à défendre leurs droits, à

consommer leur indépendance, et à gagner la cause du genre humain.

Il revole à Philadelphie. Le sage Adams, le grand Wasingthon l'attendoient. -- Le premier congrès se forme ; Franklin y siège. Tout est résolu : les loix vont se rédiger ; mais déjà elles existent ; tous les colons sont citoyens : les troupes patriotiques vont paroître, les voici ; tous les citoyens sont soldats. Le philosophe de l'humanité, l'ami de la paix, Franklin tenoit prêts, depuis dix années, tous les plans de l'armée insurgente. Les états des régimens et des compagnies, la solde, les instructions, tous les détails militaires, écrits de sa main, deux lustres avant l'insurrection, et déposés dans les archives de Philadelphie (1), attestent l'étendue et la prévoyance de ses pensées. Venez, Anglois ; armez vos flottes ; versez les guerriers de vos trois royaumes ; répandez les mercenaires de l'Allemagne sur l'Amérique : elle

(1) Ils y ont été vus par M. Fleury, officier d'un rare mérite, qui a servi avec une grande distinction dans les deux Indes, et qui a eu la bonté de me fournir plusieurs notes importantes, dont j'ai fait usage dans ce discours.

est libre ; Franklin est dans ses conseils ; Wasingthon régit ses armées ; vous trouverez par-tout contre vous la sagesse et la victoire.

Franklin septuagénaire revenoit du Canada, où il avoit couru, dans la saison la plus rigoureuse, pour les intérêts de la révolution, et où il avoit traversé, avec Montgommery, les fleuves et les lacs sur les glaces. On le nomme pour aller en France appuyer les efforts de Déan, et décider les secours qu'on devoit attendre d'une nation généreuse qui avoit subi, dans une paix forcée, par les fautes du gouvernement, tout l'orgueil impolitique et tous les intolérables outrages du ministère Anglois. Il part à l'instant même ; il n'a pas une pièce d'or ; sa patrie n'en a point : il arrive à Paris avec une cargaison de tabac ; comme jadis, au moment où la Hollande voulut être libre, ses députés vinrent à Bruxelles, avec un convoi de harengs, pour payer leur dépense. L'admiration le dévançoit ; l'amour l'accueille. Toutes les voix le célèbrent ; tous les regards le fixent ; tous les cœurs l'embrassent. Il parle ; il a réussi. Le traité de commerce avec les insurgens est proclamé : les munitions de guerre partent

de nos ports : l'Amérique les reçoit ; sa reconnoissance éclate : les hommes libres du nouveau-monde ont des alliés dans l'ancien ; ils y auront bientôt des émules.

Vénérable vieillard, philosophe auguste, instituteur de la félicité de ta patrie, moteur de la liberté françoise, prophête de la fraternité du genre humain, quel doux bonheur a embelli la fin de ta carrière ! De ton asyle fortuné, au milieu de tes frères qui jouissent en paix du fruit de tes vertus et des succès de ton génie, tu as chanté le cantique de la délivrance des mortels. Tes derniers regards ont vu autour de toi l'Amérique heureuse, au-delà de l'océan la France libre, et, dans un avenir prochain, le salut du monde. Les Etats-Unis, formant tous ta famille propre, ont pleuré le père de leur république ; la France, ta famille d'adoption, honore le générateur de ses loix ; le genre humain, ta grande famille, te révérera comme le patriarche universel qui a fait l'alliance de la nature avec la société. Ton souvenir appartient à tous les siècles ; ta mémoire à tous les peuples ; ta gloire à l'éternité.

Entre tous les établissemens que M. Franklin fonda, il en est un, sur-tout, remarquable par la manière simple et industrieuse dont le projet en fut exécuté.

Avide de connoissances et ayant un desir insatiable de s'instruire, le jeune Franklin sentit qu'à deux mille lieues de l'Angleterre ce n'étoit que par les livres qu'il pourroit y parvenir ; mais comment en avoir, lorsque, dans toute Philadelphie, il n'y avoit peut-être pas, à cette époque, quatre ou cinq cents volumes. Il forma donc une petite société avec quelques jeunes gens qui avoient les mêmes goûts que lui ; et pour d'abord se procurer tous les livres qui étoient à leur disposition, il fut convenu que chacun des membres de la société apporteroit ceux qu'il avoit dans le lieu où ils se rassembloient, pour en faire une bibliothèque commune. Cependant cette ressource eût été bien foible ; aussi il ne s'en tint pas là ; il fit consentir la société à contribuer d'une petite somme, tous les mois, pour acheter des livres à Londres, et les faire venir. Cette petite société ne tarda pas à être connue ; d'autres jeunes gens voulu-

rent en être ; nouveau fonds de livres et nouvelles contributions. Les gens de Philadelphie ayant appris que la petite société avoit une collection de livres, voulurent en emprunter ; on y consentit bien volontiers, mais à condition qu'ils payeroient une petite rétribution pour les livres qu'on leur prêteroit, et elle fut encore employée à les augmenter. Cette rétribution devenant toujours plus forte, et la société prenant de nouveaux accroissemens, on la vit, dans peu d'années, avoir plus de livres qu'il n'y en avoit presque dans toutes les colonies. Enfin cet établissement eut des suites si heureuses, que cette collection de livres, qui n'avoit d'abord été que celle de quelques particuliers, devint par la suite une véritable bibliothèque ; et que les autres colonies, ayant senti les avantages immenses qui résultoient d'un pareil établissement, l'ont adopté, au point qu'à Boston, à New-York, à Charles-Town, dans la Caroline, et dans plusieurs autres endroits, il s'en est formé, qui ont été l'origine des superbes bibliothèques qu'on y voit actuellement ; et celle de Philadelphie pourroit aujourd'hui le disputer à plusieurs des plus considérables de l'Europe.

En 1776 le congrès envoya M. Franklin en Canada, pour négocier avec les habitans, et les engager à faire cause commune avec les colonies. Mais les Canadiens avoient été si révoltés des excès des presbytériens de la Nouvelle-Angleterre, leurs voisins, qui avoient détruit et brûlé plusieurs de leurs chapelles, qu'ils ne voulurent jamais entendre aux propositions de ces colonies, quoique présentées avec toute l'évidence qu'il savoit mettre et donner aux choses dont il se chargeoit : le fanatisme est un ennemi du bonheur des hommes, qui se trouve dans toutes les religions ; et les presbytériens des colonies angloises ont conservé de leur origine un sombre dans leur caractère, et un esprit de tyrannie qui s'est déployé non-seulement contre ces Canadiens, mais encore dans beaucoup d'autres occasions. Ayant échoué dans cette négociation, il revint à Philadelphie ; et le congrès sachant la considération dont il jouissoit en France, le chargea d'y aller continuer, et tâcher de mettre la dernière main aux négociations que M. Déan avoit entamées d'une manière secrette.

Ayant observé (1) en Angleterre les avantages des papiers-gazettes, des associations connues sous le nom de clubs, et des souscriptions volontaires, Franklin se proposa d'en faire jouir sa patrie. D'abord il publia une gazette qu'il soutenoit, lorsque les nouvelles lui manquoient, par des morceaux où la morale étoit presque toujours présentée sous la forme d'apologue; où la raison étoit animée par une plaisanterie douce et naïve; où la philosophie, sans cesser d'être à la portée des hommes simples pour qui elle étoit destinée, se trouvoit au niveau de celle de l'Europe. C'étoit le Spectateur; mais avec plus de naturel, de simplicité et de grace, avec un but plus vaste et sur-tout plus utile. Au lieu de l'espérance incertaine de corriger quelques-uns des vices d'un peuple corrompu par la richesse et l'inégalité, c'étoit celle de rectifier les idées, d'épurer et d'agrandir les vertus d'un peuple naissant. Plusieurs des

---

(1) Fragmens de l'éloge de Franklin, par M. de Condorcet.

morceaux imprimés alors par M. Franklin ont été conservés, et il en est quelques-uns que Voltaire et Montesquieu n'auroient pas désavoués.

Jamais il ne permit que cette gazette fût souillée par des inculpations personnelles. Ce moyen facile d'attirer la haine populaire sur ceux à qui l'on veut nuire lui paroissoit aussi vil que dangereux. Il n'y voyoit qu'une arme perfide dont les hypocrites et les factieux se servent avec adresse pour appeller la défiance sur les talens et sur les vertus, rendre incertaines toutes les réputations, détruire l'autorité de la renommée, guide si nécessaire à un peuple encore peu éclairé qui se prépare ou naît à la liberté, et livrer ainsi la confiance publique aux obscurs intrigans qui sauront la surprendre.

--- Les Américains n'étoient point alors ce peuple de philosophes qui, par la sagesse de ses institutions, a depuis étonné l'Europe. La religion et les travaux nécessaires pour former des établissemens dans un pays sauvage avoient occupé uniquement les premières générations Européennes. M. Franklin voyoit combien ils avoient besoin

des lumières de la philosophie ; mais il falloit le leur faire sentir sans leur annoncer une intention qui auroit trop averti de sa supériorité. Il forma un club parmi ceux des habitans de Philadelphie dont la fortune se rapprochoit de la sienne. Il n'étoit composé que de douze personnes, et le nombre n'en fut jamais augmenté. Mais, par son conseil, la plupart des membres établirent bientôt d'autres associations semblables. Par-là il s'assuroit qu'elles seroient animées du même esprit. Mais il se garda bien de les lier par une confédération solemnelle, et encore moins par une dépendance de la première société. Il vouloit établir entre les citoyens une communication plus étroite de lumières et de sentimens, leur faire prendre l'habitude de se concerter pour leurs intérêts communs, et non propager ses opinions ou se donner un parti. Il croyoit que si une association privée ne doit jamais se cacher, elle doit encore moins se montrer; qu'utile, lorsqu'elle agit par l'influence séparée de ses membres, par le concert de leurs intentions, par le poids que leurs vertus ou leurs talens donnent à leurs opi-

nions, elle peut devenir dangereuse si, agissant en masse et formant en quelque sorte une nation au milieu de la nation, elle parvient à créer une volonté publique qui ne soit pas celle du peuple, et à placer entre les individus et la puissance nationale une force étrangère qui, dirigée par un fourbe ambitieux, menaceroit également et la liberté et les loix.

Il est d'usage dans les clubs d'Angleterre de condamner à une légère amende ceux qui s'écartent des loix de la société. Dans celui de Philadelphie, on en payoit une toutes les fois qu'on se permettoit une expression tranchante. Les hommes les plus intrépides dans leur certitude étoient obligés d'employer les formules du doute, et de prendre dans leur langage l'habitude d'une modestie qui, si même elle s'arrêtoit aux paroles, auroit déjà l'avantage de ne pas choquer l'amour-propre d'autrui; mais qui, par l'influence si puissante des mots sur les idées, doit finir par s'étendre sur les opinions mêmes (1).

(1) Déclarer qu'on n'avoit aucun sentiment d'ani-

En même-temps, M. Franklin faisoit adroitement la guerre au fanatisme, qui devoit avoir poussé de profondes racines dans un pays que la persécution avoit peuplé. Ces sentimens d'une bienveillance universelle, qui entrent si aisément dans des ames douces et pures, ces maximes d'une vérité simple que le bon sens ne rejette pas, lorsqu'il n'est pas corrompu par une fausse doctrine, conduisoient peu-à-peu à l'indulgence et à la raison, et du moins réduisoient à l'impuissance de nuire un ennemi qu'il eût été imprudent d'attaquer de front. Ainsi, à la même époque, dans les deux parties du globe, la philosophie vengeoit l'espèce humaine du tyran qui l'avoit long-temps opprimée et avilie :

---

mosité contre aucun des membtes de l'assemblée.

Professer un égal amour pour tous les hommes, quel que fût leur croyance.

Regarder comme un acte de tyrannie toute atteinte à l'indépendance des cultes ou des opinions.

Aimer la vérité pour elle-même, chercher à la connoître, se plaire à l'entendre, s'efforcer de la propager.

Telle étoit la profession de foi de cette société, qui rendit de grands services aux assemblées nationales de la Pensilvanie, et ne prétendit jamais à les gouverner.

mais elle le combattoit avec des armes différentes. Dans l'une, le fanatisme étoit une erreur des individus, fruit malheureux de leur éducation et de leurs lectures. Il suffisoit de les éclairer, de dissiper les fantômes d'une imagination égarée. C'étoient les fanatiques eux-mêmes que surtout il falloit guérir. Dans l'autre, où le fanatisme, guidé par la politique, avoit fondé sur l'erreur un système de domination; où, lié à toutes les espèces de tyrannie, il leur avoit promis d'aveugler les hommes pour qu'elles lui permissent de les opprimer, il étoit nécessaire de soulever l'opinion, et de réunir contre une puissance dangereuse les efforts des amis de la raison et de la liberté. Il n'y s'agissoit pas d'éclairer les fanatiques, mais de les démasquer et de les désarmer. L'on peut ajouter à ce rapprochement, unique dans l'histoire de la philosophie, que les deux hommes qui avoient séparément conçu ce projet salutaire, Voltaire et Franklin, ont pu se réunir à Paris dans leur vieillesse, jouir ensemble de leur gloire, et se féliciter de leur triomphe.

Le philosophe, qui préparoit la félicité de

son pays en éclairant les hommes pour en former des citoyens, étoit destiné à lui rendre des services plus directs et non moins utiles. Le temps n'étoit plus où la pauvreté des colonies angloises suffisoit pour empêcher les guerres de l'Europe de s'étendre jusqu'à elles. Déjà elles pouvoient tenter l'avidité d'un ennemi ; et il devenoit également dangereux, pour leur repos et pour leur liberté, d'être abandonnées par la Grande-Bretagne, ou défendues par ses soldats. M. Franklin, qui depuis 1736 étoit secrétaire de l'assemblée de Pensylvanie, jugea qu'il falloit profiter d'un moment de guerre où l'Angleterre étoit intéressée à permettre aux Pensylvaniens de prendre, pour la défense de leur territoire, ces armes qui deviendroient un jour nécessaires contre elle-même pour le maintien de leurs droits ; et en 1744, il forma le plan d'une milice nationale. Le peuple l'accepta. Dix mille hommes furent armés : Philadelphie seule en fournit mille. On offrit à M. Franklin de les commander, il refusa, et servit comme soldat sous M. Laurence, que lui-même avoit proposé pour général. Il falloit bâtir des forts, et on manquoit d'argent ;

il y pourvut par une loterie, dont il donna le projet.

Le succès de ces mesures éprouvoit une difficulté singulière. Les Quakers sont en grand nombre dans la Pensylvanie ; et dans la pureté des principes de leur secte, ils regardent comme un péché de contribuer, même de leur argent, à une guerre défensive. L'effet naturel d'une morale exagérée, adoptée par enthousiasme, est de mettre ses sectateurs dans la nécessité d'en violer les préceptes, ou d'y sacrifier les conseils de la raison et les sentimens de la morale naturelle. Alors ils cherchent à éluder leurs propres loix, ils en dissimulent la violation par des distinctions subtiles, par d'adroites équivoques. Par-là ils évitent de soulever contre eux les fanatiques ou les hypocrites de leur secte, et ils ne blessent point le peuple qui, dans toutes les religions, n'attache sa morale qu'aux mots consacrés (1).

(1) C'est ainsi que les Quakers, sollicités d'accorder une somme d'argent dont on avoit besoin pour acheter de la poudre, en donnèrent pour acheter du bled, du seigle et d'autres grains.

Aussi les Dunkars, plus sages que les Quakers, n'ont

L'indulgence

L'indulgence philosophique de M. Franklin, et l'adresse de son esprit lui servirent souvent à concilier le patriotisme des Quakers avec les bienséances de leur secte.

Jamais un homme d'un esprit plus élevé, d'une ame plus indépendante, ne sut respecter avec plus de scrupule les foiblesses religieuses et les petitesses d'une conscience trompée ; il avoit pour les esprits débiles et malades ces soins délicats, ces recherches d'égards que les hommes d'une bonté commune ont pour l'infirmité et l'enfance.

L'éducation de M. Franklin ne lui avoit pas ouvert la carrière des sciences, mais la nature lui en avoit donné le génie. Ses premiers essais sur l'électricité annoncent qu'il connoissoit très-peu même cette partie de la physique. Loin de l'Europe, il n'avoit que des machines imparfaites. Cependant il devina bientôt la cause immédiate des phénomènes électriques. Il les explique par l'exis-

---

jamais voulu consacrer par des formules publiques ni leurs dogmes ni leurs préceptes. Ils ont craint, comme un de leurs chefs le dit un jour à M. Franklin, de s'exposer au danger de professer ce qu'ils ne croyoient plus, ou à la honte de changer d'avis.

tence d'un fluide insensible tant qu'il reste en équilibre, et qui se manifeste soit lorsqu'on rompt cet équilibre, soit pendant qu'il se rétablit. Son analyse de la bouteille de Leyde est un chef-d'œuvre de sagacité, de justesse et de finesse à la fois. Les phénomènes variés et presque merveilleux qu'elle présente dépendent d'un seul fait, la différence d'électricité qui existe entre les deux surfaces isolées d'un corps idio-électrique, et le retour instantané de l'équilibre, quand on établit entr'elles une communication.

Bientôt après il apperçoit entre les effets du tonnerre et ceux de l'électricité une analogie qui le frappe. Il imagine un appareil au moyen duquel il propose d'interroger le ciel; on tente l'expérience, et la réponse confirme ses conjectures. Ainsi la cause de la foudre est connue. Ses effets si variés, si bizarres en apparence, sont non-seulement expliqués, mais imités : seule preuve vraiment démonstrative des théories qui ne sont pas encore réduites à des loix calculées. On sait enfin pourquoi le tonnerre suit paisiblement certains corps, et en disperse d'autres avec fracas; pourquoi il fond les métaux, et tantôt brise avec éclat, tantôt semble res-

pecter les substances qui les environnent. Mais c'étoit peu de pouvoir imiter la foudre; M. Franklin conçoit l'audacieuse idée d'en détourner les coups. Il a observé qu'une pointe, en rétablissant lentement l'équilibre entre des masses différemment électriques, même à une distance où des corps mousses n'exerceroient aucune action, arrêtoit ou diminuoit la force des étincelles, et affoiblissoit ou faisoit disparoître tous les phénomènes. Il imagine qu'une barre de fer pointue, dont la base s'unissant à la terre humide pourroit établir une communication entre un nuage et le globe, préviendroit l'explosion de la foudre, et garantiroit les objets qui avoisinent le conducteur. Le succès répond à son attente, et l'homme tient dans ses mains le pouvoir de désarmer le ciel.

— Cette découverte étoit trop brillante et trop singulière pour ne pas réunir contre elle les nombreux ennemis de tout ce qui blesse les idées communes. Cependant l'Amérique, l'Angleterre adoptèrent d'abord l'usage des conducteurs : mais au commencement de la rupture, on vit des physiciens anglois chercher, par de trompeuses expé-

riences, à jetter des doutes sur l'utilité de ces moyens, et tenter de ravir une découverte à M. Franklin pour le punir de leur avoir fait perdre treize provinces.

Il est malheureusement plus aisé d'égarer une nation sur ses intérêts, que d'en imposer à des savans sur une expérience; et le même crédit qui avoit pu entraîner les Anglois dans une guerre injuste et funeste, ne put réussir à leur faire changer la forme des conducteurs électriques. Ils se multiplièrent dans la France lorsqu'elle devint alliée de l'Amérique; à la vérité on y opposa dans quelques villes des sentences de police, comme on y avoit opposé en Italie des décisions de casuistes, mais avec aussi peu de succès. Dans les pays libres, les loix suivent l'opinion; dans les autres, l'autorité publique la contrarie souvent, mais finit par se soumettre docilement à son influence. Aujourd'hui l'usage de ce préservatif est devenu commun chez presque toutes les nations, mais sans y être général. Une longue suite d'expériences ne permet plus de douter de son efficacité. Si les édifices qui en sont munis ont encore quelques dangers à redouter, c'est qu'entre les efforts de l'homme toujours si bornés et

les forces de la nature, il ne peut jamais s'établir qu'une lutte inégale. Mais quelle immense carrière ce succès n'ouvre-t-il pas à nos espérances ? Pourquoi ne verroit-on pas un jour la funeste activité de tous les fléaux céder, comme celle de la foudre, au pouvoir du génie s'exerçant dans l'immensité des siècles ; et toutes les rigueurs de la nature désarmées par un usage heureux de ses dons, ne plus nous laisser sentir que ses bienfaits ?

En 1754 le roi d'Angleterre, qui avoit formé le projet d'attaquer la France, convoqua un congrès général de députés des diverses colonies, pour y concerter un systême de défense commune. M. Franklin y fut envoyé, et proposa entre elles un plan d'union que le congrès accepta ; mais il ne plut ni aux assemblées particulières de chaque état, ni au gouvernement britannique. Aucune menace n'avoit fait encore sentir aux colonies le besoin de cette réunion, qui devoit ôter à chacune une partie de son indépendance ; et le gouvernement anglois étoit à la fois trop habile pour ne pas prévoir ce que cette nouvelle institution prépareroit de résistance à ses entreprises tyranniques,

et trop peu éclairé pour savoir qu'il ne lui restoit plus que le pouvoir de diriger une révolution, suite inévitable de la prospérité toujours croissante des colonies. L'indolence ou l'orgueil d'un côté, la perfidie de l'autre, firent rejetter un plan formé par la prévoyance et tracé par la sagesse. Vingt-quatre ans après il servit de base au congrès, qui déclara l'indépendance ; et peut-être eût-il été à desirer que, dans la nouvelle constitution, on en eût imité davantage la sage simplicité. On a reproché à M. Franklin d'y avoir accordé un droit négatif à un gouverneur nommé par le roi de la Grande-Bretagne : mais les circonstances l'exigeoient ; c'étoit le lien qui devoit réunir un rejetton, foible encore, à l'arbre dont il étoit sorti, et qu'il ne falloit couper qu'au moment où la jeune plante, après avoir étendu ses racines et développé ses branches, auroit acquis assez de vigueur pour croître seule et se soutenir par ses propres forces.

Pendant qu'il resta en Angleterre, en qualité d'agent pour les provinces Américaines, les ministres l'appelloient quelquefois pour le consulter. Ils regardoient comme un ennemi de l'Angleterre quiconque n'é-

toit pas de leur avis. C'étoit annoncer qu'ils vouloient être trompés, et les gouverneurs des colonies les avoient trop bien entendus. Cependant M. Franklin, fidèle à sa politique, continuoit seul de leur dire la vérité. Aussi, non contens de lui ôter une place en Amérique, où déjà ils n'avoient plus le pouvoir de lui donner un successeur, ils arrêtèrent le paiement de ses appointemens comme député; enfin ils lui suscitèrent un procès injuste. Dans un pays libre ces procès sont les lettres-de-cachet des ministres, et c'est ainsi que peu d'années auparavant on s'étoit vengé de Wilkes (1).

---

(1) L'intérêt qu'ont les ministres à ne pas perdre ces moyens d'une oppression indirecte est une des principales causes qui s'opposent à la perfection des loix Angloises.

Des loix criminelles vagues ou qui soumettent à des peines des actions innocentes en elles-mêmes, des loix civiles obscures et appliquées par des tribunaux qui, soit par leur constitution, soit par leur peu de force, ne sont pas à l'abri de l'influence, sont autant d'instrumens que l'indolence ou la corruption laissent trop souvent entre les mains du despotisme; et toute nation qui veut rester vraiment libre, doit se hâter de les lui arracher.

Le procès de M. Franklin n'eut pas de suites bien graves ; on ne put trouver dans aucune loi un prétexte pour le condamner ; et la vengeance ministérielle se réduisit à lui faire dire publiquement des injures par un avocat dont la complaisance a depuis été récompensée par les honneurs de la pairie.

--- A l'époque où Franklin fut envoyé en France, ce royaume n'avoit pas une constitution libre ; mais les François n'étoient pas esclaves. Si le peuple gémissoit sous une tyrannie arbitraire, et plus encore sous le joug des mauvaises loix, les ames n'étoient point asservies, les esprits avoient conservé leur indépendance. Elle ne ressembloit pas à ces pays où il n'existe qu'un despote, un trésor et une armée ; il n'étoit pas indifférent que la guerre fût conforme ou contraire au vœu national, et les François étoient déjà dignes que leurs ministres suivissent la politique adoptée chez les nations libres, et que pour ordonner la guerre ils attendissent qu'elle fût sollicitée par la voix du peuple.

Comme négociateur, M. Franklin observoit beaucoup et agissoit peu.

Il laissoit les ministres des puissances alliées décider sur la manière d'attaquer l'An-

gleterre et de secourir l'Amérique, dans la crainte qu'un mauvais succès imputé à ses conseils ou à ses demandes ne refroidît leur intérêt. C'étoit à maintenir en France l'idée de la constance et des ressources des Américains, à soutenir cet enthousiasme qui avoit été son ouvrage, qu'il employoit tous ses soins; tandis qu'observant les mouvemens de l'opinion publique en Angleterre, il épioit l'instant où la chûte du ministère, qui avoit voulu la guerre, annonceroit que l'Amérique étoit libre. Il le vit arriver enfin, et signa d'une main tranquille le salut et la gloire de son pays, comme il en avoit contemplé d'un œil ferme les dangers et les revers. Ce calme n'étoit pas de l'indifférence; c'étoit le résultat d'une conviction profonde que l'indépendance américaine pouvoit être achetée plus ou moins cher, reconnue quelques années plus tard, mais qu'elle ne pouvoit être en danger. C'étoit la supériorité de raison d'un homme qui savoit que le monde moral est assujetti comme le monde physique à des loix certaines, et qui voyoit d'avance dans ces loix immuables le triomphe de sa patrie. C'étoit sur-tout l'absence si rare de toute considération personnelle; car ce

sont elles dont l'influence corruptrice souille si souvent l'amour de la liberté par ces inquiétudes, ces craintes, ces fureurs qui le dégradent en le rendant trop semblable aux viles passions de l'intérêt et de la vanité. Le patriotisme de M. Franklin devoit être calme comme celui de Socrate et de Phocion, que des orateurs vendus à des factions ou payés par des tyrans accusoient aussi de ne pas aimer assez leur pays.

La France, durant cette guerre, lui avoit offert un spectacle bien digne d'intéresser son génie observateur. Il avoit vu les opinions que l'on condamnoit dans les ouvrages des philosophes, établies dans les manifestes; un peuple tranquille dans ses chaînes antiques s'enivrer du bonheur de briser celles d'un autre hémisphère; les principes républicains ouvertement professés sous un gouvernement arbitraire; les droits des hommes violés par les loix et par l'autorité, mais établis et approfondis dans les livres; des lumières en politique dignes du siècle le plus éclairé et du peuple le plus sage briller au milieu d'une foule d'institutions absurdes et barbares; la nation applaudissant aux maximes de la liberté sur ses théâtres, mais obéis-

sant dans sa conduite aux maximes de la servitude ; libre dans ses sentimens, dans ses opinions, dans ses discours même, et paroissant voir avec indifférence que ses actions restassent soumises à des loix qu'elle méprisoit. Il lui étoit aisé de prévoir qu'un peuple déjà si digne de la liberté devoit bientôt la reconquérir, et que la révolution de la France, comme celle de l'Amérique, étoit un de ces événemens que la raison humaine peut soustraire à l'empire du hasard et des passions (1).

A son arrivée en France, Franklin (2) s'annonça d'abord comme un philosophe affligé des troubles de sa patrie, et qui détournant ses yeux de tant d'objets de désolation, venoit chercher en France un séjour plus paisible ; mais il se réunissoit à Silas Deane, et correspondoit avec *Arthur Lée*, et il étoit

---

(1) Franklin, étant en France, dit un jour dans une société : « Vous voyez la liberté s'établir et fleurir presque sous vos yeux ; j'oserois prédire que bientôt vous en voudrez tâter.

(2) Hilliard d'Auberteuil.

chargé avec eux des négociations du congrès auprès de la cour d'Espagne, du roi de Prusse et de la maison d'Autriche. On lui conseilla de profiter des circonstances particulières qui l'annonçoient avantageusement parmi les François, et de se rendre peu communicatif. Ce conseil étoit fondé sur la connoissance des peuples, et sur celle en particulier de la nation françoise. Les formes extérieures sont ce qui séduit le plus aisément le vulgaire. Franklin se logea dans un village aux portes de Paris et sur le chemin de Versailles. Il fut demeurer à Passy : dans cette retraite il voyoit peu de monde, et se tenoit sur ses gardes : on se disoit à l'oreille, que la haine des ministres d'Angleterre pouvoit lui faire courir de grands périls, et cette idée seule le rendoit plus intéressant. Franklin ne venoit à Paris qu'accompagné d'un cortège nombreux, auquel se mêloient des hommes de génie qui, négligés et persécutés de leurs compatriotes, n'en répandoient pas moins un lustre imposant sur l'étranger à qui ils paroissoient accorder de l'estime. Tout en lui annonçoit la simplicité et l'innocence de ces anciennes mœurs que de grands philosophes ont si bien

peintes, et qui malheureusement n'ont peut-être jamais été aussi parfaites que dans leurs descriptions. Franklin avoit dépouillé la chevelure empruntée qui jadis cachoit en Angleterre la nudité de son front et l'ajustement inutile qui l'auroit laissé au niveau de tous les autres Anglois. Il montroit à la multitude étonnée une tête digne du pinceau du *Guide* (1), sur un corps droit et vigoureux, couvert des habits les plus simples ; ses yeux étoient ombragés de deux larges lunettes, et sa main chargée d'un bâton blanc. Il parloit peu ; il savoit être impoli sans rudesse, et sa fierté sembloit être celle de la nature. Un tel personnage étoit fait pour exciter la curiosité de Paris ; le peuple s'attroupoit sur son passage ; on demandoit quel est ce vieux paysan qui a un air si noble ? et l'on répondoit à l'envi : *c'est le célebre Franklin*. Il se rendoit dans tous les lieux où les hommes peuvent être rassemblés par des motifs estimables, et partout il étoit annoncé par des applaudissemens. Aux séances publiques de l'académie

(1) Peintre fameux qui réussissoit particulièrement dans le portrait des vieillards.

des sciences et de l'académie françoise, aux audiences du parlement, à l'exposition des ouvrages de l'académie de peinture et de sculpture, à la société libre d'émulation pour l'encouragement des arts utiles, et dans ces lieux gardés par le mystère, où se trouvent la paix et la liberté au milieu des plaisirs et des arts, qu'Helvétius et Voltaire ont fréquentés et où il étoit digne de s'asseoir avec eux. Jamais homme ne fut plus honoré sans exciter l'envie ; et toutes les fois qu'il arrivoit de citer le nom de Franklin, il étoit passé en usage d'ajouter : *il est bien respectable.* Trois mois après son arrivée à Paris, on voyoit par-tout son portrait gravé.

Cependant on ne pouvoit se persuader dans le cabinet de Londres que la France et l'Espagne prissent parti pour les Américains. Les colonies françoises en Amérique, disoit le lord Germaine dans le parlement, sont peut-être encore plus mécontentes que les nôtres ; seroit-il donc croyable que la cour de Versailles osât encourager une rebellion voisine ? Ne craindroit-elle pas que ses propres colonies ne fussent tentées de participer aux droits illimités de la liberté ? Celles de l'Espagne ne trouveroient-elles pas le com-

merce de toutes les nations plus avantageux que celui de la compagnie de Biscaye ; et la jouissance de leurs trésors plus agréable que l'obligation de creuser des mines pour un monarque Européen ? Le voisinage d'un grand état indépendant seroit pour la France et pour l'Espagne un sujet perpétuel d'inquiétude, et ces cours ne peuvent pas être aveugles à ce point sur leurs propres intérêts.

Après les propositions préliminaires (1), Conrad Gérard, porteur des pouvoirs du roi de France, datés du 30 janvier 1778, et Benjamin Franklin, Silas Deane et Arthur Lée signèrent à Paris, le 6 février suivant, un traité d'amitié et de commerce entre la couronne de France et les états-unis de l'Amérique ; les députés du Congrès insistoient pour obtenir en même tems une alliance offensive et défensive, par laquelle le roi s'engageroit non-seulement à reconnoître purement et simplement l'indépendance des états-unis, mais aussi à la garan-

(1) *Idem.*

tir et à la défendre les armes à la main : ce traité fut refusé. Le roi pouvoit bien regarder l'indépendance des colonies comme existante, mais il ne vouloit point la juger; il ne pouvoit, par conséquent, la garantir ni entreprendre une guerre pour la soutenir. Néanmoins comme il paroissoit que la cour de Londres avoit un dessein formé d'attaquer la France, le roi crut devoir faire avec les états-unis une alliance éventuelle et purement défensive.

Il fut convenu, en conséquence, *que si la guerre se déclaroit entre la France et la Grande-Bretagne pendant la présente guerre entre les états-unis et l'Angleterre*, sa majesté très-chrétienne et les états-unis feroient cause commune et s'aideroient mutuellement de leurs conseils et de leurs forces selon la nécessité des circonstances, ainsi qu'il convient entre de bons et de fidèles alliés. On déclaroit, par l'art. 2, que l'objet essentiel et direct de l'alliance étoit de maintenir efficacement la liberté, la souveraineté et l'indépendance absolue et illimitée des états-unis, tant en matière de gouvernement que pour l'objet du commerce. Enfin le roi s'engageoit, dans le cas où la guerre

guerre se déclareroit entre la France et l'Angleterre, à ne poser les armes qu'après que l'indépendance et la souveraineté des états-unis de l'Amérique auroient été reconnus de la Grande-Bretagne.

Ce traité n'étoit alors qu'un être de raison qui n'empêchoit point les colonies de traiter avec l'Angleterre sans le concours de la France, aussi long-tems que la guerre n'étoit engagée que vis-à-vis d'elles seules, et il laissoit le roi et le parlement d'Angleterre maîtres absolus de la guerre ou de la paix. Il n'a acquis de réalité que par les hostilités commises de la part de l'Angleterre qui faisoit assiéger Pondichéry, avant même que ce traité fût conclu. Il demeura secret, parce qu'au moment de sa conclusion il n'avoit encore aucune valeur ; mais le traité de commerce fut notifié à la cour de Londres par le comte de Noailles, ambassadeur de France, le 13 mars 1775. Le jour même de cette notification, le lord North déclara au parlement qu'il regardoit la guerre contre la France, comme inévitable.

Le docteur Franklin parut devant le roi; il lui fut présenté, dans la galerie, par le comte de Vergennes, ministre des affaires étran-

gères. Il étoit accompagné et suivi d'un nombreux cortège d'américains et de particuliers de tous les états que la curiosité avoit attirés. Son âge, son extérieur vénérable, la simplicité de ses habits en une telle cérémonie, tout ce qu'il y a d'heureux et de singulier dans la vie de cet américain augmentoit l'attention publique. On battoit des mains, et tout annonçoit à l'entour cet enivrement d'imagination dont les François sont plus susceptibles qu'aucun autre peuple, et dont leur politesse et leur douceur augmentent encore les charmes pour celui qui en est l'objet. Sa majesté lui dit : » assurez de mon amitié les états-unis de l'A» mérique ; je suis très-satisfait en parti» culier de la conduite que vous avez te» nue dans mon royaume ». Lorsque le nouvel ambassadeur traversa les cours pour se rendre chez le ministre des affaires étrangères, la multitude l'attendoit au passage, les acclamations publiques le suivirent, et le même accueil dura quelque tems à Paris.

Le traité d'amitié et de commerce étoit le seul qui parut alors; il fut notifié à la cour de Londres par le marquis de Noailles,

ambassadeur de France ; cette notification fut le signal des hostilités.

Au moment où toutes ces choses se passoient en Europe, l'esprit de division s'étoit introduit parmi les chefs de la nouvelle Angleterre : on commençoit déjà à reprocher au général Wasinghton de ne s'être jamais montré victorieux dans les batailles rangées. La cour de Londres entretenoit des émissaires adroits qui paroissoient zélés pour la cause de l'Amérique, travailloient à la renverser, et fomentoient des dissensions entre les chefs des conseils et de l'armée. Des hommes secrétement ennemis de la France cherchoient à inspirer de la défiance pour le gouvernement françois et de la haine pour les particuliers. Quelques aventuriers qui se décoroient du titre d'officiers de France, avoient favorisé, par leurs désordres et leurs déréglemens, tout ce que l'on disoit de leurs compatriotes. On avoit aussi cherché à répandre des doutes sur les succès du docteur Franklin ; on refusoit d'employer des sujets choisis parmi les meilleures troupes de France qu'il avoit adressées au congrès ; on attendoit même fort peu du commerce de la France, soit à cause des inexpériences pas-

sées de l'administration dans cette partie, ou par d'autres raisons ; car dans un pays où le commerce est la vie et qui tient au premier rang parmi les citoyens ceux qui le font avec succès, la franchise et la droiture sont la base des négociations ; au lieu que dans les pays où le commerce ne fixe pas principalement l'attention publique, le marchand est nécessairement rusé. Le commerce des monarchies se propage difficilement dans l'univers qui, au contraire, s'est plu dans tous les tems à se voir tributaire des républiques et même de celles à qui la nature de leur sol n'offroit presque rien qu'elles pussent échanger.

Cependant la cour d'Angleterre se hâtoit de faire partir des commissaires avec des pouvoirs étendus pour offrir la paix à l'Amérique et rétablir l'union telle qu'elle existoit en 1763. Le traité avec la France avoit été conclu le 6 février, les bills conciliatoires ne furent arrêtés au parlement que le 16 du même mois ; mais on espéroit qu'en faisant partir les commissaires sur le champ, ils arriveroient assez tôt pour faire dans les esprits une heureuse diversion, et empêcher que le congrès ne ra-

tifiât le traité fait à Paris avec ses députés. Le lord Carlisle, homme d'un esprit doux et adroit ; le gouverneur Johnstone, ci-devant gouverneur de la Floride, qui s'étoit fait aimer en Amérique par sa franchise, ses lumières et son humanité ; et William Eden, sous-secrétaire d'état, auparavant gouverneur du Maryland, furent chargés de cette mission délicate.

Plusieurs Anglois se persuadoient que le congrès avoit usurpé l'autorité qu'il exerçoit sur les peuples ; ils savoient que la déclaration d'indépendance n'avoit pas été résolue unanimement, et pensoient qu'il seroit facile de gagner un assez grand nombre des membres de cette assemblée pour entraîner la pluralité.

La cour avoit envoyé à Paris des négociateurs secrets pour tâcher de traiter avec le docteur Franklin, de le tromper ou de le compromettre. Il n'étoit plus tems. Silas Deane avoit quitté Paris pour aller s'embarquer à Toulon sur la flotte du comte d'Estaing. M. Gerard partoit sur la même flotte, en qualité de ministre plénipotentiaire auprès du congrès.

Le lord Abingdon avoit protesté avec rai-

son contre les bills conciliatoires. La cour de Londres n'ayant point rappellé ses armées, ayant au contraire continué les pouvoirs des frères Howe pour agir de concert avec les trois commissaires, qui n'étoient par conséquent que leurs adjoints; il y a lieu de croire que le roi ni ses ministres n'avoient pas l'intention sérieuse de traiter de bonne foi avec les Américains, mais seulement de les engager à rompre le traité qu'ils avoient conclu avec la France; de gagner, s'il étoit possible, une partie des membres du congrès et les présidens des provinces. On se proposoit de profiter du moment où ils auroient perdu leurs alliés pour les réduire au plus dur esclavage.

Après avoir achevé son grand ouvrage, M. Franklin fut plus solitaire dans sa retraite de Passy. Une société peu nombreuse, quelques amis, des travaux faciles remplissoient le soir d'une belle vie. Mais une infirmité douloureuse en troubla le cours; dès ce moment son ame se tourna vers sa patrie, et il quitta la France, à qui, pour prix de

ses services, il laissoit un grand exemple, et des leçons qui ne devoient plus rester long-tems inutiles. Il s'embarqua dans un port d'Angleterre, où il fut accompagné par M. le Veillard qui, pendant son séjour à Passy, lui avoit constamment prodigué tous les soins d'une tendresse filiale, et avoit voulu retarder l'instant si douloureux d'une séparation éternelle. Mais M. Franklin ne fit que toucher les côtes d'Angleterre, et il eut la générosité d'épargner à ses ennemis humiliés le spectacle de sa gloire. S'il regardoit les François comme ses amis, les Anglois étoient pour lui des parens, dont on aime à oublier les torts, et à l'égard desquels on doit respecter encore les liens de la nature, quand même leur injustice les a rompus.

Son entrée à Philadelphie fut un triomphe. Il marchoit au milieu des bénédictions d'un peuple libre, en qui un intervalle de plusieurs années n'avoit pas affoibli le sentiment de ses services.

Les guerriers, qui avoient versé leur sang pour l'indépendance assurée par sa courageuse sagesse, s'honoroient de lui montrer leurs glorieuses blessures; il étoit entouré

de vieillards qui avoient demandé au ciel de vivre assez pour le revoir encore, et d'une génération nouvelle qui s'empressoit de connoître les traits du grand homme dont les talens, les services, les vertus avoient excité dans leur cœur les premiers élans de l'enthousiasme. Il s'avançoit dans ce port désormais ouvert à toutes les nations ; il revoyoit dans un état de splendeur cette maison d'instruction publique, et cet hôpital dont l'établissement avoit été un de ses premiers services, dont les accroissemens étoient dus à sa sage prévoyance, et dont le succès remplissoit ses vœux les plus chers, le soulagement de l'humanité souffrante et les progrès de la raison. Il portoit ses regards sur ces campagnes riantes, embellies par la liberté, dans lesquelles, au milieu des monumens de la prospérité publique, quelques vestiges des ravages de l'Angleterre ne servoient qu'à faire goûter davantage les plaisirs de la paix et de la victoire ; et dans ce jour qui lui retraçoit et les douces pensées de sa jeunesse et le souvenir plus doux encore de ses utiles travaux, son ame réunissoit en un seul instant tout ce que dans une longue vie elle avoit goûté de bonheur et de gloire.

A ces divers traits nous ajouterons seulement quelques observations sur son caractère. L'humanité et la franchise (1) étoient la base de sa morale ; une gaieté habituelle, une douce facilité dans la vie commune, une inflexibilité tranquille dans les affaires importantes formoient son caractère. Ces deux dernières qualités s'unissent aisément dans les hommes qui, doués d'un esprit supérieur et d'une ame forte, abandonnent les petites choses au doute et à l'indifférence. Son systême de conduite étoit simple ; il cherchoit à écarter de lui la douleur et l'ennui par la tempérance et le travail : *le bonheur*, disoit-il, *comme les corps, se compose d'élémens insensibles*. Sans dédaigner la gloire, il savoit mépriser les injustices de l'opinion ; et, en jouissant de la reconnoissance, pardonner à l'envie.

Dans sa jeunesse, il avoit porté le pyrrhonisme jusques sur les fondemens de la morale ; la bonté naturelle de son cœur, la droiture de son esprit étoient ses seuls guides, et ils l'égarèrent rarement. Plus tard,

(1) Eloge de Franklin, par M. de Condorcet.

il reconnut qu'il existoit une morale fondée sur la nature de l'homme, indépendante de toutes les opinions spéculatives, antérieure à toutes les conventions. Il pensoit que nos ames recevoient dans une autre vie la récompense de leurs vertus et la punition de leurs fautes ; il croyoit à l'existence d'un Dieu bienfaisant et juste à qui il rendoit dans le secret de sa conscience un hommage libre et pur. Il ne méprisoit pas les pratiques extérieures de religion, les croyoit même utiles à la morale, mais il s'y soumettoit rarement. Toutes lss religions lui paroissoient également bonnes, pourvu qu'une tolérance universelle en fût le principe, et qu'elles ne privassent point des récompenses de la vertu ceux qui, en la pratiquant, suivoient une autre croyance ou n'en professoient aucune.

L'application des sciences physiques aux usages de la vie, à l'économie domestique étoit souvent le sujet de ses recherches ; il y trouvoit le plaisir de prouver que, même dans les choses les plus communes, la routine et l'ignorance sont de mauvais guides, et que nous sommes bien loin d'avoir épuisé

ce que la nature prépare de ressources à ceux qui savent l'interroger (1).

Il n'a écrit sur la politique que des ouvrages commandés par les circonstances. On voit qu'il cherche toujours à ramener les questions aux élémens les plus simples, à les présenter de manière que les hommes les moins instruits puissent les entendre et les résoudre. C'est à eux qu'il s'adresse toujours. C'est tantôt une erreur dont il veut les détromper, tantôt une vérité utile à laquelle il veut doucement préparer leurs esprits, afin qu'ils la reçoivent, et sur-tout qu'ils la conservent. On y chercheroit vainement une ligne, qu'on puisse le soupçonner d'avoir écrite pour sa gloire.

Souvent il employoit ces formes qui ne

---

(1) Il s'est occupé long-temps, et à plusieurs reprises, des moyens de perfectionner les cheminées, de concilier l'économie du combustible, l'intensité, l'égalité de la chaleur et le renouvellement de l'air dans les endroits échauffés. Plusieurs années avant sa célébrité, et le temps où il a commencé à jouir d'une fortune indépendante, on lui proposa un privilege pour un poële qu'il avoit imaginé ; il le refusa. *J'ai profité des inventions des autres*, répondit-il, *n'est-il pas juste qu'ils profitent des miennes ?*

déguisent en apparence la vérité que pour la rendre plus sensible, et, au lieu de l'apprendre, laisser le plaisir de la deviner. C'est ainsi qu'en paroissant enseigner les moyens les plus sûrs de diminuer l'étendue d'un état qu'on trouve trop difficile à gouverner, il met au jour l'imprudence de la conduite du ministère Anglois à l'égard de l'Amérique ; ou que pour montrer l'injustice des prétentions de la Grande-Bretagne sur ses colonies, il suppose un rescrit par lequel le roi de Prusse soumet l'Angleterre à des taxes, sous prétexte que les habitans des rives de l'Oder l'ont autrefois conquise ou peuplée.

Sa conversation étoit comme son style, toujours naturelle et souvent ingénieuse. Dans sa jeunesse, la lecture de Xénophon lui avoit donné le goût de la méthode socratique, et il se plaisoit à l'employer, tantôt par des questions adroites, conduisant ceux qui soutenoient une opinion fausse à la réfuter eux-mêmes ; tantôt par une application de leurs principes à des objets familiers, les obligeant à reconnoître la vérité dégagée des nuages dont la routine ou les préjugés l'avoient environnée ;

d'autres fois décidant par un apologue, par un conte, par une anecdote, des questions que l'orgueil d'une discussion sérieuse auroit obscurcies. Chargé de demander l'abolition de l'usage insultant d'envoyer les malfaiteurs dans les colonies, le ministre lui alléguoit la nécessité d'en délivrer l'Angleterre. Que diriez-vous, répondit-il, si nous ordonnions l'exportation des serpens à sonnette (1).

M. Franklin ne s'étoit pas formé un systême général de politique ; il examinoit les questions à mesure que l'ordre des événemens ou sa prévoyance les présentoit à son esprit, et il les résolvoit avec les principes qu'il puisoit dans une ame pure et dans un esprit juste et fin. En général il paroissoit ne pas chercher à donner d'une seule fois aux institutions humaines le plus grand degré de perfection ; il croyoit plus sûr de l'attendre du temps ; il ne s'obstinoit pas à combattre de front les abus, il trouvoit plus prudent d'attaquer d'abord les erreurs qui en sont la source. Il avoit, en poli-

(1) Je lui ai entendu raconter ce trait, qui a été ridiculement défiguré dans quelques-uns de nos journaux.

tique comme en morale, cette sorte d'indulgence qui exige peu, parce qu'elle espère beaucoup, et qui pardonne au présent en faveur de l'avenir ; il proposoit toujours les mesures les plus propres à conserver la paix, parce qu'elle ne livre ni le bonheur des hommes aux hasards des événemens, ni la vérité aux intérêts de parti. Il préféroit le bien qu'on obtient de la raison à celui qu'on attend de l'enthousiasme, parce qu'il se fait mieux, arrive plus sûrement, et dure plus longtemps. En un mot sa politique étoit celle d'un homme qui croit au pouvoir de la raison et à la réalité de la vertu, et qui avoit voulu se rendre l'instituteur de ses concitoyens avant d'être appellé à en devenir le législateur.

Pour retracer à nos lecteurs l'idée de cette simplicité, de cette bonhommie dont Franklin aimoit à revêtir les conseils de sa sagesse et les fruits de ses profondes méditations, nous transcrirons ici le petit ouvrage dont on a parlé ci-dessus.

LA SCIENCE DU BONHOMME RICHARD,

Par B. Franklin.

J'AI ouï dire que rien ne fait autant de plaisir à un auteur, que de voir ses ouvrages cités avec vénération par d'autres savans écrivains. Il m'est rarement arrivé de jouir de ce plaisir. Car, quoique je puisse dire, sans vanité, que depuis un quart de siècle je me suis fait annuellement un nom distingué parmi les auteurs d'almanachs, il ne m'est guères arrivé de voir que les écrivains, mes confrères dans le même genre, daignassent m'honorer de quelques éloges, ou qu'aucun autre auteur fît la moindre mention de moi ; de sorte que, sans le petit profit effectif que j'ai fait sur mes productions, la disette d'applaudissemens m'auroit totalement découragé.

J'ai conclu à la fin que le meilleur juge

de mon mérite étoit le peuple, puisqu'il achetoit mon almanach, d'autant plus qu'en me répandant dans le monde, sans être connu, j'ai souvent entendu répéter quelqu'un de mes adages par celui-ci ou celui-là, en ajoutant toujours à la fin : « comme dit le bonhomme Richard ». Cela m'a fait quelque plaisir, et m'a prouvé que non-seulement on faisoit cas de mes leçons, mais qu'on avoit encore quelque respect pour mon autorité ; et j'avoue que, pour encourager d'autant plus le monde à se rappeller mes maximes et à les répéter, il m'est arrivé quelquefois de me citer moi-même du ton le plus grave.

Jugez d'après cela combien je dus être content d'une aventure que je vais vous rapporter. Je m'arrêtai l'autre jour à cheval dans un endroit où il y avoit beaucoup de monde assemblé pour une vente qu'on y faisoit. L'heure n'étant pas encore venue, la compagnie causoit sur la dureté des temps, et quelqu'un s'adressant à un personnage en cheveux blancs, et assez bien mis, lui dit : « et vous, pere Abraham, que pensez-vous de ce temps-ci ? N'êtes-vous pas d'avis que la pesanteur

» des

» des impositions finira par détruire ce » pays-ci de fond en comble ? Car, com- » ment faire pour les payer ? Quel parti » voudriez-vous qu'on prît là-dessus ? » Le père Abraham fut quelque temps à réfléchir, et répliqua : si vous voulez savoir ma façon de penser, je vais vous la dire en peu de mots : « car, pour l'homme bien » avisé, il ne faut que peu de paroles. Ce » n'est pas la quantité de mots qui remplit » le boisseau, comme dit le bonhomme Ri- » chard ». Tout le monde se réunit pour engager le père Abraham à parler, et l'assemblée s'étant approchée en cercle autour de lui, il tint le discours suivant : « Mes chers amis et bons voisins, il est certain que les impositions sont très-lourdes ; cependant, si nous n'avions à payer que celles que le gouvernement nous demande, nous pourrions espérer d'y faire face plus aisément ; mais nous en avons une quantité d'autres beaucoup plus onéreuses : par exemple, notre paresse nous prend deux fois autant que le gouvernement, notre orgueil trois fois, et notre inconsidération quatre fois autant encore. Ces taxes sont d'une telle nature, qu'il n'est pas

possible aux commissaires de diminuer leur poids, ni de nous en délivrer; cependant il y a quelque chose à espérer pour nous, si nous voulons suivre un bon conseil; « car, comme dit le bonhomme Richard » dans son almanach de 1733, Dieu dit à » l'homme aide-toi, je t'aiderai ».

S'il y avoit un gouvernement qui obligeât les sujets à donner réguliérement la dixième partie de leur temps pour son service, on trouveroit assurément cette condition fort dure; mais la plupart d'entre nous sont taxés, par leur paresse, d'une manière beaucoup plus tyrannique. Car si vous comptez le temps que vous passez dans une oisiveté absolue, c'est-à-dire, ou à ne rien faire, ou dans des dissipations qui ne mènent à rien, vous trouverez que je dis vrai. L'oisiveté amène avec elle des incommodités, et raccourcit sensiblement la durée de la vie. « L'oisiveté, » comme dit le bonhomme Richard, res- » semble à la rouille, elle use beaucoup » plus que le travail : la clef dont on se sert » est toujours claire ». Mais si vous aimez la vie, comme dit encore le bonhomme Richard, ne dissipez pas le temps, car la vie en est faite. Combien de temps ne donnons-

nous pas au sommeil au-delà de ce que nous devrions naturellement lui donner? Nous oublions que « le renard qui dort ne prend » point de poules », et que nous aurons assez de temps à dormir quand nous serons dans le cercueil. Si le temps est le plus précieux des biens, « la perte du temps, comme » dit le bonhomme Richard, doit être aussi » la plus grande des prodigalités, puisque, » comme il le dit encore, le temps perdu » ne se retrouve jamais, et que ce que nous » appellons assez de temps se trouve tou- » jours trop court ». Courage donc, et agissons pendant que nous le pouvons. Moyennant l'activité, nous ferons beaucoup plus avec moins de peine. « L'oisiveté, comme » dit le bonhomme Richard, rend tout dif- » ficile; l'industrie rend tout aisé; celui qui » se lève tard s'agite tout le jour, et com- » mence à peine ses affaires qu'il est déjà » nuit. La paresse va si lentement, que la » pauvreté l'atteint tout d'un coup; poussez » vos affaires, et que ce ne soit pas elles » qui vous poussent. Se coucher de bonne » heure et se lever matin sont les deux » meilleurs moyens de conserver sa santé, » sa fortune et son jugement ».

Que signifient les espérances et les vœux que nous formons pour des temps plus heureux ? Nous rendrons le temps bon en sortant de nous-mêmes. « L'industrie, comme » dit le bonhomme Richard, n'a pas besoin » de souhaits. Celui qui vit sur l'espérance » court risque de mourir de faim : il n'y » a point de profit sans peine ». Il faut me servir de mes mains puisque je n'ai point de terres ; si j'en ai, elles sont fortement imposées ; et, comme le bonhomme Richard l'observe avec raison, « un métier vaut un » fonds de terre ; une profession est un em- » ploi qui réunit toujours pour vous l'hon- » neur et le profit ». Mais il faut travailler à son métier et soutenir sa réputation ; autrement ni le fonds ni le magasin ne nous aideront pas à payer nos impôts. « Quiconque » est industrieux, dit le bonhomme Richard, » n'a point à craindre la disette ». La faim regarde à la porte de l'homme laborieux, mais elle n'ose pas y entrer. Elle est également respectée des commissaires et des huissiers ; car, comme dit le bonhomme Richard, « l'industrie paie les dettes, et le » désespoir les augmente ». Il n'est pas nécessaire que vous trouviez des trésors, ni

que de riches parens vous fassent leur légataire. « La vigilance, comme dit le bonhomme Richard, est la mère de la prospérité, et Dieu ne refuse rien à l'industrie ». Labourez pendant que le paresseux dort, vous aurez du bled à vendre et à garder. Labourez pendant tous les instans qui s'appellent aujourd'hui, car vous ne pouvez pas savoir tous les obstacles que vous rencontrerez le lendemain. C'est ce qui fait dire au bonhomme Richard : « un bon aujourd'hui vaut mieux que deux demain. Et encore : avez-vous quelque chose à faire pour demain? faites-la aujourd'hui ». Si vous étiez le domestique d'un bon maître, ne seriez-vous pas honteux qu'il vous appellât paresseux? Mais vous êtes votre propre maître. « Rougissez donc, comme dit le bonhomme Richard, d'avoir à vous reprocher la paresse ». Vous avez tant à faire pour vous-même, pour votre famille, pour votre patrie, pour votre souverain : levez-vous donc dès le point du jour; que le soleil, en regardant la terre, ne puisse pas dire : « voilà un lâche qui sommeille ». Point de remises, mettez-vous à l'ouvrage, endurcissez vos mains à manier vos outils, et souvenez-vous,

comme dit le bonhomme Richard, « qu'un » chat en mitaine ne prend point de souris ». Vous me direz qu'il y a beaucoup à faire, et que vous n'avez pas la force. Cela peut être; mais ayez la volonté et la persévérance, et vous verrez des merveilles; car, comme dit le bonhomme Richard dans son almanach, je ne me souviens pas bien dans quelle année : « l'eau qui tombe constamment goutte » à goutte parvient à consumer la pierre ». Avec du travail et de la patience une souris coupe un cable, et de petits coups répétés abattent de grands chênes.

Il me semble entendre quelqu'un de vous me dire : « est-ce qu'il ne faut pas prendre » quelques instans de loisir? » Je vous répondrai, mes amis, ce que dit le bonhomme Richard : « employez bien votre temps si » vous voulez mériter le repos, et ne perdez » pas une heure, puisque vous n'êtes pas » sûrs d'une minute ». Le loisir est un temps qu'on peut employer à quelque chose d'utile. Il n'y a que l'homme vigilant qui puisse se procurer cette espèce de loisir auquel le paresseux ne parvient jamais. « La vie tran- » quille, comme dit le bonhomme Richard, » et la vie oisive sont deux choses fort dif-

» férentes ». Croyez-vous que la paresse vous procurera plus d'agrément que le travail ? Vous avez tort ; car, comme dit encore le bonhomme Richard, « la paresse engen-
» dre des soucis, et le loisir sans nécessité
» produit des peines fâcheuses. Bien des
» gens voudroient vivre, sans travailler, par
» leur seul esprit ; mais ils échouent faute
» de fonds ». L'industrie au contraire amène toujours l'agrément, l'abondance et la considération. Le plaisir court après ceux qui le fuient. La fileuse vigilante ne manque jamais de chemise. « Depuis que j'ai un
» troupeau et une vache, chacun me donne
» le bonjour, comme dit très-bien le bon-
» homme Richard ».

Mais indépendamment de l'industrie, il faut encore avoir de la constance, de la résolution et des soins. Il faut voir ses affaires avec ses propres yeux, et ne pas trop se confier aux autres ; car, comme dit le bonhomme Richard, « je n'ai jamais vu un
» arbre qu'on change souvent de place, ni
» une famille qui déménage souvent, pros-
» pérer autant que d'autres qui sont stables ».
Trois déménagemens font le même tort que l'incendie. Il vaut autant jetter l'arbre au

feu que le changer de place. Gardez votre boutique, et votre boutique vous gardera. Si vous voulez faire votre affaire, allez-y vous-même ; si vous voulez qu'elle ne soit pas faite, envoyez-y. Pour que le laboureur prospère, il faut qu'il conduise sa charrue, ou qu'il la tire lui-même. L'œil d'un maître fait plus que ses deux mains. Le défaut de soins fait plus de tort que le défaut de savoir. Ne point surveiller les journaliers est la même chose que livrer sa bourse à leur discrétion. Le trop de confiance dans les autres est la ruine de bien des gens ; car, comme dit l'almanach, « dans les affaires du monde » ce n'est pas par la foi qu'on se sauve, » c'est en n'en ayant pas ». Les soins qu'on prend pour soi-même sont toujours profitables ; car, comme dit le bonhomme Richard, « le savoir est pour l'homme studieux, » et les richesses pour l'homme vigilant, » comme la puissance pour la bravoure, et » le ciel pour la vertu ». Si vous voulez avoir un serviteur fidèle et que vous aimiez, comment ferez-vous ? Servez-vous vous-même. Le bonhomme Richard conseille la circonspection et le soin par rapport aux objets même de la plus petite importance,

parce qu'il arrive souvent qu'une légère négligence produit un grand mal. « Faute » d'un clou, dit-il, le fer d'un cheval se » perd ; faute d'un fer, on perd le cheval ; » et faute d'un cheval, le cavalier lui-même » est perdu, parce que son ennemi l'atteint » et le tue, et le tout pour n'avoir pas fait » attention à un clou au fer de sa monture ».

C'en est assez, mes amis, sur l'industrie et sur l'attention que nous devons donner à nos propres affaires ; mais après cela nous devons avoir encore la tempérance, si nous voulons assurer les succès de notre industrie. Si un homme ne sait pas épargner en même-temps qu'il gagne, il mourra sans avoir un sou, après avoir été toute sa vie collé sur son ouvrage. « Plus la cuisine est » grasse, dit le bonhomme Richard, plus le » testament est maigre ». Bien des fortunes se dissipent en même-temps qu'on les gagne, depuis que les femmes ont négligé les quenouilles et le tricot pour la table à thé, et que les hommes ont quitté pour le punch, la hache et le marteau. « Si vous voulez être » riche, dit-il dans un autre almanach, » n'apprenez pas seulement comment on » gagne, sachez aussi comment on mé-

» nage ». Les Indes n'ont pas enrichi les Espagnols, parce que leurs dépenses ont été plus considérables que leurs profits.

Renoncez donc à vos folies dispendieuses, et vous aurez moins à vous plaindre de l'ingratitude des temps, de la dureté des impositions, et de l'entretien onéreux de vos grosses maisons. Car, comme dit le bonhomme Richard, « le vin, les femmes, le » jeu et la mauvaise foi diminuent la fortune » et multiplient les besoins ». Il en coûte plus cher pour maintenir un vice, que pour élever deux enfans. Vous pensez peut-être qu'un peu de thé, quelques tasses de punch de fois à autre, quelques délicatesses pour la table, quelques recherches de plus dans les habits, et quelques amusemens de temps en temps ne peuvent pas être d'une grande importance ; mais souvenezvous de ce que dit le bonhomme Richard : « un peu répété plu» sieurs fois fait beaucoup ». Soyez en garde contre les petites dépenses. Il ne faut qu'une légère voie d'eau pour submerger un grand vaisseau. La délicatesse du goût conduit à la mendicité. Les fous donnent les festins, et les sages les mangent.

Vous voilà tous assemblés ici pour une

vente de curiosités et de brinborions précieux. Vous appellez cela des biens ; mais, si vous n'y prenez garde, il en résultera de grands maux pour quelques-uns de vous. Vous comptez que ces objets se vendront bon marché, c'est-à-dire, moins qu'ils n'ont coûté ; mais s'ils ne vous sont pas réellement nécessaires, ils seront toujours beaucoup trop chers pour vous. Ressouvenez-vous encore de ce que dit le bonhomme Richard : « Si tu achètes ce qui est superflu » pour toi, tu ne tarderas pas à vendre ce » qui t'est le plus nécessaire ». Fais toujours réflexion avant de profiter d'un bon marché. Le bonhomme pense peut-être que souvent un bon marché n'est qu'illusoire, et qu'en vous gênant dans vos affaires, il vous cause plus de tort qu'il ne vous fait de profit. Car je me souviens qu'il dit : « j'ai vu quantité de » gens ruinés pour avoir fait de bons mar- » chés. C'est une folie, dit encore le bon- » homme Richard, d'employer son argent » à acheter un repentir ». C'est cependant ce qu'on fait tous les jours dans les ventes, faute d'avoir lu l'almanach. « L'homme sage, » dit encore le bonhomme Richard, s'ins- » truit par les malheurs d'autrui ». Les fous

deviennent rarement plus sages par leur propre malheur : *felix quem faciunt àliena pericula cautum.* Je sais tel qui, pour orner ses épaules, a fait jeûner son ventre, et a presque réduit sa famille à se passer de pain. « Les étoffes de soie, les satins, les écar- » lates et les velours, comme dit le bonhomme » Richard, refroidissent la cuisine ». Loin d'être des besoins de la vie, on peut à peine les regarder comme des commodités. L'on n'est tenté de les avoir, qu'à cause de l'éclat de leur apparence. C'est ainsi que les besoins artificiels du genre humain sont devenus plus nombreux que les besoins naturels. » Pour une personne réellement pauvre, dit » le bonhomme Richard, il y a cent indi- » gens ». Par ces extravagances et autres semblables, les gens bien nés sont réduits à la pauvreté, et sont forcés d'avoir recours à ceux qu'ils méprisoient auparavant, mais qui ont su se maintenir par l'industrie et la tempérance. C'est ce qui prouve « qu'un » manant sur ses pieds, comme le dit fort » bien le bonhomme Richard, est plus grand » qu'un gentilhomme à genoux ». Peut-être ceux qui se plaignent le plus avoient-ils hérité d'une fortune honnête ; mais, sans con-

noître les moyens par lesquels elle avoit été acquise, ils se sont dit : « il est jour, et il » ne fera jamais nuit ». Une si petite dépense sur une fortune comme la mienne ne mérite pas qu'on y fasse attention. Mais dans le fond, « les enfans et les fous, comme le » dit très-bien le bonhomme Richard, ima» ginent que vingt francs et vingt ans ne peu» vent jamais finir ». Mais à force de toujours prendre à la huche, sans y rien mettre, on vient bientôt à trouver le fond ; et alors, comme dit le bonhomme Richard, « quand » le puits est sec, on connoît la valeur de » l'eau ». Mais c'est ce qu'ils auroient su d'abord, s'ils avoient voulu le consulter. Etes-vous curieux, mes amis, de connoître ce que vaut l'argent ? Allez et essayez d'en emprunter à quelqu'un ; celui qui veut faire un emprunt doit s'attendre à une mortification. Il en arrive autant à ceux qui prêtent à certaines gens, quand ils vont redemander leur dû. Mais ce n'est pas là notre question. Le bonhomme Richard, à propos de ce que je disois d'abord, nous prévient prudemment que l'orgueil de la parure est un travers funeste. Avant de consulter votre fantaisie, consultez votre bourse. L'orgueil est un men-

diant qui crie aussi haut que le besoin, mais qui est infiniment plus insatiable. Si vous avez acheté une jolie chose, il vous en faudra dix autres encore, afin que l'assortiment soit complet; car, comme dit le bonhomme Richard, « il est plus aisé de réprimer la pre» mière fantaisie, que de satisfaire toutes » celles qui viennent ensuite ». Il est aussi fou au pauvre de vouloir être le singe du riche, qu'il l'étoit à la grenouille de s'enfler pour devenir l'égale du bœuf. Les gros vaisseaux peuvent risquer davantage; mais il ne faut pas que les petits bateaux s'éloignent jamais du rivage. Les folies de cette espèce sont bientôt punies; car, comme dit le bonhomme Richard, « la gloire qui dîne de » l'orgueil, fait son souper du mépris ». Et le bonhomme dit encore ailleurs : « la gloire » déjeûne avec l'abondance, dîne avec la » pauvreté, et soupe avec la honte ». Que revient-il, au reste, de cette vanité de paroître pour laquelle on se donne tant de peines, et l'on s'expose à de si grands chagrins? Cela ne peut ni nous conserver la santé, ni nous guérir de nos maladies. Au contraire, sans augmenter le mérite personnel, cela fait naître l'envie, et précipite la ruine des fortunes.

Qu'est-ce qu'un papillon ? Ce n'est tout au plus qu'une chenille habillée, et voilà ce qu'est le petit maître. Comme dit encore le bonhomme Richard : « quelle folie n'est-ce » pas que de s'endetter pour de telles super- » fluités ! » Dans cette vente-ci, mes amis, on nous offre six mois de crédit, et peut-être est-ce l'avantage de cette condition qui a engagé quelqu'un d'entre nous à s'y trouver, parce que, n'ayant point d'argent comptant à dépenser, nous trouverons ici la facilité de satisfaire notre fantaisie sans rien débourser. Mais pensez-vous bien à ce que vous faites, lorsque vous vous endettez ? Vous donnez des droits à un autre homme sur votre liberté. Si vous ne payez pas au terme fixé, vous serez honteux de voir votre créancier, vous serez dans l'appréhension en lui parlant : vous vous abaisserez à des excuses pitoyablement motivées ; peu-à-peu vous perdrez votre franchise, et vous viendrez enfin à vous déshonorer par les menteries les plus évidentes et les plus méprisables. Car, comme dit le bonhomme Richard, « la première » faute est de s'endetter, la seconde est de » mentir ». Le faiseur de dettes a toujours le mensonge en croupe. Un Anglois né libre

ne devroit jamais rougir ni appréhender de parler à quelque homme vivant que ce soit, ni de le regarder en face. La pauvreté n'est que trop capable d'anéantir le courage et toutes les vertus de l'homme. « Il est diffi- » cile, dit le bonhomme Richard, qu'un sac » vuide puisse se tenir debout » Que penseriez vous d'un prince ou d'un gouvernement qui vous défendroit, par un édit, de vous habiller comme les personnes de distinction, sous peine de prison ou de servitude ? Ne diriez-vous pas que vous êtes nés libres, que vous avez le droit de vous habiller comme bon vous semble, qu'un tel édit seroit un attentat formel contre vos privilèges, et qu'un tel gouvernement seroit tyrannique ? Et cependant vous vous soumettez vous-mêmes à cette tyrannie, quand vous vous endettez par la fantaisie de paroître.

Votre créancier a le droit, si bon lui semble, de vous priver de votre liberté, en vous confinant pour toute votre vie dans une prison, ou en vous vendant comme esclave, si vous n'êtes pas en état de le payer. Quand vous avez fait le marché qui vous plaît, il peut arriver que vous ne songiez guères

au

au paiement ; mais les créanciers, comme dit le bonhomme Richard, « ont meil» leure mémoire que les débiteurs. Les » créanciers, dit-il encore, sont la secte du » monde la plus superstitieuse. Il n'y a pas » d'observateurs plus exacts qu'eux de » toutes les époques du calendrier ». Le temps roule autour de vous sans que vous y fassiez attention, et l'on vient former demande avant que vous ayez formé le moindre préparatif pour y satisfaire. Si vous songez, au contraire, à votre dette, le terme, qui paroissoit d'abord si long, vous semblera extrêmement court lorsqu'il s'approchera. Il semble que le temps ait des aîles aux talons, comme il en a aux épaules. « Le carême est bien court, dit le » bonhomme Richard, pour ceux qui doi» vent payer à Pâques ». L'emprunteur et le débiteur sont deux esclaves, l'un du prêteur, l'autre du créancier ; ayez horreur de cette chaîne. Conservez votre liberté et votre indépendance ; soyez industrieux et libres ; soyez modestes et libres ; mais peut-être pensez-vous en ce moment être dans un état d'opulence qui vous permet de satisfaire quelque fantaisie sans ris-

quer de vous faire tort. Mais épargnez pour le temps de la vieillesse et du besoin, pendant que vous le pouvez ; « le soleil du ma» tin ne dure pas tout le jour, comme dit » le bonhomme Richard ». Le gain est in» certain et passager, mais la dépense sera toujours continuelle et certaine. « Il est » plus aisé de bâtir deux cheminées que » d'en tenir une chaude, comme dit le bon» homme Richard ; ainsi, allez plutôt vous » coucher sans souper, que de vous lever » avec des dettes ». Gagnez ce qu'il vous est possible, et sachez ménager ce que vous avez gagné. C'est le véritable secret de changer votre plomb en or. Il est bien sûr que quand vous posséderez cette pierre philosophale, vous ne vous plaindrez pas de la rigueur des temps, et de la difficulté à payer les impôts. Cette doctrine, mes amis, est celle de la raison et de la prudence. N'allez pas cependant vous confier uniquement à votre industrie, à votre vigilance et à votre économie. Ce sont d'excellentes choses, à la vérité, mais elles vous seront tout-à-fait inutiles, si vous n'avez, avant tout, les bénédictions du ciel. Demandez donc humblement ces bénédictions ; ne

soyez point insensibles aux besoins de ceux à qui elles sont refusées ; m is donnez-leur des consolations et des secours. Souvenez-vous que Job fut pauvre, et qu'ensuite il redevint heureux.

Je n'en dirai pas davantage. L'expérience tient une école où les leçons coûtent cher ; mais c'est la seule où les insensés puissent s'instruire, encore n'apprennent-ils pas grand'chose : car, comme dit le bonhomme Richard, « on peut donner un bon avis, » mais non pas la bonne conduite ». Ressouvenez-vous donc que celui qui ne sait pas recevoir un bon conseil, ne peut pas non plus être secouru d'une manière utile ; car, comme dit le bonhomme Richard, « si vous ne voulez pas écouter la raison, » elle ne manquera pas de se faire sentir ».

Le vieil Abraham finit ainsi sa harangue. Le peuple écoutoit son discours ; on approuva ses maximes ; mais on ne manqua pas de faire sur le champ le contraire précisément, comme il arrive aux sermons ordinaires : car la vente ayant commencé, chacun acheta de la manière la plus extravagante, nonobstant toutes les remontrances du sermonneur et les craintes qu'a-

voit l'assemblée de ne pouvoir pas payer les taxes. Les fréquentes mentions qu'il avoit faites de moi auroient été ennuyeuses pour tout autre : mais ma vanité en fut merveilleusement flattée, quoique je fusse bien sûr que de toute la philosophie qu'on m'attribuoit, il n'y avoit pas la dixième partie qui m'appartînt et que je n'eusse recueillie en glanant, d'après le bon sens de tous les siècles et de toutes les nations. Quoi qu'il en soit, je résolus de me corriger, d'après la répétition que j'en entendis faire ; et quoique je me fusse arrêté dans la résolution d'acheter de quoi me faire un habit neuf, je me déterminai ensuite à faire durer le vieux. Lecteur, si vous pouvez faire de même, vous y gagnerez autant que moi.

ASSEMBLÉE NATIONALE DE FRANCE.

Séance du 11 *juin* 1790.

« M. de Mirabeau l'aîné, ayant demandé la parole, dit : FRANKLIN EST MORT.... (Il

se fait un profond silence) Il est retourné au sein de la divinité, le génie qui affranchit l'Amérique, et versa sur l'Europe des torrens de lumière. Le sage que deux mondes réclament, l'homme que se disputent l'histoire des sciences et l'histoire des empires, tenoit sans doute un rang élevé dans l'espèce humaine. Assez long-temps les cabinets politiques ont notifié la mort de ceux qui ne furent grands que dans leur éloge funèbre. Assez long-temps l'étiquette des cours a proclamé des deuils hypocrites. Les nations ne doivent porter que le deuil de leurs bienfaiteurs. Les représentans des nations ne doivent recommander à leur hommage que les héros de l'humanité. Le congrès a ordonné, dans les quatorze états de la confédération, un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment ce tribut de vénération pour l'un des pères de sa constitution. Ne seroit-il pas digne de vous, messieurs, de nous unir à cet acte religieux, de participer à cet hommage rendu, à la face de l'univers, et aux droits de l'homme, et au philosophe qui a le plus contribué à en propager la conquête sur toute la terre. L'antiquité eût

élevé des autels à ce puissant génie qui, au profit des mortels, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans. L'Europe éclairée et libre doit du moins un témoignage de souvenir et de regrets à l'un des plus grands hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté ».

« Je propose qu'il soit décrété que l'assemblée nationale portera pendant trois jours le deuil de Benjamin Franklin ».

MM. de la Rochefoucault et de la Fayette se lèvent pour appuyer la proposition de M. de Mirabeau.

L'assemblée l'adopte d'abord par acclamation, et arrête ensuite, à une très-grande majorité, que lundi 14 elle prendra pour trois jours le deuil de Benjamin Franklin; que le discours de M. de Mirabeau sera imprimé, et que le président écrira au congrès au nom de l'assemblée.

Une grande partie de l'assemblée et tous les spectateurs applaudissent.

Le 14, tous les citoyens de la capitale, imitant l'exemple de l'assemblée nationale,

ont pris le deuil. Le même jour, les amis de la révolution et de l'humanité, assemblés au café Procope, tenu par M. Zoppi, voulant rendre à la mémoire du célèbre Franklin tous les honneurs qui lui sont dus, ont couvert de crêpes tous les lustres, et tendu en noir la seconde salle du café; sur la porte d'entrée, on a mis ces trois mots: *Franklin est mort.* Au fond de la salle, on a placé sur un piédestal son buste couronné de feuilles de chêne, et au bas duquel on lisoit: *Vir.* Deux cyprès élevoient au-dessus leurs sombres rameaux; aux deux côtés étoient des sphères, des cartes; et au-dessous un serpent mordant sa queue, symbole de l'immortalité. Un orateur y a lu un discours simple, mais pathétique, dans lequel il a rappellé les bienfaits de cet illustre philantrope. Pour honorer ses manes d'une manière encore plus digne, on a fait hier aux pauvres une distribution de pain, à laquelle chacun s'est empressé de concourir.

FIN.

TABLE DES MÉMOIRES DE LA VIE PRIVÉE DE B. FRANKLIN.

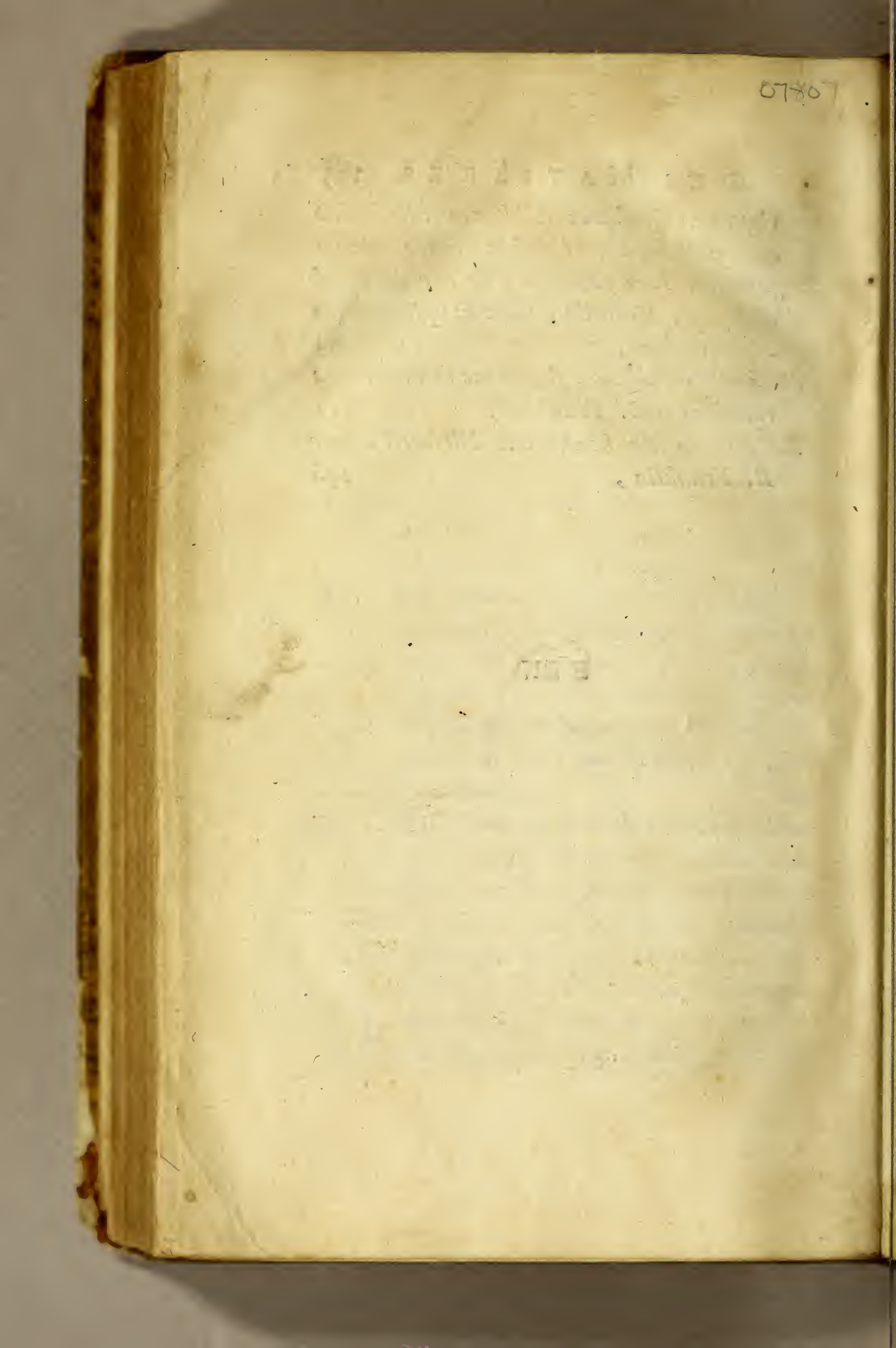
PREMIÈRE PARTIE.

TABLE

DES MÉMOIRES DE B. FRANKLIN.

SECONDE PARTIE.

FIN





u.

